



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

le résumé

de

**‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’**  
(1913-1927)

roman de Marcel PROUST  
(3000 pages)

‘ ‘Du côté de chez Swann’ ’ : page 2

‘ ‘À l’ombre des jeunes filles en fleurs’ ’ : page 8

‘ ‘Le côté de Guermantes’ ’ : page 16

‘ ‘Sodome et Gomorrhe’ ’ : page 26

‘ ‘La prisonnière’ ’ : page 36

‘ ‘Albertine disparue’ ’ : page 44

‘ ‘Le temps retrouvé’ ’ : page 49

**Bonne lecture !**

## "Du côté de chez Swann"

(1913)

Roman de 420 pages

---

---

### "Combray"

I

Un jour, le narrateur s'éveille, incertain du lieu où il se trouve. Sa mémoire mise en branle, il revit son enfance à Combray, les réveils de l'enfant nerveux et maladivement attaché à sa mère qu'il était, l'importance qu'il donnait à ses chambres d'autrefois, à Combray, à Tansonville, à Balbec, dans lesquelles, au lieu de dormir, il reconstituait dans son esprit la chambre qui était dans l'obscurité. Il médite sur l'habitude. Il revient sur la difficulté pour lui du coucher du soir à Combray où ses parents, qui vivaient à Paris, son père étant directeur au ministère des affaires étrangères, passaient leurs vacances chez sa tante Léonie, qui ronchonait, avec la grand-mère, les autres tantes, Céline et Flora, et la servante, Françoise. Pour le distraire de ce chagrin continu, on avait inventé pour lui une lanterne magique où apparaissait Geneviève de Brabant. Mais l'angoisse le prenait, dès la fin de l'après-midi, à l'idée de « *rester sans dormir loin de ma mère et de ma grand-mère* ». Il se rappelle des soirées de famille, un petit cabinet sentant l'iris. Il attachait une importance cruciale au baiser du soir que lui donnait sa mère avant qu'il se couchât. Il vivait le « *drame de [son] déshabillage* ». Un soir qu'on recevait des invités à dîner et qu'on l'avait couché de bonne heure, voulant intensément voir sa mère, il avait pour cela mis en œuvre tous les moyens. La famille recevait l'ingénieur Legrandin, qui « *aimait beaucoup les gens des châteaux* » mais cachait son snobisme sous une apparence d'indépendance frondeuse, le musicien Vinteuil, petit professeur de musique veuf qui ne vivait que pour sa fille, et surtout leur ami, Swann. Le narrateur s'interrogeait sur la vie mondaine de celui-ci, qui était insoupçonnée de ses parents qui ne voyaient en lui qu'un bon voisin de campagne, et statue : « *Notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres* ». Sa grand-mère lui rapporta sa visite chez la marquise de Villeparisis à Paris, occasion où elle avait été charmée par un giletier et sa fille, mais où, surtout, elle apprit avec étonnement que la marquise connaissait Swann dont d'autres conversations révélèrent qu'il appartenait à une caste supérieure. Aussi le narrateur fut-il de plus en plus intéressé par ce voisin. Pour son éducation, s'opposaient les « *principes* » de sa grand-mère et ceux de sa mère, tandis que son père avait une conduite arbitraire. Sa grand-mère, qui avait ses idées sur les livres, lui offrit ceux de George Sand et, en particulier, « *François le champi* ». Pour élargir ses souvenirs, il avait recours à « *la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence* ». Mais elle ne rend pas la couleur du passé. Cette résurrection de Combray s'est faite plus précise par « *la mémoire involontaire* » quand, un soir d'hiver, sa mère lui fit prendre du thé ; il porta à ses lèvres « *une cuillerée du thé où [il] avait laissé s'amollir un morceau de madeleine* ». Il fut alors envahi d'une joie extraordinaire dont il s'efforça de chercher la cause, découvrant alors qu'ainsi tous ses souvenirs de Combray avaient soudain surgi, expérience fondamentale qui lui donna la révélation de ce qui allait lui permettre de retrouver son passé, le temps perdu.

Voir PROUST - La madeleine

II

Le narrateur put donc désormais se souvenir de l'ensemble de la vie d'autrefois à Combray. Il se souvint des deux chambres de sa tante Léonie. Détestant deux catégories de gens qui considéraient de deux façons différentes sa santé, elle n'avait plus de rapports avec le monde extérieur que par sa famille et, surtout, par la servante, Françoise. Il se souvint de la beauté de l'église Saint-Hilaire avec son porche et son clocher. Il se souvint de M. Legrandin, ingénieur à Paris qui n'était là que pendant

les vacances, et de sa sœur, Eulalie. Il se souvint des déjeuners du dimanche, d'un coin du jardin, de l'arrière-cuisine, du cabinet de l'oncle Adolphe. Le narrateur avait « *l'amour du théâtre* », mais se contentait de rêver sur les titres qui apparaissaient sur des affiches. À Paris, chez l'oncle Adolphe, il fit la rencontre d'une « *dame en rose* » et découvrit que cet oncle était brouillé avec sa famille. Il évoque « *la fille de cuisine* » que Swann, amateur d'art, appelait « *la Charité de Giotto* ». Le narrateur passait des après-midis entiers au jardin à lire de grands écrivains. Il était tiré de ses lectures par la fille du jardinier qui venait voir le passage des cuirassiers. Il avait un camarade plus âgé, Bloch (qui, selon Swann, ressemblait « *au portrait de Mahomet II par Bellini* ») qui lui parla de l'écrivain Bergotte. Mais Bloch ne fut pas réinvité parce qu'il était juif (comme l'était aussi Swann). Le narrateur lut donc Bergotte, découvrit que Swann lui était lié. Celui-ci lui parla de la grande actrice qu'était la Berma. Le narrateur remarquait les façons de parler et le tour d'esprit de Swann. Il rêvait sur sa fille que la famille ne recevait pas. Le curé faisait des visites à sa tante Léonie. Celle-ci donnait une pièce à Eulalie pour, disait-elle « *que vous ne m'oubliez pas dans vos prières* », mais Françoise trouvait que c'était gaspillé. « *Survint une nuit la délivrance de la fille de cuisine* ». Sa tante Léonie fit un cauchemar. Le narrateur se souvient des déjeuners du samedi, des aubépines qu'il se plaisait à contempler sur l'autel de l'église, de M. Vinteuil, musicien qui avait été professeur de piano et était venu se retirer à Combray. « *Sa seule passion était pour sa fille* », qui « *avait l'air d'un garçon* », avait une « *grosse voix* ». Le samedi soir, « *s'il faisait clair de lune* », le père du narrateur faisait faire à la famille une promenade autour de Combray. La tante Léonie, « *sans avoir jamais pensé à Louis XIV* », respectait « *ce que Saint-Simon appelait la "mécanique" de la vie à Versailles* ». Un jour, M. Legrandin, « *marchant à côté d'une châtelaine du voisinage que nous ne connaissions que de vue* », avait à peine répondu au salut du père du narrateur ; or « *il tonnait contre les snobs* » ; n'en était-il pas lui-même un ? On pensa envoyer le narrateur en vacances à Balbec pour impressionner ce Legrandin.

Les promenades de la famille pouvaient faire aller soit du côté du manoir de M. Swann (ou côté de Méséglise-la -Vineuse), qui est fait d'immenses paysages de plaines, soit du côté de Guermantes (celui qui allait vers le château de ces nobles qui étaient comtes de Combray) qui est vallonné et arrosé. Mais, si ces deux côtés paraissaient sans communication possible à ses yeux d'enfant, le narrateur constate : « *Mais c'est surtout comme à des gisements profonds de mon sol mental [...] que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes.* »

En allant du « *côté de chez Swann* », près du « *parc de M. Swann* », ils sentaient « *l'odeur de ses lilas* ». Puis ils passaient par un chemin bordé d'une haie d'aubépines qui, pour le narrateur, « *formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir* » ; aussi chercha-t-il à « *approfondir* » leur charme, entrevit-il ainsi que la beauté est derrière les choses ; et ce fut en contemplant longuement « *un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin* » qu'il espéra les voir s'entrouvrir. Un jour, lui apparut « *une fillette d'un blond roux* », au « *visage semé de taches roses* », aux « *yeux noirs* », qui lui lança un regard étrange et dont il apprit qu'elle s'appelait Gilberte, nom « *donné comme un talisman, qui me permettrait peut-être de retrouver un jour celle dont il venait de faire une personne et qui, l'instant d'avant, n'était qu'une image incertaine* », car elle a été réprimandée par une « *dame en blanc* », accompagnée d'« *un monsieur habillé de coutil et que je ne connaissais pas, [qui] fixait sur moi des yeux qui lui sortaient de la tête* », dont il apprit bientôt qu'il était le baron de Charlus. L'amour naissant du narrateur pour Gilberte tenait au charme du nom de Swann « *devenu pour moi presque mythologique* ». Mais sa famille déplorait son mariage « *au nom de principes et de convenances* ». Quand il fallut rentrer à Paris, le narrateur fit ses adieux aux aubépines. Du côté de Méséglise, à Montjouvain, demeurait M. Vinteuil, dont on disait que la conduite de sa fille le rendait malheureux. Le narrateur décrit la pluie, voyant les gouttes d'eau « *comme des oiseaux migrants qui prennent leur vol tous ensemble* ». La famille s'abritait alors souvent sous le porche de Saint-André-des-Champs : « *Que cette église était française !* » s'écrie le narrateur car il reconnaissait dans les sculptures Françoise et un jeune garçon de Combray, Théodore. À la mort de sa tante Léonie, Françoise connut une douleur sauvage. Cet automne-là, le narrateur se sentit, lors de ses promenades, exalté dans la solitude, constata le désaccord entre nos sentiments et leur expression habituelle : « *Les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément chez tous les hommes* ». En même temps, il sentit « *le désir de voir surgir devant moi*

*une paysanne que je pourrais serrer dans mes bras* », implorant en vain « *le donjon de Roussainville* » comme il le faisait autrefois depuis « *le petit cabinet sentant l'iris* » « *au haut de notre maison de Combray* ». Un jour, se trouvant à Monjouvain, près de la maison de M. Vinteuil, après la mort de celui-ci, d'un talus par une fenêtre ouverte, il vit sa fille avoir avec son amie une « *familiarité rude et dominatrice* » et cracher sur le portrait de son père.

En allant du côté de Guermantes, « *on y avait presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne* », dans les petits étangs de laquelle s'étendaient « *de véritables jardins de nymphéas* ». Mais jamais les promeneurs ne purent pousser jusqu'à Guermantes, ne purent voir le duc et la duchesse de Guermantes que le narrateur n'imaginait que comme des personnages de tapisseries ou de vitraux, à la façon de Geneviève de Brabant, « *ancêtre de la famille de Guermantes* », des personnages inaccessibles et merveilleux qui le fascinaient. Le narrateur découvrit le rôle que ces deux « *côtés* » allaient avoir dans sa vie future. Il espérait, après avoir écrit des poèmes, être reçu de la duchesse, car il rêvait de devenir un écrivain ; mais il se décourageait « *de trouver un sujet où [il pût] faire tenir une signification philosophique infinie* ». La duchesse de Guermantes vint « *pour assister au mariage de sa fille* », et il put, dans la chapelle de Gilbert le Mauvais, apercevoir « *une dame blonde avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton au coin du nez* ». Il avait déjà des velléités « *littéraires* », essayait de se souvenir d'impressions de forme, de parfum, de couleur, mais doutait de son talent. Un jour, cependant, le docteur Percepied l'ayant fait monter dans sa voiture, il aperçut à l'horizon l'apparent déplacement des « *deux clochers de Martinville* » par rapport à « *celui de Vieuxviq* ». Il chercha à déterminer « *la raison du plaisir qu'[il] avait eu* », et en écrivit une description, première joie de la création littéraire. Mais elle fut assombrie par la pensée de devoir bientôt aller se coucher. Il se demanda si la réalité ne se forme que dans la mémoire.

---

## II

### **‘Un amour de Swann’**

#### Roman de 250 pages

Les riches bourgeois snobs et vulgaires que sont les Verdurin ont réuni autour d'eux un « *petit noyau* » de « *fidèles* » entichés de bohème et dédaigneux des gens du monde. Ils sont toujours prêts à encenser les maîtres de maison, en particulier madame Verdurin qui était « *ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, sanglotait d'amabilité* ». Fait partie du « *clan* » « *une personne presque du demi-monde* », Odette de Crécy, qui leur dit « *avoir fait la connaissance d'un homme charmant, M. Swann, et insinua qu'il serait très heureux d'être reçu chez eux.* » Swann est l'homme le plus élégant de sa génération, « *un monsieur du Jockey, ami du prince de Galles* », un grand bourgeois supérieurement intelligent, un être fin et distingué, un amateur délicat et un esthète passionné d'art, dont l'activité principale est l'étude de grands maîtres de la peinture, en particulier Vermeer de Delft, et certains maîtres italiens dont Botticelli, Ghirlandajo, Tintoret, un écrivain raté qui, certes, écrit, publie des articles élégants, mais n'achève pas son essai sur Vermeer. Il « *aimait les femmes* » et « *avait connu à peu près toutes celles de l'aristocratie* », menant une « *carrière mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de son esprit* » ; aussi s'intéressait-il maintenant à des femmes « *d'humble condition* ». Pourtant, à leur première rencontre, dans une soirée musicale et mondaine, Odette lui apparut « *non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent* ». Mais il était à un « *âge déjà un peu désabusé* » « *où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être* ». Comme elle l'invitait à venir chez elle, lui affirmant : « *Je serai toujours libre pour vous* », « *il avait allégué une étude - en réalité abandonnée depuis des années - sur Ver Meer de Delft* » ; et elle, qui trouvait l'art bête et ennuyeux, lui déclara : « *Vous allez vous moquer de moi, ce peintre, je n'avais jamais entendu parler de lui ; vit-il encore?* » Cependant, il essaya de se faire introduire chez les Verdurin par le grand-père du narrateur de ‘Combray’ qui ne cacha pas son mépris : « *Ah bien ! Nous allons avoir de l'agrément si Swann s'affuble des petits*

*Verdurin !*» Parmi les « *fidèles* » se trouvait le docteur Cottard, un homme peu assuré, qui manquait de « *sens critique* », qui se souciait de bien employer les locutions de la langue française. Il y avait aussi un pianiste auquel on fit jouer, pour Swann, une « *sonate en fa dièse* ». On le fit s'asseoir à côté d'Odette sur un canapé dont il savait que c'était un « *Beauvais* ». Or il reconnut, dans cette sonate, une phrase « *aérienne et odorante* » qu'il avait déjà entendue l'année précédente et qui l'avait ému. On lui apprit que c'était la « *Sonate pour piano et violon* » d'un certain Vinteuil dont il se demanda si c'était celui de Combray. Swann fut alors jugé charmant par Mme Verdurin. Mais ses « *amitiés puissantes* » produisirent sur elle un mauvais effet. Odette lui avait déclaré : « *Je serai toujours libre pour vous* », mais il tint à lui montrer « *qu'il y avait des plaisirs qu'il préférait à celui d'être avec elle* » « *en consentant seulement à la retrouver après dîner* » car il était épris « *d'une petite ouvrière fraîche et bouffie comme une rose* ». Cependant, quand ils allaient chez les Verdurin, le pianiste leur jouait la petite phrase de Vinteuil, « *qui était comme l'air national de leur amour* ». Elle donnait tous les signes du grand amour, le courtisait habilement et le transformait peu à peu en une sorte d'esclave d'elle-même et des Verdurin avec lesquels, cependant, il avait peu de points de communication. Un soir qu'il la raccompagnait chez elle, elle cueillit « *un dernier chrysanthème* » qu'il « *enferma précieusement dans son secrétaire* ». Mais il se contenta longtemps de « *prendre le thé* » chez elle. À sa seconde visite, « *elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine* » et qui est de Botticelli, et il se dit que « *cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse.* » Cependant, il commençait à se lasser d'elle, et il lui envoya « *une lettre pleine de déceptions feintes et de colères simulées* », et elle lui répondit par une lettre amoureuse écrite à la maison Dorée, le jour de « *la fête de Paris-Murcie* ». Mais, un soir, arrivant chez les Verdurin après le départ d'Odette, il fut surpris par « *la nouveauté de la douleur au cœur dont il souffrait* » ; et il la chercha avec angoisse dans la nuit, découvrant le besoin qu'il avait d'elle. Il la retrouva et elle lui donna un prétexte de son absence. Elle « *tenait à la main un bouquet de catleyas* », avait « *dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée* », et d'autres étaient enfoncées « *à l'ouverture du corsage décollé* » qu'il tint à remettre droites. Aussi finit-il « *par la posséder ce soir-là* » et, désormais, ils allaient appeler faire l'amour « *faire catleya* ». Il lui demandait de jouer « *la petite phrase de la sonate de Vinteuil qui continuait à s'associer pour lui à l'amour qu'il avait pour elle* ». S'il se rendait compte de sa vulgarité, de son souci du « *chic* », il se plaisait à adopter ses goûts au point de juger les Verdurin des « *êtres magnanimes* » pour lesquels, cependant, il n'était pas un vrai « *fidèle* ». Ainsi, il se sentit étranger lors d'un dîner chez eux, où Cottard fit encore de ses « *calembours stupides* », où le professeur de la Sorbonne, Bichot, fit des plaisanteries « *pédantesques, vulgaires et grasses à écoeurer* », où il voulut plutôt converser avec un peintre, M. Biche, qui cependant se montra lui aussi populacier. Était présent « *ce Forcheville qu'Odette avait eu la singulière idée d'amener* », qui était fort vulgaire, qui reprocha à Swann de fréquenter des aristocrates, ce qui déplaisait aux Verdurin qui se proposèrent de favoriser cette nouvelle liaison d'Odette. Swann ignorait encore la disgrâce dont il était menacé. Très rapidement, Odette se montra indifférente, distraite, irritable, se déroba à son amour : elle lui donna des rendez-vous auxquels elle ne se rendit pas, elle prétextait une migraine pour ne pas le recevoir, refusa de se montrer en public avec lui. Toutes ces attitudes engendrèrent chez Swann un vif sentiment d'inquiétude et de jalousie. Un soir, renvoyé par Odette à minuit, il revint chez elle, crut frapper à sa fenêtre mais se trompa de fenêtre. Cette jalousie, « *l'ombre de son amour* », réapparut quand il surprit un sourire complice d'Odette pour Forcheville alors que celui-ci se moquait d'un autre « *fidèle* ». Un jour, rendant à sa maîtresse une visite impromptue au milieu de l'après-midi, « *il sonna, crut entendre du bruit, entendre marcher, mais on n'ouvrit pas.* » Il alla par-derrière frapper aux carreaux d'une fenêtre, mais on n'ouvrit pas davantage. Étant revenu une heure plus tard, il fut reçu normalement par Odette qui lui dit avoir bien entendu sonner et frapper alors qu'elle dormait et que, quand elle était venue ouvrir, il était déjà parti. Swann en conclut qu'elle lui mentait avec ce trouble qui, chez elle, accompagnait le mensonge quand elle essayait d'y faire entrer un fragment de vérité destiné à l'authentifier. Une autre fois, il déchiffra à travers l'enveloppe une lettre d'elle à Forcheville. Les Verdurin organisèrent sans l'inviter une partie à Chatou. Il fut indigné contre eux, qui lui reprochaient son manque d'admiration pour les choses médiocres et qui l'invitèrent de moins en moins puis l'exclurent de leur salon. Il continua à combler Odette de présents et d'argent, ne recevant

en retour que mépris et absence. « *Alors ce salon qui avait réuni Swann et Odette devint un obstacle à leurs rendez-vous.* » Mais il mit « *la même passion à chercher à la capter* ». Une nuit, il l'attendit, mais « *elle n'avait même pas pensé à lui* ». Une autre fois, elle fit aussi entrer chez elle avec lui Forcheville. À certains moments ses soupçons se calmaient ; à d'autres « *sa douleur le reprenait, il s'imaginait qu'Odette était la maîtresse de Forcheville* ». La tendresse succédait à la jalousie : « *Penser que, pas plus tard qu'hier, comme elle disait avoir envie d'assister à la saison de Bayreuth, j'ai eu la bêtise de lui proposer de louer un des jolis châteaux du roi de Bavière pour nous deux* ». Il prenait d'éphémères résolutions de rester quelque temps sans la voir. Mais cet amour, « *qui s'étendait bien au-delà des régions du désir physique* », le faisait s'interroger sur « *le mystère de la personnalité* ». Il se servit de M. de Charlus et de l'oncle Adolphe pour pouvoir la voir car, pour se soustraire à lui, « *elle invoquait les convenances ou prétextait des occupations* », bien que, quand « *il avait abusé de sa patience* », il lui envoyait quatre mille francs. Il en vint à désirer la mort. Il évitait de comparer à l'Odette d'aujourd'hui l'Odette amoureuse d'autrefois ; mais « *sa si précautionneuse prudence fut déjouée un soir qu'il était allé dans le monde. C'était chez la marquise de Saint-Euverte.* » Car il avait recommencé à fréquenter les salons de l'aristocratie, où il pouvait goûter plus d'esprit tout en n'étant pas dupe, là non plus, du snobisme. Chez la marquise de Saint-Euverte, détaché, par son amour et sa jalousie, de la vie mondaine, il put l'observer en elle-même, « *comme une suite de tableaux* » : les valets de pied ; les monocles ; la marquise de Cambremer et la vicomtesse de Franquetot écoutant le "*Saint-François*" de Liszt ; Mme de Gallardon, cousine dédaignée des Guermantes ; la princesse des Laumes qui conversa avec lui. Il présenta la jeune Mme de Cambremer (Mlle Legrandin qui était devenue, par son mariage avec un hobereau « *bas-normand* », marquise de Cambremer) au général de Froberville. Brusquement, dans ce milieu si étranger à Odette, il entendit de nouveau la fameuse phrase musicale de « *la sonate de Vinteuil* », compositeur en qui il sentait un « *frère inconnu et sublime qui, lui aussi, avait dû tant souffrir* ». Mais cette phrase, qui était sans pitié pour la détresse présente de Swann, lui rendit tous les souvenirs du temps où elle l'aimait, d'où des réflexions sur la mémoire involontaire et la mémoire de l'intelligence, sur le langage de la musique. En lui faisant revivre le temps de l'amour d'Odette, la petite phrase apprit à Swann que cet amour ne renaîtrait jamais. Il se remit à son étude sur Ver Meer, et, s'appuyant sur sa fortune, sur son amitié pour M. de Charlus, sur son intelligence, petit à petit, il se guérit de cet amour néfaste, et se dit : « *On ne connaît pas son bonheur. On n'est jamais aussi malheureux qu'on croit.* » Il « *sentait bien près de son cœur ce Mahomet II dont il aimait le portrait par Bellini et qui, ayant senti qu'il était amoureux fou d'un de ses femmes, la poignarda afin, dit naïvement son biographe vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit.* » Il en vint à souhaiter qu'Odette trouvât la mort dans un accident puisqu'elle voyageait, allant en Égypte avec Forcheville. Or la rumeur lui apprit qu'elle était bien peu digne de son intérêt : elle aurait mené une vie plus que galante à Nice, dans des villes d'eaux. S'il la questionnait à ce sujet, elle mentait effrontément, et il avoua que, plutôt que de vivre ce tourment, il préférerait être frappé d'une maladie mortelle. « *Un jour, il reçut une lettre anonyme qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes [...], de femmes et qu'elle fréquentait les maisons de passe.* » Il se demanda lequel de ses amis avait pu la lui envoyer. « *Quant au fond même de la lettre, il ne s'en inquiéta pas.* » La lecture d'un titre de pièce de théâtre, « *Les Filles de marbre* », lui fit se souvenir que Mme Verdurin avait dit à Odette : « *Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu n'es pas de marbre* », qu'Odette lui avait dit : « *Oh ! Mme Verdurin, en ce moment il n'y en a que pour moi, je suis un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec elle, elle veut que je la tutoie.* » Il s'était demandé si Odette pouvait éprouver « *une tendresse exaltée pour une autre femme* ». Le nom d'une localité, Beuzeville-Bréauté, le fit penser à M. de Bréauté qui, selon la lettre, avait été l'un de ses amants. Sa jalousie le conduisit à penser que la possession d'un autre être est toujours impossible. Inquiet, il interrogeait continuellement Odette ; la crainte de mensonges passés vint corrompre jusqu'à ses souvenirs : dès lors « *il regarda mourir leur amour* ». Cédant à ses questions pressantes, Odette lui avoua avoir eu une aventure avec une femme dans l'île du Bois, au clair de lune. Il se trouva ainsi précipité dans « *ce nouveau cercle de l'enfer* ». Il était victime de la terrible puissance créatrice de la mémoire. Comme il voulait savoir « *si elle n'avait jamais été chez des entremetteuses* », elle lui répondit : « *Oh ! non ! Ce n'est pas que je ne sois pas persécutée pour cela* ». Il voulut savoir si elle n'avait pas déjeuné

avec Forcheville à la Maison Dorée, « *le jour de la fête de Paris-Murcie où il avait reçu d'elle la lettre qu'il avait si précieusement gardée* »? Elle reconnut qu'elle était avec Forcheville, mais pas à la Maison Dorée. Peu à peu, toutefois, il lui devint possible de songer, sans trop souffrir, à tel nom, à tel décor du temps heureux, car il en vint à cette réflexion : « *Ce que nous croyons notre amour, notre jalousie, n'est pas une même passion, continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours successifs, de jalousies différentes et qui sont éphémères, mais par leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité, l'illusion de l'unité* ». Les élans d'Odette lui parurent suspects. « *Quelquefois il allait dans des maisons de rendez-vous, espérant apprendre quelque chose d'elle, sans oser la nommer cependant.* » Il eut ainsi une « *belle conversation* » avec une fille. Odette partit en croisière avec les « *fidèles* ». Mme Cottard lui assura qu'Odette l'adorait. Mais l'amour de Swann le quitta ; il ne souffrit plus quand il apprit que Forcheville avait été son amant. Cependant, sa jalousie revint dans un cauchemar. Il se prépara à partir pour Combray pour y revoir le paysage et le jeune visage de Mme de Cambremer qui lui avait semblé charmant chez Mme de Saint-Euverte, car « *les intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons* ». Avant son départ, « *il repensa à son rêve* » où il avait revu « *l'image première* », et observa : « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir pour une femme qui ne me plaisait même pas, qui n'était pas mon genre !* »

---

### **“Noms de pays : le nom”**

Le narrateur évoque les chambres de Combray, la chambre du Grand Hôtel de la Plage à Balbec. Il compare le « *Balbec réel* » et le Balbec rêvé. Il aurait voulu « *prendre dès le lendemain le beau train généreux d'une heure vingt-deux* » qui y conduit. Mais, comme ses parents lui avaient promis des vacances de Pâques passées « *dans le nord de l'Italie* », il se mit à rêver d'un printemps florentin. Il n'avait besoin, pour faire renaître des villes d'Italie ou de France, que de prononcer leurs noms, et « *leur sonorité éclatante ou sombre* » « *accroissait les joies arbitraires de son imagination* ». Mais le projet de voyage à Florence et à Venise fut ajourné à cause de la maladie, et ce fut donc à travers les horaires des trains qu'il vit Balbec et surtout Venise. Le médecin lui interdisait en effet de voyager et même d'aller entendre la Berma, et lui prescrivit des sorties aux Champs-Élysées sous la surveillance de Françoise.

Aux Champs-Élysées, il constata que « *dans ce jardin public rien ne se rattachait à [s]es rêves* ». Il remarqua « *une fillette à cheveux roux* » qu'il entendit appeler Gilberte. Il la revit jouant avec ses amies une « *partie de barres* ». Soucieux de la revoir, il s'inquiétait du temps qu'il ferait. Il voulait sortir même quand il y avait de la neige. Se trouvait aussi aux Champs-Élysées une « *dame d'un certain âge* » qui « *lisait toujours les Débats* ». Loin de Gilberte, il avait « *besoin de la voir* », mais les moments auprès d'elle, si impatiemment attendus, « *n'étaient nullement des moments heureux* ». Preuves de son amitié, elle lui donna une « *bille d'agate* », « *une brochure où Bergotte parlait de Racine* », lui permit de l'« *appeler Gilberte* ». Mais cela ne lui apportait pas le bonheur espéré. Il comprit qu'il ne peut y avoir de calme dans l'amour puisque ce qu'on a obtenu n'est jamais qu'un nouveau point de départ pour désirer davantage, qu'aimer c'est avant tout souffrir. Le Swann de Combray devint un personnage nouveau : le père de Gilberte. Elle lui annonça avec une joie cruelle qu'elle ne reviendrait pas avant le 1er janvier aux Champs-Élysées. Il observa que l'amour qui met son espoir dans le lendemain « *défaisait chaque soir le travail mal fait de la journée* », mais qu'une ouvrière invisible et sans pitié rétablissait les faits dans leur ordre véritable, que « *dans [s]on amitié avec Gilberte, c'est moi seul qui aimais* ». Il demanda à Gilberte « *de renoncer à notre amitié ancienne et de jeter les bases d'une nouvelle amitié.* »

Il se plaisait à prononcer le nom de la rue où habitaient les Swann, à prononcer le mot « *swann* » pour « *sa sonorité délicieuse* ». Swann, qui lui semblait un être surnaturel, rencontrant sa mère aux Trois-Quartiers, lui parla des rencontres qu'il avait avec Gilberte aux Champs-Élysées. Le narrateur fit, avec Françoise, un pèlerinage à la maison des Swann, près du Bois qu'il considérait comme « *le Jardin des femmes* ». Il se rendait dans l'allée des Acacias pour admirer l'élégance de Mme Swann.

Le narrateur indique : « *Cette complexité du Bois de Boulogne qui en fait un lieu factice et, dans le sens zoologique ou mythologique du mot, un Jardin, je l'ai retrouvée cette année [...] un des premiers matins de ce mois de novembre* », et constate qu'on ne peut retrouver dans la réalité les tableaux de la mémoire.

---

## **“À l'ombre des jeunes filles en fleurs”**

(1918)

Roman de 520 pages

Première partie

### **‘Autour de Mme Swann’**

Apparurent un nouveau Swann : le mari d'Odette ; un nouveau Cottard : le professeur Cottard ; le marquis de Norpois qui « *avait été ministre plénipotentiaire avant la guerre et ambassadeur au Seize Mai [...] chargé plusieurs fois, depuis, de représenter la France dans des missions extraordinaires - et même contrôleur de la Dette, en Égypte, où grâce à ses grandes capacités financières il avait rendu d'importants services* » ; qui « *s'était imbu de l'esprit de gouvernement* » ; dont « *la conversation était un répertoire des formes surannées du langage particulières à une carrière, à une classe et à un temps* » ; qui pouvait permettre au narrateur de soumettre un texte à la « *Revue des Deux Mondes* ». Il conseilla au père du narrateur de le laisser aller voir la Berma et de le laisser faire de la littérature. Le narrateur entendit donc la Berma pour la première fois ; elle jouait en matinée les actes II et IV de « *Phèdre* ». De la Berma, comme de Balbec, villégiature de la côte normande, de Venise, autres objets de ses rêves, il attendait la révélation de « *vérités appartenant à un monde plus réel que celui* » où il vivait : le monde de son esprit. « *Hélas ! cette première matinée fut une grande déception.* ». Sont décrites la salle du théâtre et la scène, notées la clairvoyance et les méprises de la foule. Norpois, le même jour, dîna chez les parents du narrateur auquel il vanta la littérature mais ne lui « *offrit absolument rien pour la “Revue des deux Mondes”* ». Il conseilla à son père des placements financiers (parce que le narrateur avait hérité de sa tante Léonie). Il parla de la Berma. Il apprécia la daube de Françoise, qui, « *heureuse de s'adonner à cet art de la cuisine* », est comparée à Michel-Ange. Il parla de son entretien avec le roi Théodose ; de Balbec et de son église ; de « *la belle madame Swann* » ; de Gilberte qui lui avait « *paru charmante* » ; de l'écrivain Bergotte qui, pour lui, était « *un joueur de flûte* » car, à ses yeux, « *à notre époque il y a des tâches plus urgentes que d'agencer des mots d'une façon harmonieuse* ». Le narrateur lui présenta « *un petit poème en prose qu'[il] avait fait autrefois à Combray en revenant d'une promenade* » en prétendant, sans en penser un mot, qu'il n'y voyait « *qu'un griffonnage d'enfant* », et le diplomate préféra « *passer l'éponge* ». Il l'assura qu'« *il ferait part à Gilberte et à sa mère* » de son admiration pour elles, mais le narrateur comprit qu'il ne le ferait pas. Impressionné par l'avis de M. de Norpois, il en vint à dire de la Berma : « *Quelle grande artiste !* » Il éprouva de l'effroi de se sentir soumis aux lois du Temps. Son père commenta : « *Le père Norpois a été un peu “poncif”* », tandis que sa mère apprécia « *qu'un homme de cette valeur et de cet âge ait gardé cette sorte de naïveté qui ne prouve qu'un fond d'honnêteté et de bonne éducation.* » Françoise avait accepté ses compliments « *avec la fière simplicité, le regard joyeux d'un artiste à qui on parle de son art* » ; elle considérait que les « *grands restaurateurs* » « *font cuire trop à la va vite* ». Le 1er janvier, on fit « *des visites de famille* », puis le narrateur courut aux Champs-Élysées pour y remettre une lettre où il proposait à Gilberte de bâtir « *une amitié neuve* » ; mais, le soir même, il comprit « *que le jour de l'an n'était pas le premier d'un monde nouveau* ». De retour chez lui, dans son lit, il songea à la Berma, et se demanda si elle connaissait l'amour qu'elle célébrait dans les pièces qu'elle jouait. Gilberte ne venant plus aux Champs-Élysées, « *il ne se rappelait même pas sa figure* » car « *notre attention en face de l'être aimé est trop tremblante pour qu'elle puisse obtenir de lui une image bien nette.* » Enfin, elle fut de retour, et, comme il lui disait combien il admirait son père et sa mère, elle lui indiqua : « *Vous savez, ils ne vous gobent pas !* »



Aussi écrivit-il une lettre à Swann où il lui disait tout ce qu'il ressentait pour lui, mais Gilberte ne voulut pas la lui remettre, et il lutta avec elle pour la lui reprendre. Dans le petit pavillon des Champs-Élysées, il sentit se réveiller, grâce à la mémoire involontaire, des impressions éprouvées à Combray dans le petit cabinet de repos de l'oncle Adolphe. Un jour, il fut pris d'une « *nausée* », d'un « *étourdissement* », de « *suffocations* », eut « *400 de fièvre* ». Ses parents « *firent venir en consultation le professeur Cottard* » qui, doté d'un « *don mystérieux* » sut diagnostiquer le mal et émettre des « *prescriptions impérieuses* ». Il reçut alors une lettre de Gilberte qui l'invitait à venir prendre le goûter chez elle, Bloch et Cottard ayant déterminé, à leur insu, un changement favorable à son égard dans l'attitude des parents de Gilberte. Il découvrit ainsi un appartement qu'il voyait comme « *un Temple asiatique* » où il dégusta « *un gâteau architectural* » qui lui parut une « *pâtisserie ninivite* ». Mme Swann fit l'éloge de Françoise en la désignant comme une « *vieille nurse* ». Il pénétra enfin « *au cœur du Sanctuaire* » : la bibliothèque de Swann ; il fut même reçu dans la chambre de sa femme qui, épuisée quand elle avait son « *jour* », y recevait des « *notabilités républicaines* » et même des « *dames israélites* », car la société avait évolué. Mais elle n'avait pas encore pu pénétrer dans le faubourg Saint-Germain où on la considérait comme une « *cocotte illettrée* ». Swann se livrait à des « *expériences de sociologie amusante* » en invitant des gens de milieux différents. Il se souvenait parfois de son ancienne jalousie, mais il aimait alors « *une autre femme qui ne lui donnait pas de motif de jalousie* ».

Le narrateur prit part aux sorties avec les Swann, déjeunait chez eux. Odette joua pour lui la sonate de Vinteuil, ce qui le fit réfléchir sur l'œuvre de génie et sa postérité. La petite phrase montrait maintenant à Swann le Bois de Boulogne au clair de lune. Il se moquait d'une certaine Mme Blatin. Le narrateur, reçu chez les Swann, se rendait compte de la joie imparfaite que donne un désir trop exactement réalisé. Mais cependant persistait pour lui le charme du salon composite de Mme Swann, de sa baie ensoleillée. Étant allé avec eux au Jardin d'Acclimatation, il fut présenté à la princesse Mathilde. Gilberte, le jour anniversaire de la mort de son grand-père, décida d'aller tout de même à une matinée théâtrale en dépit des remontrances de son père.

Les Swann convièrent le narrateur à un déjeuner avec Bergotte, son idole littéraire. Or il découvrit que celui qu'Odette appelait « *le doux Chantre aux cheveux blancs* » n'était qu'« *un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche noire* ». C'est que « *les noms sont des dessinateurs fantaisistes* ». De plus, Bergotte avait une voix qui lui semblait « *entièrement différente de sa manière d'écrire* », de « *ce "genre Bergotte" que beaucoup de chroniqueurs s'étaient approprié.* » La beauté des phrases d'un grand écrivain est imprévisible. L'accent de l'écrivain est révélateur de sa nature profonde. Le génie a un pouvoir réfléchissant. « *Souvent les grands artistes, tout en étant mauvais, se servent de leurs vices pour arriver à concevoir la règle morale de tous.* » Le narrateur parla à Bergotte de la Berma. Pour l'écrivain, dans certains de ses gestes, elle devait s'inspirer de « *statues archaïques* ». Le narrateur lui raconta les impressions qu'elle lui avait faites ; Bergotte n'avait pas toujours le même avis que lui, mais « *une idée forte communique un peu de sa force au contradicteur* ». Swann révéla au narrateur quel amant jaloux était Bergotte ; il « *compléta sa pensée en ces mots qui devaient plus tard prendre dans mon souvenir la valeur d'un avertissement prophétique et duquel je ne sus pas tenir compte : "Cependant le danger de ce genre d'amours est que la sujétion de la femme calme un moment la jalousie de l'homme mais la rend aussi plus exigeante. Il arrive à faire vivre sa maîtresse comme ces prisonniers qui sont jour et nuit éclairés pour être mieux gardés. Et cela finit généralement par des drames."* » Pour le narrateur, les deux natures de ses parents se retrouvaient en Gilberte. Swann, étant « *de ces hommes qui, ayant vécu longtemps dans les illusions de l'amour, ont vu le bien-être qu'ils ont donné à nombre de femmes accroître le bonheur de celles-ci sans créer de leur part aucune reconnaissance, aucune tendresse envers eux* », avait confiance en sa fille. Il commenta le « *Tu le savais* » de Phèdre à Oenone. Revenant avec Bergotte qui s'inquiéta de sa santé et déclara qu'il devait trouver une compensation dans « *les plaisirs de l'intelligence* », le narrateur prétendit qu'ils étaient « *bien peu de chose pour [lui]* ». Selon Bergotte, Cottard ne pouvait le soigner adéquatement, et il pensait que Swann aussi avait besoin d'un bon médecin. Les parents du narrateur se montrèrent d'abord mécontents de cette présentation à Bergotte, mais changèrent d'opinion quand il leur dit que l'écrivain l'avait trouvé intelligent. Et ils lui permirent d'inviter Gilberte ; mais s'y opposaient des

difficultés de protocole. Bloch lui fit cette révélation : « *Les femmes ne demandent jamais mieux que de faire l'amour.* » Il le conduisit « *dans une maison de passe* » dont la patronne lui vanta une juive, « *brune, pas jolie mais à l'air intelligent* » qu'il surnomma « *Rachel quand du Seigneur* » par référence à l'opéra d'Halévy, « *La juive* ». Mais le narrateur n'allait jamais arriver à se décider à monter avec elle. Il donna à la patronne des meubles dont il avait hérités de sa tante Léonie. Pourtant, il aurait, sur le canapé, « *bien des années auparavant* », « *connu pour la première fois les plaisirs de l'amour avec une de [s]es petites cousines* ». Comme il décida, pour ne pas quitter Gilberte, « *de ne pas entrer dans les ambassades* », il commente : « *Ce n'est jamais qu'à cause d'un état d'esprit qui n'est pas destiné à durer qu'on prend des résolutions définitives.* » Pourtant, ses projets de travail étaient sans cesse ajournés car il s'abandonnait à « *cette douce vie où [il] pouvait voir Gilberte comme [il] voulait, avec ravissement, sinon avec calme* ». Mais « *il ne peut pas y en avoir dans l'amour, puisque ce qu'on a obtenu n'est jamais qu'un point de départ pour désirer davantage.* » Un jour, Gilberte se montra indifférente et même méprisante en dépit de la déclaration d'amour qu'il lui fit. Il décida de ne plus la voir, mais connut chagrin et dépression. Il lui écrivit une lettre où il laissa « *tonner [sa] fureur, non sans pourtant jeter la bouée de quelques mots placés comme au hasard, et où [s]on amie pourrait accrocher une réconciliation.* » Puis, le lendemain, il alla chez les Swann, où, le maître d'hôtel lui ayant dit qu'elle était sortie, il ressentit pour lui de la haine, de la colère. Il vécut alors dans l'attente d'une lettre. Il crut renoncer à elle ; mais un espoir de réconciliation se superposa à sa volonté de renoncement. Il observa qu'une des lois de l'âme humaine, « *fortifiée par les afflux inopinés de souvenirs différents, est l'intermittence* ». Comme Mme Swann l'avait déjà invité à venir la voir, elle, il vint à un de ses « *thés* » dans son « *jardin d'hiver* » où à la splendeur des chrysanthèmes s'opposait la pauvreté de la conversation de Mme Cottard, de Mme Bontemps (dont la nièce, Albertine, se montra effrontée), du prince d'Agrigente, de Mme Verdurin : il ne put jamais dans ce salon goûter les plaisirs de novembre dont les chrysanthèmes lui offraient l'image. Le premier janvier lui fut particulièrement douloureux. Il constata : « *C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte, que je m'acharnais avec continuité.* » Il se livra à des interventions maladroites, écrivit des lettres à Gilberte tout en sachant que : « *On dit les choses qu'on éprouve le besoin de dire et que l'autre ne comprendra pas, on ne parle que pour soi-même.* » Mme Swann trouvant « *tocard* » ce qui lui avait paru « *chic* » quelques années auparavant, dans son appartement, « *l'Extrême-Orient reculait de plus en plus devant l'invasion du XVIIIe siècle* », de même qu'elle avait adopté des « *coiffures nouvelles* » et « *une physionomie personnelle* ». Une brusque impulsion vint interrompre la cure de détachement du narrateur : il alla « *surprendre Gilberte avant son dîner* ». Lui, qui lui envoyait des fleurs chaque jour, chercha à lui faire un cadeau de choix et songea à « *une grande potiche de vieux Chine qui [lui] venait de [s]a tante Léonie.* » Mais, arrivant en voiture près de la maison, il vit deux promeneurs qui lui parurent être Gilberte et « *un jeune homme avec qui elle causait* ». Aussi fut-il vraiment décidé à ne plus la revoir, convaincu que « *le bonheur ne peut jamais avoir lieu* ». Luttaient en lui deux forces opposées : celle du souvenir et celle de l'imagination. Tout occupé de Gilberte, il refusa d'aller avec son père à un dîner officiel où il aurait rencontré Albertine. Il pensa : « *Ce terrible besoin d'un être, à Combray, j'avais appris à le connaître au sujet de ma mère et jusqu'à vouloir mourir si elle me faisait dire par Françoise qu'elle ne pourrait pas monter.* » Son chagrin était ranimé par des souvenirs cruels, comme celui d'un certain rire de Gilberte, évoqué par un rêve, qui lui montra combien le calme où il croyait être arrivé était trompeur et précaire. Ce calme revint pourtant. Ses visites à Mme Swann, qui, un jour de froid, le reçut dans des fourrures d'hermine, se firent beaucoup plus rares. Lui et Gilberte en vinrent à échanger des lettres tendres, tandis que progressait l'indifférence. À l'approche du printemps, il ressentit la nostalgie de Combray. Il faisait cependant des promenades avec Mme Swann devant le « *Club des Pannés* », formés des « *gens qui venaient regarder les riches qu'ils ne connaissaient que de nom* », Odette de Crécy appartenant cependant à une classe sociale intermédiaire.

---

## Deuxième partie

### **‘Noms de pays : le pays’**

Deux ans plus tard, « *arrivé à une presque complète indifférence à l'égard de Gilberte* », le narrateur partit pour Balbec avec sa grand-mère et Françoise. Il en était venu à se rendre compte de la subjectivité de l'amour. Se produisaient encore de brèves résurrections du moi ancien, dues au réveil de sensations oubliées. Il notait des effets contradictoires de l'habitude. Pour lui, les gares sont des lieux merveilleux et tragiques. La « *vieille servante* », Françoise, qui avait « *un goût infaillible et naïf* », était habillée avec « *la modestie et l'honnêteté qui donnaient souvent de la noblesse* » à son visage dont la clarté, car « *le monde immense des idées n'existait pas pour elle* », était celle du « *regard intelligent et bon d'un chien* » ; elle faisait partie des êtres « *supérieurs du monde des simples d'esprit* ». Le narrateur eut du mal à se séparer de sa mère. Le médecin lui ayant conseillé de prendre de l'alcool pour éviter « *les crises de suffocation* », il connut dans le train une certaine euphorie. Sa grand-mère lui donna à lire « *un volume de Mme de Sévigné* » qu'il considérait « *une grande artiste de la même famille qu'un peintre que j'allais rencontrer à Balbec* », Elstir : ils avaient tous deux « *la même façon de présenter les choses dans l'ordre de nos perceptions, au lieu de les expliquer par leur cause* ». Lorsqu'ils furent arrivés à Balbec, il laissa sa grand-mère chez une amie et reprit le train seul pour aller voir l'église de Balbec. Il fut sensible au lever du soleil vu en chemin de fer, à une laitière aperçue dans une gare. L'église de Balbec n'est pas au bord de la mer, mais sur une place provinciale. Il admira la Vierge du porche. Il retrouva sa grand-mère dans le train allant à Balbec-Plage, les noms des « *stations* » lui paraissant étranges, bien qu'il pût les comparer à ceux de villages voisins de Combray. À Balbec-Plage, ils allèrent au Grand-Hôtel où la grand-mère discuta des « *conditions* » avec le directeur, « *sorte de poussah à la figure et à la voix pleines de cicatrices* », « *d'originalité roumaine* » disait-il, mais « *naturalisé Monégasque* », tandis que le narrateur souffrait de son « *manque total d'habitude* », ressentait une telle « *impression de solitude* » qu'il voulait tout de suite « *revenir à Paris* ». Il fut très impressionné par l'ascenseur, sa chambre se trouvant au sommet de l'hôtel. Il était « *brisé par la fatigue* », avait « *la fièvre* », mais ne pouvait se coucher, l'angoisse l'étreignant car la chambre était « *pleine de choses qui ne me connaissaient pas* ». Toutefois, sa grand-mère, car « *elle trouvait un tel plaisir dans toute peine qui m'en épargnait une* », vint au secours de son « *pauvre loup* », l'aida, pour lui éviter une crise nerveuse, à ôter ses bottines, à se déshabiller, à se coucher. Il compare « *cet effroi de coucher dans une chambre inconnue* » à la résistance de notre moi à la mort, dût-elle être suivie d'une résurrection en un moi différent. Il passa donc une assez mauvaise nuit. Le lendemain, il découvrit la mer, la lumière, le vent, les vacanciers : de « *bons bourgeois* » de cette région de France ; « *une vieille dame au parfum fin et vieillot* » (la marquise de Villeparisis) qui s'isolait volontairement ; « *un hobereau et sa fille* », M. et Mlle de Stermaria que « *leur morgue préservait de toute sympathie humaine* » ; une actrice et ses trois amis qui faisaient bande à part. Le narrateur, au contraire, aurait voulu plaire à beaucoup des inconnus qui l'entourait, en particulier lors de la garden-party hebdomadaire d'un « *grand seigneur de la contrée* » (M. de Cambremer). Il fut séduit par Mlle de Stermaria : « *son joli visage pâle et presque bleuté* », « *sa haute taille* », « *sa démarche* », « *son hérédité, son éducation aristocratique* » : « *la tige héréditaire donnait à ce teint composé de sucs choisis la saveur d'un fruit exotique ou d'un cru célèbre* » ; elle portait, « *enclose en elle* », la poésie d'un château romanesque, d'une île bretonne. Il fut impressionné par le directeur général des palaces. Il regrettait : « *Ma vie dans l'hôtel était rendue non seulement triste parce que je n'y avais pas de relations, mais incommode parce que Françoise en avait noué de nombreuses* ». Sa grand-mère finit par tomber sur la marquise de Villeparisis qui avait été une amie de pensionnat. Mme de Villeparisis, elle, tante de la duchesse de Guermantes ainsi que de Robert de Saint-Loup, rencontra la princesse de Luxembourg (« *nièce du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Autriche* »). Elle était, par les lettres de Norpois, tenue au courant du voyage que le père du narrateur faisait avec lui en Espagne. Dans cette société du Grand-Hôtel se côtoyaient bourgeoisie et faubourg Saint-Germain. Le médecin de Balbec, ayant été appelé « *pour un accès de fièvre* » que le narrateur avait eu et ayant recommandé de ne « *pas rester toute la journée au bord de la mer* » (la mer ou plutôt les mers car, note-t-il, « *je ne vis jamais deux fois la même* »), le narrateur et sa grand-mère firent des promenades en calèche avec Mme de Villeparisis. Comme il aimait les églises, elle lui fit voir « *celle de Carqueville, toute cachée sous son vieux lierre* ». La conversation de Mme de Villeparisis révélait qu'« *elle était plus "libérale" que même la plus grande partie de la*

*bourgeoisie.* » Le narrateur regrettait que la voiture allât si vite car cela l'empêchait de goûter la beauté des jeunes filles, ce qui lui inspirait ces réflexions : « *Était-ce parce que je ne l'avais qu'entr'aperçue que je l'avais trouvée si belle ?* » ; « *si l'imagination est entraînée par le désir de ce que nous ne pouvons posséder, son essor n'est pas limité par une réalité complètement perçue dans ces rencontres où les charmes de la passante sont généralement en relation directe avec la rapidité du passage* » ; la beauté « *est-elle en ce monde autre chose que la partie de complément qu'ajoute à une passante fragmentaire et fugitive notre imagination surexcitée par le regret* » ; « *la beauté est une suite d'hypothèses que rétrécit la laideur en barrant la route que nous voyions déjà s'ouvrir sur l'inconnu* ». Il en vint à trouver « *quelque sagesse aux philosophes qui nous recommandent de borner nos désirs (si toutefois ils veulent parler du désir des êtres, car c'est le seul qui puisse laisser de l'anxiété, s'appliquant à de l'inconnu conscient. Supposer que la philosophie veut parler du désir des richesses serait trop absurde.)* » Il remarqua « *une laitière qui vint d'une ferme apporter un supplément de crème à l'hôtel* », une « *belle pêcheuse* » au « *teint bruni* », aux « *yeux doux* » mais au « *regard daidaigneux* ». Il remarqua aussi les trois arbres d'Hudimesnil qui lui rappelèrent « *les clochers de Martinville* », et se demanda quel souvenir, quel secret se cachait en eux. Cette fois, la question resta sans réponse. Un jour vint à l'hôtel la grosse duchesse de La Rochefoucauld qui riait elle-même de ses « *amples proportions* ». Il se dit que les qualités mondaines n'étaient pas nécessaires pour avoir du génie, comme l'avaient prouvé « *un Baudelaire, un Poe, un Verlaine, un Rimbaud* ». Il déclara à sa grand-mère : « *Sans toi je ne pourrai pas vivre* », ce à quoi elle répondit : « *Il faut nous faire un cœur plus dur que ça.* » Mme de Villeparisis reçut un neveu, le marquis Robert de Saint-Loup, jeune officier brillant et très élégant « *qui préparait Saumur, actuellement en garnison dans le voisinage, à Doncières.* » Le narrateur espéra « *qu'il allait se prendre de sympathie pour moi, que je serais son ami préféré* ». Mais, selon sa tante, « *il était malheureusement tombé dans les griffes d'une mauvaise femme dont il était fou et qui ne le lâcherait pas.* » Et, les jours suivants, le narrateur se désola : le beau militaire « *ne cherchait pas à se rapprocher* », cette morgue n'étant cependant pas aristocratique, comme son intelligence aurait pu l'apprendre au narrateur s'il n'avait été dans cet âge ingrat où l'on ne la consulte pas mais qui n'en est pas moins fécond : « *L'adolescence est le seul temps où l'on ait appris quelque chose.* » Mais, un jour, il rencontra la marquise et son neveu « *dans un chemin si étroit qu'elle ne put faire autrement que de me présenter à lui* » dans les yeux de qui « *ne brilla pas la plus faible lueur de sympathie humaine* ». Pourtant, il le revit, et le militaire ne lui parla « *que de littérature, déclara après une longue causerie qu'il avait une envie extrême de me voir plusieurs heures par jour.* » Alors « *cet être dédaigneux devint le plus aimable, le plus prévenant jeune homme qu'il eût jamais rencontré.* » « *Il fut bien vite convenu entre lui et moi que nous étions devenus de grands amis pour toujours.* » Mais le seul vrai bonheur du narrateur était, après leurs conversations, d'y mettre « *une sorte d'ordre* », d'extraire de lui-même ce qui y était caché. Alors, il « *démêlait en Saint-Loup un être plus général que lui-même, le "noble"* », le considérait « *comme une oeuvre d'art* ». Bloch était à Balbec avec ses sœurs et, pour le narrateur, cette tribu encombrante et mal élevée, « *cette colonie juive était plus pittoresque qu'agréable* » : « *Toujours ensemble, sans mélange d'aucun autre élément [...] ils formaient un cortège homogène en soi et entièrement dissemblable des gens qui les regardaient passer et les retrouvaient là tous les ans sans jamais échanger un salut avec eux* ». Bloch l'agaçait par sa mauvaise prononciation du mot « *lift* », son mépris pour Ruskin, ses constantes allusions à la mythologie grecque, son amour-propre, le reproche qu'il lui fait de vouloir s'« *élever vers la noblesse* », d'être snob, car il exerçait sur Saint-Loup une ironie envieuse. Cela le fit méditer sur la variété des défauts et la similitude des vertus. « *Bloch était mal élevé, névropathe, snob et, appartenant à une famille peu estimée, supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui non seulement les chrétiens de la surface, mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne, chacune accablant de son mépris celle qui lui était immédiatement inférieure.* » Il dit à Saint-Loup du mal du narrateur et à celui-ci du mal de l'autre, puis les invita tous deux à dîner chez son père qui aurait bien aimé pouvoir leur montrer son stéréoscope. Le dîner fut retardé car Saint-Loup attendait la visite d'un oncle appelé Palamède, qui, étant le baron de Charlus, appartenait à une très vieille aristocratie, qui « *faisait la loi à toute la société dans sa jeunesse* », qui, « *beau comme il a été, avait dû en avoir des femmes* », sans que Saint-Loup pût cependant dire « *exactement lesquelles* »,

sachant par contre qu'il avait pour lors d'étranges liens avec des hommes du peuple. Or, le lendemain, le narrateur se sentit regardé par « *un homme d'une quarantaine d'années, très grand et assez gros, avec des moustaches très noires* », aux « *yeux dilatés par l'attention* », aux « *regards d'une extrême activité* », qui « *lança sur [lui] une suprême œillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde* » ; puis il vit Mme de Villeparisis avec Robert de Saint-Loup et cet inconnu qu'elle lui présenta comme « *[s]on neveu, le baron de Charlus* », Palamède de Guermantes. Étant ainsi reporté à Combray, le narrateur reconnut en Charlus le monsieur du raidillon de Tansonville « *au moment où Mme Swann avait appelé Gilberte* ». Le baron invita le narrateur et sa grand-mère à venir prendre le thé. Pourtant, il ne le regarda pas, « *ses yeux, qui n'étaient jamais fixés sur l'interlocuteur, se promenant perpétuellement dans toutes les directions* » et sembla avoir oublié l'invitation qu'il avait faite. Puis, tout en causant avec Mme de Villeparisis et la grand-mère du narrateur, « *il se contentait seulement, détournant par moments le regard investigateur de ses yeux pénétrants, de l'attacher sur [s]a figure, avec le même sérieux, le même air de préoccupation, que si elle eût été un manuscrit difficile à déchiffrer.* » « *Il avait à l'égard des hommes, et particulièrement des jeunes gens, une haine d'une violence qui rappelait celle de certains misogynes pour les femmes.* » « *Mais ce parti pris de virilité ne l'empêchait pas d'avoir des qualités de sensibilité des plus fines* », comme il le montra en parlant de Mme de Sévigné, de La Fontaine et de Racine. Le narrateur devant aller se coucher et Saint-Loup ayant fait allusion « *à la tristesse que éprouvais souvent le soir avant de m'endormir* », Charlus vint dans sa chambre lui apporter un livre de Bergotte, lui déclarer : « *Vous avez la jeunesse, et c'est toujours une séduction.* » et apprécier sa tendresse pour sa grand-mère. Pourtant, le lendemain, il lui dit « *en [lui] pinçant le cou, avec une familiarité et un rire vulgaires : "Mais on s'en fiche bien de sa vieille grand-mère, hein? petite fripouille !"* », lui tenant encore d'autres propos surprenants.

Eut lieu le dîner chez les Bloch. Le narrateur se rendit compte que les histoires drôles que racontait Bloch étaient en fait dues à son père, qu'« *il y avait donc, enclavé en mon camarade Bloch, un père Bloch qui débitait des anecdotes saugrenues* ». Il prétendait connaître des « *gens célèbres* » pour les avoir simplement vus de loin, ainsi de Bergotte sur lequel il portait des jugements tranchants et méprisants. Il jouait aussi de sa ressemblance avec le duc d'Aumale pour parader au Bois. Il faisait partie d'un « *Cercle des Ganaches* » présidé par sir Israël Rufus. Il employait dans l'intimité un dialecte « *mi-allemand, mi-juif* ». Était aussi à table l'oncle Nissim Bernard qui était son souffre-douleur, car il proférait des mensonges par « *goût de l'ostentation* ». Bloch qui avait rencontré Mme Swann dans le train de ceinture prétendit qu'« *elle voulut bien dénouer la sienne* » en sa faveur. Bloch étant venu rendre visite au narrateur, Françoise fut très étonnée de sa médiocrité, comme elle fut déçue d'apprendre que Saint-Loup était républicain. « *Il allait rarement dans le monde* » où on lui reprochait « *sa liaison avec une femme "de théâtre"* » qui « *l'avait préservé du snobisme et guéri de la frivolité* », « *avait ouvert son esprit à l'invisible* », « *avait mis du sérieux dans sa vie* ». Mais « *elle l'avait pris en horreur* » car, disait-elle, « *elle était une intellectuelle et que lui, quoi qu'il prétendît, était, de naissance, un ennemi de l'intelligence* » ; « *avec lui elle gâchait son avenir d'artiste* ». « *Cette période dramatique de leur liaison [...] avait commencé* » quand elle avait dit chez une tante de Saint-Loup « *des fragments d'une pièce symboliste* », ce qui, joint à son costume, avait fait rire « *cette assemblée d'hommes de cercle et de duchesses* ». De ce fait, « *elle lui avait défendu de rester à Paris où sa présence l'exaspérait et l'avait forcé de prendre son congé à Balbec* » où « *il passait la plus grande partie de son temps à lui envoyer des lettres et des dépêches* », tandis qu'« *elle lui faisait attendre indéfiniment des réponses d'ailleurs dénuées de sens* ». Saint-Loup ayant proposé à sa grand-mère de la photographier, le narrateur fut étonné de son acceptation, montra sa « *mauvaise humeur* », ce qui fit qu'elle lui opposa « *une indifférence si nouvelle de sa part* ».

Le narrateur remarqua, sur la digue, « *cinq ou six fillettes* » dont l'une « *poussait devant elle, de la main, sa bicyclette* », tandis que « *deux autres tenaient des "clubs" de golf* », chacune montrant « *un parfait assouplissement de son propre corps et un mépris sincère du reste de l'humanité* », toutes ayant « *de la beauté* ». L'une d'elles « *sauta par-dessus un vieillard épouvanté* », une autre disant avec ironie : « *C' pauvre vieux, i m' fait d'la peine, il a l'air à moitié crevé.* » Peu à peu leurs traits s'individualisèrent, et il passa à côté de « *la brune aux grosses joues qui poussait une bicyclette* », qui était « *coiffée d'un polo* », et désira douloureusement la « *posséder* ». En fait, nuance-t-il, elle

« *n'était pas celle qui me plaisait le plus, justement parce qu'elle était brune et que, depuis le jour où dans le petit raidillon de Tansonville, j'avais vu Gilberte, une jeune fille rousse à la peau dorée était restée pour moi l'idéal inaccessible.* » Il apprit que l'une de ces jeunes fille s'appelait Simonet. Mais il rentra dans sa chambre, d'où il put, au fil de la saison, apprécier différents tableaux de la mer. Saint-Loup et lui allèrent dîner à Rivebelle. Lui revint son souci d'écrire, « *espérance que décevait chaque jour l'ennui que j'éprouvais à me mettre devant une table à commencer une étude critique ou un roman* ». Au restaurant, il observa « *l'incessante révolution des servants [sic] innombrables* ». Il ressentait une euphorie due à l'alcool et à la musique. Saint-Loup connaissait plusieurs des femmes qui se trouvaient là car « *avant qu'il eût fait la connaissance de sa maîtresse actuelle, il avait en effet vécu dans le monde restreint de la noce* ». De retour dans sa chambre, le narrateur ne put, comme souvent, trouver le sommeil.

Dans ce restaurant, ils remarquèrent « *un homme de grande taille, très musclé, aux traits réguliers, à la barbe grisonnante, mais de qui le regard songeur restait fixé avec application dans le vide.* » Le patron leur apprit que c'était le peintre Elstir, « *un artiste très connu, de grande valeur* », et le narrateur se souvint que Swann lui avait parlé de lui. Ils l'invitèrent à leur table, et il demanda au narrateur « *d'aller le voir à son atelier de Balbec* ». Sa grand-mère l'incitait à le faire, mais, ayant vu une jeune fille qui ressemblait à celle à la bicyclette, il reprit son enquête sur ce « *petit monde à part animé d'une vie commune* » qu'était le groupe des jeunes filles, son attente des occasions où il pouvait les apercevoir, « *les aimant toutes* ». Il se souvenait de son amour pour Gilberte, occasion où il s'était « *rendu compte qu'en étant amoureux d'une femme nous projetons simplement en elle un état de notre âme ; que par conséquent l'important n'est pas la valeur de la femme, mais la profondeur de l'état.* » Mais il dut « *finir par obéir à [s]a grand-mère* » pour se rendre chez Elstir dont l'atelier lui « *apparut comme le laboratoire d'une sorte de nouvelle création du monde* ». Ses tableaux appartenaient à « *la manière mythologique et celle où il avait subi l'influence du Japon* », mais, dans l'atelier, il n'y avait « *guère que des marines prises ici, à Balbec dont le charme consistait en une sorte de métamorphose des choses représentées analogue à celle qu'en poésie on nomme métaphore* ». Il révéla au narrateur la beauté, qu'il n'avait pas su voir, de l'église de Balbec. Il lui fit aussi un éloge exalté du rêve. De l'atelier, le narrateur vit passer « *la jeune cycliste de la bande* » ; or elle salua Elstir qui lui apprit qu'elle s'appelait Albertine Simonet, que la bande était formée de « *filles d'une petite bourgeoisie fort riche, du monde de l'industrie et des affaires* ». Le narrateur remarqua dans l'atelier une aquarelle qui le séduisit ; c'était « *le portrait d'une jeune femme pas jolie, mais d'un type curieux* », « *une jeune actrice d'autrefois en demi-travesti* » : « *Miss Sacripant* », toile que le peintre avait faite dans sa jeunesse et qu'il ne voulait pas que sa femme vît. Celle-ci, qu'il appelait « *Ma belle Gabrielle !* », avait été son idéal de beauté, l'artiste vieillissant cherchant dans la vie la beauté qu'il n'a plus la force d'extraire de lui-même. L'espoir du narrateur d'être présenté par Elstir à la bande des jeunes filles fut déçu. Il se rendait compte que « *certaines modifications dans l'aspect, l'importance, la grandeur d'un être peuvent tenir aussi à la variabilité de certains états interposés entre cet être et nous. L'un de ceux qui jouent à cet égard le rôle le plus considérable est la croyance* ». S'y ajoute le « *néant de l'amour* ». Le peintre lui apprit que « *Miss Sacripant* », c'était Mme Swann, et qu'il avait été celui que les Verdurin surnommaient « *M. Biche* » et qui tenait des propos populaciers, reconnaissant : « *Il n'y a pas d'homme si sage qu'il soit qui n'ait à telle époque de sa jeunesse prononcé des paroles, ou même mené une vie, dont le souvenir lui soit désagréable et qu'il souhaiterait être aboli.* » Il conclut : « *On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même* ». Saint-Loup se préparant à partir, la grand-mère du narrateur voulant marquer « *sa reconnaissance de tant de gentillesse qu'il avait eues* » lui offrit des lettres de Proudhon. Puis il prit « *le petit "tortillard"* » après avoir découragé Bloch de venir le voir à Doncières. Elstir ayant révélé au narrateur la beauté des natures mortes, il essayait de la retrouver dans la réalité. Il obtint que le peintre donnât chez lui une matinée où il rencontrerait Albertine. Mais il dut reconnaître : « *Mon intelligence jugeait ce plaisir fort peu précieux, depuis qu'il était assuré. Mais en moi, la volonté ne partagea pas un instant cette illusion.* » Il découvrit alors une autre Albertine : « *la bacchante à bicyclette, la muse orgiaque du golf* » n'était plus qu'une jeune fille bien élevée. Au cours de la discussion, il affirma qu'il voyait mal la différence entre une toilette de grand couturier et une toilette quelconque. Albertine soutint qu'elle est très perceptible aux connaisseurs, et Elstir fut d'accord avec elle, bien que la

différence, dit-il, ne soit pas « *aussi profonde qu'entre une statue de la cathédrale de Reims et de l'église Saint-Augustin.* » Désappointé, le narrateur décida de ne plus chercher à la voir. Mais, sur la digue, il fut abordé par une Albertine « *portant un toquet et un manchon* », qui n'avait plus de « *bonnes façons* » mais de nouveau les manières « *petite bande* ». Ils rencontrèrent alors Octave, un jeune homme beau, riche, au goût sûr, mais sans « *la moindre culture intellectuelle* », dont elle lui dit que c'était « *un gigolo* ». Ils croisèrent Bloch qu'Albertine traita d'« *ostrogoth* ». Puis passèrent « *les demoiselles d'Ambresac* » dont, selon Albertine, l'une d'elles était « *fiancée au marquis de Saint-Loup* ». Albertine montrait du goût dans ses toilettes et une bonne connaissance de la peinture car, aux yeux du narrateur, « *elle était très intelligente et dans les choses qu'elle disait, sa bêtise n'était pas sienne, mais celle de son milieu et celle de son âge.* » Le narrateur fut présenté à d'autres jeunes filles de la bande : Andrée, qui lui plaisait mais lui fit un mensonge ; Gisèle qu'il regarda avec tant d'insistance qu'Albertine en fut jalouse ; Rosemonde. Il connut ainsi « *toute la petite bande* », « *remontant de corolle en corolle dans cette chaîne de fleurs* ». Il leur sacrifia toutes ses autres relations. Il trouvait qu'« *Albertine avait quelque chose de la Gilberte des premiers temps* » parce que c'est notre tempérament qui choisit « *ces successives amours* ». « *La satisfaction et la bonne humeur de Françoise étant en proportion directe de la difficulté des choses qu'on lui demandait* » comme « *celles qu'elle avait à faire à Balbec étaient aisées, elle montrait presque toujours du mécontentement.* » Le narrateur ne voulut plus voir Balbec dans les brumes dont ses rêves l'enveloppaient, mais dans la lumière d'Elstir, avec « *les effets de soleil, même les régates, les courses de chevaux* ». Il tenait avec le peintre d'enrichissantes conversations qui lui apprenaient à mieux voir la réalité. Il se promena avec la bande, et ils virent les sœurs de Bloch, le narrateur pouvant constater « *que ce n'était pas de sentiments de sympathie envers le peuple élu qu'étaient animées ces jeunes bourgeoises, de familles dévotes, et qui devaient croire aisément que les juifs égorgeaient les enfants chrétiens.* » Mais il devait reconnaître que « *les sœurs de Bloch, à la fois trop habillées et à demi nues, l'air languissant, hardi, fastueux et souillon, ne produisaient pas une impression excellente.* » Le narrateur et les jeunes filles de la bande allaient goûter dans des fermes ou pique-niquer sur des falaises. Ils jouaient à des jeux, comme le furet, et il appréciait le rafraîchissement que donne la beauté mobile de la jeunesse. Il dissuada Saint-Loup qui voulait venir le voir puisque lui-même ne se rendait pas à Doncières, car il en était arrivé à considérer l'amitié comme « *une abdication de soi* ». Il écoutait « *avec délices* » le « *pépiement* » des jeunes filles. Gisèle, qui était partie passer « *son certificat d'études* », écrivit qu'elle avait eu à choisir, pour la composition française, entre ces deux sujets : « *Sophocle écrit des Enfers à Racine pour le consoler de l'insuccès d'"Athalie"* » - « *Vous supposerez qu'après la première représentation d'"Esther", Mme de Sévigné écrit à Mme de La Fayette pour lui dire combien elle a regretté son absence.* » ; elle avait choisi le premier et Albertine leur lut sa composition dont Andrée fit une critique sévère. Le narrateur éprouvait un « *état amoureux divisé simultanément entre plusieurs jeunes filles. Divisé ou plutôt indivis.* » Il observait aussi que « *la perpétuelle et féconde surprise qui rendait si salutaires et assouplissants pour moi ces rendez-vous quotidiens avec les belles jeunes filles du bord de la mer était faite, tout autant de découvertes, de réminiscences* », qu'il y avait confrontation du souvenir à une réalité toujours nouvelle. Il se rendit compte qu'il préférait Albertine lors d'une partie de furet où il aurait aimé être son voisin et pouvoir toucher ses mains dont la pression avait « *une douceur sensuelle* ». La découverte d'aubépines fit ressurgir « *une atmosphère d'anciens mois de Marie, d'après-midi du dimanche, de croyances, d'erreurs oubliées.* » Il fit à Andrée des éloges d'Albertine, en espérant qu'elle les lui répêât ; mais cette bonté « *qu'elle manifestait à tout moment par distinction morale, par sensibilité, par noble volonté de se montrer bonne amie* » lui paraissait douteuse ; elle lui apprit qu'Albertine étant pauvre était « *immariable* ». Au pied des rochers des Creuniers, il distingua « *les Déesses marines qu'Elstir avait guettées et surprises* ». S'il savait qu'il aimait Albertine, « *la déclaration de ma tendresse à celle que j'aimais ne me semblait plus une des scènes capitales et nécessaires de l'amour* ». Il apprit qu'Albertine devait passer une nuit au Grand-Hôtel, mais Andrée le prévint : mais Andrée le prévint : « *Albertine ne voudra pas vous voir, si elle vient seule à l'hôtel. Cela ne serait pas protocolaire [...] Je vous dis cela parce que je connais les idées d'Albertine.* » Et, en effet, comme il voulut l'embrasser, elle le menaça : « *Finissez ou je sonne* » et elle le fit.

Il aurait voulu reporter son amour sur telle ou telle de ses amies, mais l'attraction exercée par Albertine était trop grande. Même si elle n'avait « *pas un sou de dot* » et vivait « *assez mal d'ailleurs à la charge de M. Bontemps* », elle était souvent invitée, jouissait d'une « *sorte de vogue* ». Elle lui pardonna son incartade, et l'explication franche à ce sujet qu'ils eurent à ce sujet lui donna « *une impression très douce* », dont il put cependant annoncer les « *grandes et fâcheuses conséquences, car ce fut par elle que commença à se former ce sentiment presque familial, ce noyau moral qui devait toujours subsister au milieu de mon amour pour Albertine.* » Il put feindre d'aimer Andrée, mais « *elle était trop intellectuelle, trop nerveuse, trop maladive, trop semblable à moi* ». Il dut affronter les souffrances qu'entraîne une erreur initiale sur la personne aimée. Il constatait que les visages de ses amies étaient « *irréductibles les uns aux autres* », qu'Albertine était différente d'un jour à l'autre. Il les avait vues d'abord comme des créatures surnaturelles et elles étaient devenues de simples jeunes filles, mais quelque chose subsistait en elles de leur premier mystère. L'hôtel allait fermer. Le narrateur et sa grand-mère partirent, Balbec étant devenu, dans l'arrière-saison, humide et froid comme dans ses premiers rêves, mais sa mémoire ne le revoyait plus qu'au grand jour de l'été « *dans sa robe d'or* ».

---

**“Le côté de Guermantes”**  
(1920)

Roman de 588 pages

I

À Paris, le narrateur, ses parents et Françoise se sont installés dans un « *appartement qui dépendait de l'hôtel de Guermantes* ». Or, pour le narrateur, depuis son enfance, « *les Noms* », noms de ville ou de pays, noms de familles anciennes mêlées à tout un passé historique ou architectural, avaient un pouvoir évocateur et magique. Fasciné en particulier par celui de Guermantes, « *race altière* » dont la « *tour jaunissante et fleuronée [...] s'élevait déjà sur la France* » au haut Moyen-Âge, il voulait à tout prix savoir quelle réalité mystérieuse se cachait derrière lui. La duchesse Oriane de Guermantes était une femme aux « *yeux ensoleillés d'un sourire bleu* », « *élégante et encore jeune* ». Son mari, Basin, avant d'être duc de Guermantes, avait porté le titre de prince des Laumes ; il avait pour frère le baron de Charlus. Quant à la princesse de Guermantes, elle était, pour parler comme Françoise, « *la femme du cousin de M. le Duc* ». Mais les rêves poétiques dont l'imagination du narrateur emplissait le nom de Guermantes en avaient été chassés l'un après l'autre. Françoise, elle, était intéressée par la duchesse, entretenait des relations avec son jeune valet de pied et le valet de chambre. Dans la cour vivait aussi ce Jupien déjà rencontré à Balbec qui était devenu « *employé dans un ministère* ». Il avait avec lui sa nièce qui était couturière. Le nom de Guermantes ne pouvait plus représenter pour le narrateur un hôtel seigneurial ; du moins, par un nouvel effort de son imagination, s'emplit-il d'un nouveau mystère, celui du faubourg Saint-Germain dont le paillason du vestibule des Guermantes lui paraissait le seuil. M. de Guermantes noua des relations cordiales avec le père du narrateur. À celui-ci, Mme de Villeparisis « *avait fait demander par ma grand-mère d'aller la voir, et, sachant que j'avais eu l'intention de faire de la littérature, avait ajouté que je rencontrerais chez elle des écrivains* ». Mais il souhaitait surtout y voir la duchesse de Guermantes. Il apprit d'ailleurs que les Guermantes allaient à l'Opéra, aux « *soirées d'abonnement de la princesse de Parme* ». Très épris de théâtre, il put y aller lui-même, la Berma donnant à nouveau un acte de “*Phèdre*” dans une soirée de gala, mais il n'attendait plus d'elle la révélation de la réalité entrevue par son imagination. En montant le grand escalier, il remarqua un homme qu'il prit d'abord pour M. de Charlus, puis dont il se demanda s'il n'était pas le prince de Saxe. Il y avait dans la salle « *des snobs ou des curieux qui voulaient contempler des gens qu'ils n'auraient pas d'autre occasion de voir de près* », le faubourg Saint-Germain étant dans les loges et les baignoires où le narrateur voyait des grottes marines recelant des « *déeses des eaux* », des « *nérides* » et des « *tritons barbues* ». Cependant, l'acte de “*Phèdre*” commença, et le narrateur constata : « *Le talent de la Berma qui m'avait fui quand je*



*cherchais si avidement à en saisir l'essence, maintenant, après ces années d'oubli, dans cette heure d'indifférence, s'imposait avec la force de l'évidence, à mon admiration.* » ; il n'était pas extérieur au rôle qu'elle jouait, « *il ne faisait qu'un avec lui* ». Il lui parut impossible de rattacher à une idée abstraite, à une notion conventionnelle (beauté, amour), la nouveauté d'une impression particulière. Il se demanda si « *ce génie dont l'interprétation de la Berma n'était seulement que la révélation était uniquement le génie de Racine* ». Mais elle joua ensuite dans une pièce moderne où « *elle fut aussi sublime que dans "Phèdre"* ». Il en était donc pour elle de même que pour Elstir qui « *avait trouvé le motif de deux tableaux qui se valent, dans un bâtiment scolaire sans caractère et dans une cathédrale qui est, par elle-même, un chef-d'œuvre.* ». La duchesse de Guermantes vint saluer la princesse de Guermantes, et ce nom se para pour le narrateur de nouveaux charmes. À côté d'elle, Madame de Cambremer ressemblait « *à quelque pensionnaire provinciale, montée sur fil de fer, droite, sèche et pointue, un plumet de corbillard verticalement dressé dans les cheveux* ». De loin, la duchesse ayant adressé un gracieux sourire au narrateur, il se prit pour elle d'un amour de tête.

Se disant : « *J'aimais vraiment Mme de Guermantes* », il s'employa, dès lors, à la voir passer, nota ainsi « *les apparitions successives de visages différents* ». Françoise lui apprit bien qu'elle était excédée de le rencontrer tous les jours, mais il ne pouvait le voir par l'air qu'elle avait sur son visage car ses sentiments étaient impénétrables. Il décida d'aller rendre visite à Saint-Loup, le neveu de la duchesse, dans sa garnison de Doncières, espérant pouvoir grâce à lui approcher d'elle. À Doncières, il découvrit le quartier de cavalerie. Mais Saint-Loup ne « *pourrait pas sortir avant huit jours* », ne pourrait rester auprès de celui qu'il appelait « *mon pauvre petiot* ». Il lui laissa la chambre qu'il avait en ville où il fut impressionné par les bruits comme par le silence. Et, « *dès le second jour, il me fallut aller coucher à l'hôtel* » où, après une exploration minutieuse, il eut malgré tout du mal à trouver le sommeil, car sa qualité dépend des circonstances dans lesquelles on se trouve. Il alla « *souvent voir le régiment faire du service en campagne* ». Il se rendit compte du prestige dont jouissait Saint-Loup. Il parcourait les rues de Doncières, le soir, dînait à la pension de Saint-Loup. Il lui demanda de parler de lui à sa tante, Mme de Guermantes. Pour sa plus grande fierté, Saint-Loup voulut le faire briller devant ses camarades. Il démentit le bruit de ses fiançailles avec Mlle d'Ambresac. Il était préoccupé par l'affaire Dreyfus, mais « *il en parlait peu parce que seul de sa table il était dreyfusard* ». Il était sensible à la beauté de l'art militaire. Le narrateur se montra sensible à la « *beauté esthétique* » [sic] de l'art militaire.

Le narrateur regrettait beaucoup Mme de Guermantes qu'il n'avait pas vue depuis quatorze jours, et voyait dans ce sentiment particulier une petite partie de l'universel amour. Il apprit qu'une querelle avait éclaté entre Saint-Loup et sa maîtresse qui « *était de mauvaise humeur, trépignait, pleurait pour des raisons incompréhensibles* », que son ami souffrait de cette brouille et bientôt de ce qu'il crut être leur rupture. Mais elle demanda à Saint-Loup de consentir à lui pardonner, ce qui fit « *qu'il vit tous les inconvénients d'un rapprochement* ». Cependant, il lui trouvait des excuses : « *Elle est violente seulement parce qu'elle est trop franche, trop entière dans ses sentiments. Mais c'est un être sublime.* » Et il pensait pouvoir faire avec elle un voyage à Bruges. Le narrateur, lui, ne pensait toujours qu'à Mme de Guermantes, et trouva un prétexte pour obtenir de Saint-Loup de le faire accéder à elle : « *Elle a chez elle au moins un très beau tableau d'Elstir.* » Le coiffeur du prince de Borodino, qui était le capitaine de Saint-Loup, obtint pour lui une permission. Le narrateur oubliait sa grand-mère, et Saint-Loup l'obligea à lui aller lui parler au téléphone qui « *n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui* ». Aussi, après bien des difficultés, il parvint à entendre cette voix qui l'étonna car elle lui arrivait « *seule et sans l'accompagnement des traits de la figure.* » À la suite de cette conversation, il décida de rentrer à Paris. Il voulut voir Saint-Loup, mais celui-ci passa dans un tilbury et, étant myope, répondit au salut du narrateur sans l'avoir, en fait, reconnu. Il partit tout de même, « *car mon seul souci était de retourner auprès de ma grand-mère* ». Il découvrit combien la maladie l'avait changée.

Mme de Guermantes ne donna pas suite à la demande que lui avait certainement faite Saint-Loup. Jupien aussi montra de la froideur au narrateur. « *Cependant l'hiver finissait* », et Mme de Guermantes « *avait des robes plus légères* ». Le narrateur ajournait sans cesse ses projets de travail. Son père rencontra M. de Guermantes qui lui parla de Mme de Villeparisis (il prononçait « *Viparisi* »), lui disant qu'« *elle tenait un "bureau d'esprit"* ». Il aurait voulu aussi que M. de Norpois l'aidât à se

présenter à l'Institut. Lui, « *ami de M. Méline, qui était convaincu de la culpabilité de Dreyfus* », rencontra aussi Mme Sazerat qui, « *seule de son espèce à Combray était dreyfusarde* ».

Saint-Loup étant venu à Paris, le narrateur vint le retrouver, vêtu d'une redingote. Or il rencontra M. Legrandin qui lui reprocha d'« *être un mondain* », de « *fréquenter la société des châteaux* », ajoutant « *tel est le vice de la bourgeoisie contemporaine* ». Saint-Loup le conduisit en banlieue où habitait sa maîtresse. Il s'émerveilla de voir « *chaque jardinet pavoisé par les immenses reposoirs blancs des arbres fruitiers en fleurs* », les parcs « *qui furent les "folies" des intendants et des favorites* ». Ils arrivèrent dans « *un village ancien* ». En « *cette femme qui était pour Saint-Loup tout l'amour, toutes les douceurs possibles de la vie, dont la personnalité, mystérieusement enfermée comme dans un Tabernacle, était l'objet sur lequel travaillait sans cesse l'imagination de mon ami* », le narrateur reconnut « *Rachel quand du Seigneur* », pour lui « *une femme quelconque qui pour vingt francs ferait tout ce que je voudrais* » ! Il s'étonna alors de « *la puissance de l'imagination humaine, l'illusion sur laquelle reposaient les douleurs de l'amour* ». Rachel « *fut reconnue et interpellée par de vulgaires "poules" comme elle était* », qui « *s'apprêtaient à lui présenter deux "calicots", leurs amants* » quand elles virent qu'elle était avec le narrateur et Saint-Loup, qui put alors regretter d'avoir à continuer de « *l'entretenir fastueusement* » au point de se ruiner. Au restaurant, cette « *littéraire* » « *ne s'interrompit de parler livres, art nouveau, tolstoïsme* » au narrateur « *que pour faire des reproches à Saint-Loup qu'il bût trop de vin* », se moquer de sa famille, exciter sa jalousie en regardant avec insistance le maître d'hôtel, cet Aimé qui en était déjà un à Balbec. À part la Berma, « *elle parlait des artistes les plus connus sur un ton d'ironie et de supériorité* » qui irritait le narrateur. Pourtant, une heure plus tard, au théâtre, elle montra « *beaucoup de déférence envers les mêmes artistes sur lesquels elle portait un jugement si sévère* ». Robert ayant trop bu, se retira dans un cabinet particulier où le narrateur eut la surprise de trouver « *sa maîtresse étendue sur un sofa, riant sous les baisers, les caresses que lui prodiguait* » (II, page 170) celui qui lui parut « *hideux, inconnu* » (II, page 171).

Au théâtre, il observa que la cruelle Rachel avait formé un complot pour décontenancer une chanteuse débutante. Puis, dans une petite pièce, elle joua « *un rôle presque de simple figurante* » mais la scène la transformait en « *une autre femme* », celle qui avait séduit Saint-Loup. Après la représentation, les deux hommes passèrent sur le plateau. Le narrateur fut « *charmé* » par un danseur qui, continuant à danser, lui parut « *un papillon égaré dans la foule* ». Mais Saint-Loup « *s'imagina que sa maîtresse faisait attention à ce danseur* », se montra jaloux, voulant qu'elle allât s'habiller, d'où une scène entre eux, et un journaliste présent osant s'entremettre, « *une gifflante retentissante sur sa joue* ». Plus tard, dans la rue, il administra « *une roulée* » à un homme qui, voyant « *le beau militaire* », « *lui avait fait des propositions* ».

En quittant Saint-Loup, le narrateur alla rendre une visite à Mme de Villeparisis qui l'avait invité à une de ses matinées. Elle « *était une de ces femmes qui, nées dans une maison glorieuse, entrées par leur mariage dans une autre qui ne l'était pas moins, ne jouissent pas cependant d'une grande situation mondaine* ». Ce « *déclassement* » ne pouvait pas être dû à sa « *liaison, depuis plus de vingt ans* », avec M. de Norpois. Elle faisait preuve de pondération et de mesure. Elle avait de véritables « *qualités artistiques* », mais « *ses Mémoires ne montraient qu'une sorte de grâce tout à fait mondaine* ». Restant étrangère à l'affaire Dreyfus, alors « *que le kaléidoscope social était en train de tourner et que les Juifs allaient être précipités au dernier rang de l'échelle sociale* », à Bloch, « *maintenant jeune auteur dramatique* », elle demandait de lui « *procurer à l'œil des artistes qui joueraient dans ses prochaines matinées* ». Quand le narrateur entra, elle évoquait à Bloch la vie politique au temps de son enfance, essayant sur lui « *à son insu le mécanisme et le sortilège* » de ses Mémoires. Ne manquant pas d'esprit, à la question « *Que pensez-vous de l'amour?* » posée par « *une dame prétentieuse* », elle avait répondu : « *L'amour? Je le fais souvent mais je n'en parle jamais* ». Entra une vieille dame qui était avec elle et avec la princesse de Poix l'une de « *ces trois Parques à cheveux blancs, bleus ou roses qui avaient filé le mauvais coton d'un nombre incalculable de messieurs* ». À un certain M. Pierre, historien de la Fronde, Mme de Villeparisis montra un « *portrait de la duchesse de Montmorency* » qui lui venait « *de famille* ». Entra la duchesse de Guermantes qui, l'historien et le narrateur s'inclinant « *profondément* », « *profita de l'indépendance de son torse pour le jeter en avant avec une politesse exagérée et le ramener avec justesse sans que*

son visage et son regard eussent paru avoir remarqué qu'il y avait quelqu'un devant eux ; après avoir poussé un léger soupir, elle se contenta de manifester la nullité de l'impression que lui produisaient la vue de l'historien et la mienne en exécutant certains mouvements des ailes du nez avec une précision qui attestait l'inertie absolue de son attention désœuvrée». Entra M. Legrandin qui allait prodiguer des flatteries à Mme de Villeparisis « avec un grand raffinement d'expression ». Le narrateur causa avec Bloch qui exposa sa « vie délicieuse », se déclara « infiniment heureux ». Mme de Guermantes se moqua cruellement de Mme de Cambremer dont on lui avait pourtant dit qu'elle était la sœur de Legrandin : elle lui trouvait « la même humilité de descente de lit et les mêmes ressources de bibliothèque tournante ». Le narrateur put enfin aborder Legrandin pour lui tenir des propos badins que celui-ci considéra pourtant comme une preuve de sa méchanceté, « ses mouvements convulsifs de colère ou d'amabilité étant gouvernés par le désir d'avoir une bonne position » dans la société. Le narrateur considérait que le nom de Mme de Guermantes « ajoutait à sa personne physique son duché qui se projetait autour d'elle et faisait régner la fraîcheur ombreuse et dorée des bois de Guermantes au milieu du salon. ». Entra « l'excellent écrivain G... » qui « venait faire à Mme de Villeparisis une visite qu'il considérait comme une corvée » ; aussi alla-t-il vers la duchesse qu'il considérait « comme une femme d'esprit » et qui, car « elle s'ennuyait auprès des femmes », recevait chez elle toute « une cour d'adorateurs », des hommes de talent auxquels cependant elle ne parlait « que des plats qu'on mangeait ou de la partie de cartes qu'on allait faire. » Le narrateur avait « peine à retrouver dans le beau visage, trop humain, de Mme de Guermantes l'inconnu de son nom ». Bloch se ridiculisa en déclarant : « J'aime beaucoup les personnes extrêmement bien élevées sans se rendre compte, parce qu'il était lui-même très mal élevé, combien ses paroles déplaisaient. ». Entra M. de Norpois qui indiqua au narrateur que son père ne devait pas présenter sa candidature à l'Académie car il valait mieux que cela. Entra le duc de Guermantes auquel la duchesse parla de Rachel, s'interrogeant sur le mystère de l'amour. « Bloch, entendant que nous parlions de Saint-Loup, se mit à en dire un mal si épouvantable que tout le monde en fut révolté. Il commençait à avoir des haines, et on sentait que pour les assouvir il ne reculerait devant rien, ayant posé en principe qu'il avait une haute valeur morale ». Puis la conversation glissa sur Swann et son amour pour Odette, sur Mme de Cambremer. M. de Norpois « parla à Bloch, avec beaucoup d'affabilité, des années affreuses, peut-être mortelles, que traversait la France », mais, en fait, il était antidreyfusard. La duchesse de Guermantes s'étonnait du fait que Saint-Loup, « partisan enragé de Dreyfus », voulût se présenter au Jockey Club où on soutenait « qu'il fallait renvoyer tous les juifs à Jérusalem », tandis que le duc affirmait n'avoir « aucun préjugé de races, je trouve que ce n'est pas de notre époque et j'ai la prétention de marcher avec mon temps. ». Bloch ayant continué à parler de l'affaire Dreyfus, Mme de Villeparisis « voulut lui signaler qu'il eût à ne pas revenir » et « trouva tout naturellement dans son répertoire mondain la scène par laquelle une grande dame met quelqu'un à la porte de chez elle » : « les adieux de Bloch, dépliant à peine dans la figure de la marquise un languissant sourire, ne lui arrachèrent pas une parole, et elle ne lui tendit pas la main. ». Entra la vicomtesse de Marsantes, la mère de Robert de Saint-Loup, qui « était considérée dans le faubourg Saint-Germain comme un être supérieur, d'une bonté, d'une résignation angéliques. » Mme de Villeparisis annonça à la duchesse de Guermantes qu'elle allait recevoir Mme Swann dont on apprend que, « voyant les proportions que prenait l'affaire Dreyfus et craignant que les origines de son mari ne se tournassent contre elle, l'avait supplié de ne plus jamais parler de l'innocence du condamné » ; qu'elle « faisait profession du nationalisme le plus ardent, ne faisant en cela que suivre Mme Verdurin chez qui un antisémitisme bourgeois et latent s'était réveillé et avait atteint une véritable exaspération » ; cela lui avait permis de « nouer des relations avec plusieurs personnes de l'aristocratie ». Entra Saint-Loup qui parla à Mme de Guermantes qui alors s'adressa avec amabilité au narrateur, « laissant pleuvoir sur moi la lumière de son regard bleu, hésita un instant, dépla et tendit la tige de son bras, pencha en avant son corps qui se redressa rapidement en arrière », la conversation avec celui qui habitait à côté de chez elle étant cependant alimentée par le militaire. Entra le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen dont le nom rappela au narrateur un séjour qu'il fit dans son enfance dans « une petite ville d'eaux allemande » tandis qu'il s'amusa de son « Ponchour, Matame la marquise ». Le prince voulait entrer à l'Institut, « être élu membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques » et venait solliciter l'appui de M. de

Norpois. Mme de Guermantes s'esquiva « *sans me dire adieu* » constata le narrateur car « *elle venait d'apercevoir Mme Swann, qui parut assez gênée de me rencontrer* ». Saint-Loup refusa de lui être présenté : « *C'est une ancienne grue. Son mari est juif et elle nous le fait au nationalisme.* » Alors que Saint-Loup remarquait l'entrée de son « *oncle Palamède* », le baron de Charlus, le narrateur se lance dans un retour en arrière : sa rencontre avec « *un beau garçon de dix-huit ans* », Charles Morel, le fils « *de l'ancien valet de chambre* » de son oncle Adolphe, qui lui apportait « *des photographies des artistes célèbres, des grandes cocottes* » que ce « *viveur* » avait connues ; le narrateur se rendit compte qu'il était « *très "arriviste"* » et qu'il avait un œil sur la fille de Jupien auquel il demanda à être présenté ; parmi les photos, il y en avait une d'Odette qui « *déjeunait chez votre oncle le dernier jour que vous l'avez vu.* » De retour dans le salon, on y voit « *M. de Charlus assis à côté de Mme Swann* » car, « *dans toutes les réunions où il se trouvait, dédaigneux avec les hommes, courtisé par les femmes, il avait vite fait d'aller faire corps avec la plus élégante, de la toilette de laquelle il se sentait empanaché.* » « *Mme de Villeparisis n'était qu'à demi-contente d'avoir sa visite* » car sa conduite avec elle était étrange : il pouvait, pour des brouilles, se montrer soupçonneux et même hostile, puis lui demandait pardon. Et il empêcha le narrateur de le saluer, mais Mme Swann le fit venir près d'elle pour lui apprendre que M. de Norpois le considérait comme « *un flatteur à moitié hystérique* », d'où sa « *stupéfaction* ». Aussi médita-t-il sur le fait que « *l'image que les autres se font de nos faits et gestes ne ressemble pas à celle que nous nous en faisons nous-même.* » Il voulut parler à Odette de la duchesse de Guermantes, mais « *comme la duchesse ne la saluait pas, elle voulait avoir l'air de la considérer comme une personne sans intérêt.* » Il proposa à Saint-Loup un dîner le lendemain, et Saint-Loup voulut que Bloch y fût invité. Le narrateur était déçu de sentir que la duchesse lui était hostile. Il remarqua la « *sorte de colère qui semblait s'être élevée* » en Saint-Loup. M. de Charlus lui fit, « *sans [l]e regarder* », l'invitation de venir le voir. Comme l'aristocrate avait pris un chapeau « *au fond duquel il y avait un G et une couronne ducale* », il crut à une erreur et la lui signala, apprenant alors qu'il était lui aussi un Guermantes, le frère du duc de Guermantes. Charlus lui reprocha le repas « *avec une femme qui déshonore* », Rachel. Saint-Loup s'en voulait de lui avoir acheté un collier de prix, ce qui avait pu lui faire croire « *qu'on pouvait la tenir par l'argent* ». Pour aller l'offrir à cette femme qu'il ne connaissait pas (car « *c'est une charmante loi de nature qu'on vive dans l'ignorance parfaite de ce qu'on aime* »), il quitta sa mère qui lui fit de tendres reproches. Le narrateur resta avec elle, attendant en fait M. de Charlus pour partir avec lui, ce que Mme de Villeparisis voulut l'empêcher de faire. M. de Guermantes était à côté d'elle, « *superbe et olympien* » comme si « *la notion omniprésente en tous ses membres de ses grandes richesses [...] donnait une densité extraordinaire à cet homme qui valait si cher.* » Dans l'escalier, M. de Charlus le rattrapa, marcha avec lui en le prenant par le bras, lui dit qu'il l'avait méprisé à Balbec mais qu'il le considérait comme « *assez intelligent* » puisqu'il « *appartenait à la petite bourgeoisie* » qui lit, tandis que lui était de ces grands et puissants Guermantes, qu'il avait aussi « *un trésor d'expérience, une sorte de dossier secret et inestimable, que je n'ai pas cru devoir utiliser pour moi-même, mais qui serait sans prix pour un jeune homme* », s'offrant donc à diriger sa vie. Il lui posa aussi des questions sur ses relations avec Bloch, lui disant : « *'Vous n'avez pas tort, si vous voulez vous instruire, d'avoir parmi vos amis quelques étrangers.'* Je répondis que Bloch était français. "Ah ! dit M. de Charlus, j'avais cru qu'il était juif." » Aussi était-il tout à fait antidreyfusard, tenant des « *mots affreux et presque fous.* » Revenant à ses projets sur le narrateur, il lui révéla qu'« *il existe entre certains hommes une franc-maçonnerie dont je ne puis vous parler* », qu'il voulait « *chercher à racheter les fautes de ma vie en faisant profiter de ce que je sais une âme encore vierge et capable d'être enflammée par la vertu* », terminant par : « *Il faudrait que je vous visse souvent, très souvent, chaque jour.* » M. de Charlus retira son bras quand il aperçut M. d'Argencourt qui jeta sur le narrateur « *un regard de méfiance, presque ce regard destiné à un autre race que Mme de Guermantes avait eu pour Bloch.* » Le narrateur entraînant d'ailleurs Charlus à parler d'elle, l'entendit lui dire qu'elle « *est une personne agréable qui s'imagine être encore au temps des romans de Balzac où les femmes influaient sur la politique. Sa fréquentation ne pourrait actuellement exercer sur vous qu'une action fâcheuse, comme d'ailleurs toute fréquentation mondaine.* » Son « *catéchumène* » une fois devenu « *un homme arrivé* », il lui ouvrirait l'hôtel Guermantes. Mais « *actuellement, en allant dans le monde, vous ne feriez que nuire à votre situation, déformer votre intelligence et votre caractère. Du reste, il faudrait*

*surveiller même et surtout vos camaraderies. Ayez des maîtresses si votre famille n'y voit pas d'inconvénient*». Et, soudain, il arrêta un fiacre. Rentré à la maison, le narrateur surprit « *une dispute entre notre maître d'hôtel, qui était dreyfusard, et celui des Guermantes, qui était antidreyfusard* » et fit des commentaires sur l'affaire, jugeant les manœuvres de M. Reinach pour se demander si « *ce rationaliste manoeuvreur de foules n'était pas lui-même manoeuvré par son ascendance.* » Sa grand-mère, à laquelle il avait toujours été très attaché, était souffrante. Cottard avait été appelé et avait recommandé un régime qui depuis a été condamné, « *la médecine étant un compendium des erreurs successives et contradictoires des médecins* » et « *croire en elle étant la suprême folie* ». Un thermomètre permit de constater qu'elle avait de la fièvre. On fit venir le docteur du Boulbon qui entretint d'abord la malade de Bergotte puis prétendit que sa maladie était purement nerveuse. Comme il lui prescrivit de sortir, le narrateur fit avec elle une promenade sur les Champs-Élysées, retrouvant au pavillon des commodités la « *marquise* » qui percevait les entrées, écoutant sa conversation avec le garde. Pendant ce temps, sa grand-mère eut « *une petite attaque* ».

---

## II (1921)

### Chapitre I

Le narrateur fit asseoir sa grand-mère et alla chercher un fiacre. « *Elle n'était pas morte encore. J'étais déjà seul.* » Il rencontra « *le fameux professeur E..., presque ami de mon père et de mon grand-père* », qui, non sans réticence, l'examina pour dire au narrateur : « *Votre grand-mère est perdue* ». Ils revinrent à la maison où sa fille, Françoise et Cottard s'occupèrent d'elle qui faisait « *une crise d'urémie* », ses douleurs devenant intolérables. On fit appel à un spécialiste. Mais elle refusa de se laisser examiner. Ses sœurs, prévenues par dépêche, restèrent à Combray, tandis que Bergotte, lui-même malade, lui rendit visite. Son œuvre « *avait pris dans le grand public une extraordinaire puissance d'expansion* », mais le narrateur ne l'admirait plus autant, sa « *limpidité lui paraissant de l'insuffisance* ». Le temps change la perception qu'on a de l'œuvre d'art. Un autre écrivain avait pour lui remplacé Bergotte. Vinrent aussi Mme Cottard et le grand-duc héritier de Luxembourg. Françoise, avec « *sa clairvoyance et son pessimisme* », jugeait la grand-mère « *perdue* », mais elle voulut lui mettre des ventouses « *clarifiées* » (pour « *scarifiées* »). Cependant, Cottard préféra des sangsues. Le duc de Guermantes vint aussi « *en signe de sympathie serrer la main à Monsieur votre père* », recommanda le docteur Dieulafoy, voulut être présenté à la mère du narrateur qui était trop submergée par la douleur pour lui répondre. Aussi, étant « *de ces hommes incapables de se mettre à la place des autres* », fut-il heureux de rencontrer Saint-Loup et de partir avec lui. Vint aussi un beau-frère de la grand-mère qui était religieux et avait obtenu, « *par faveur exceptionnelle* », une permission du chef de son ordre ; il espionna le narrateur « *pour observer si ma douleur était sincère* ». « *Le médecin fit une piqûre de morphine et pour rendre la respiration moins pénible demanda des ballons d'oxygène* ». La grand-mère était veillée par le père du narrateur, son grand-père et un cousin qui était toujours « *assidu auprès des mourants* ». Vint le professeur Dieulafoy qui n'observa la malade que quelques instants, « *dit à voix basse quelques mots à mon père* » et prit « *le cachet qu'on lui remit* » avec « *la souplesse d'un prestidigitateur* ». Dès qu'il s'éloigna, « *ma grand-mère était morte.* »

---

### Chapitre II

« *Un dimanche d'automne* » où régnait la brume, le narrateur observa qu'« *un changement de temps suffit à recréer le monde et nous-mêmes.* » Le bruit que faisait « *le nouveau calorifère à eau* » lui rappelait des « *souvenirs de Doncières* ». Il avait reçu une lettre de Saint-Loup qui avait rompu avec Rachel et « *avait été envoyé au Maroc pour oublier celle qu'il n'aimait déjà plus depuis quelque temps* » : il annonçait qu'il allait venir en France « *pour un congé très court* » et lui apprenait qu'il

avait rencontré à Tanger Mme de Stermaria qui « *avait divorcé après trois mois de mariage* ». Le narrateur put lire entre les lignes et comprendre ce qui s'était passé entre Saint-Loup et Rachel : elle « *avait persuadé à son amant que j'avais fait de sournoises tentatives pour avoir, pendant qu'il était absent, des relations avec elle.* » Alors qu'il attendait une visite de Mme de Stermaria, ce fut Albertine qui entra, « *souriante, silencieuse, replète, contenant dans la plénitude de son corps, préparés pour que je continuasse à les vivre, venus vers moi, les jours passés dans ce Balbec où je n'étais jamais retourné.* » Il se dit qu'il aurait dû « *avoir simplement [s]a collection de femmes* » plutôt que se consacrer à une seule. Il observa que, chez Albertine, « *son intelligence se montrait mieux* » tout en restant « *pas développée* », et qu'apparaissaient « *certaines mots qui ne faisaient pas partie de son vocabulaire* ». Il lui parla d'un duel qu'il avait eu. Il constata : « *Non seulement, je n'avais plus d'amour pour elle, mais je n'avais même plus à craindre, comme j'aurais pu à Balbec, de briser en elle une amitié pour moi qui n'existait plus.* » Il n'arrivait pas à retrouver en elle le mystère qu'elle avait pour lui sur la plage. Cependant, comme il se prétendit « *pas chatouilleux* », elle voulut le mettre à l'épreuve, et, à ce moment-là, entra Françoise qui, tenant une lampe au-dessus d'eux « *avait l'air de la "Justice éclairant le Crime"* » et demanda : « *Faut-il que j'éteigne ?* » La servante partie, il feignit avoir envie d'embrasser la jeune fille et elle l'y invita, mais il se plut plutôt à se souvenir des images successives d'elle qu'il avait en mémoire. Il lui déclara : « *Si vraiment vous permettez que je vous embrasse, j'aimerais mieux remettre cela à plus tard et bien choisir mon moment.* » Il lui donna tout de même un baiser, et elle accorda « *aisément à mon désir momentané et purement physique ce qu'à Balbec elle avait avec horreur refusé à mon amour* », c'est-à-dire d'autres baisers. Comme elle était « *de bonne volonté docile, de simplicité presque puérile, effaçant d'elle toutes préoccupations, toutes prétentions habituelles, le moment qui précède le plaisir, pareil en cela à celui qui suit la mort, avait rendu à ses traits rajeunis comme l'innocence du premier âge.* » Elle lui demanda : « *Quand est-ce que je vous revois ?* » alors qu'il voulait « *tout subordonner à la possibilité de voir Mme de Stermaria* » car telle « *est la terrible tromperie de l'amour* ». Or, Albertine partie, une lettre de Mme de Stermaria lui fut apportée par Françoise : « *elle acceptait à dîner pour mercredi* ». Il arriva en retard chez Mme de Villeparisis, mais put voir « *déboucher, majestueuse, ample et haute dans une longue robe de satin jaune à laquelle étaient attachés en relief d'énormes pavots noirs, la duchesse.* » Mais « *sa vue ne me causait plus aucun trouble* », sa mère l'ayant guéri de son amour pour Mme de Guermites en lui disant : « *Tu as vraiment des choses plus sérieuses que de te poster sur le chemin d'une femme qui se moque de toi* ». Reprenant ses sorties du matin dans le quartier, il remarqua le manège d'une « *grande femme* » qui semblait lui faire des avances, mais qui « *reprenait un air glacial à mon égard si elle rencontrait quelqu'un qu'elle connût* » et dont il allait apprendre plus tard qu'elle était la princesse d'Orvillers. Au cours de la soirée chez Mme de Villeparisis, alors qu'il se montrait indifférent, Mme de Guermites tint à avoir une conversation avec lui, l'invita à dîner et lui parla de son beau-frère, le baron de Charlus, dont elle ne put croire qu'il le connut. Il médita sur le changement qui s'était opéré en elle à son égard et en lui au sien. Bloch lui ayant parlé de « *l'air d'amabilité* » à son égard de M. de Charlus, le narrateur voulut le lui présenter, mais, « *dès qu'il l'aperçut, un étonnement aussitôt réprimé se peignit sur sa figure où il fut remplacé par une étincelante fureur.* » Le narrateur confie : « *Les jours qui précédèrent mon dîner avec Mme de Stermaria me furent, non pas délicieux, mais insupportables. [...] Ce qu'il me fallait, c'était la posséder dans l'île du Bois de Boulogne où je l'avais invitée à dîner* », cet endroit lui ayant « *semblé fait pour le plaisir parce que je m'étais trouvé aller y goûter la tristesse de n'en avoir aucun à y abriter.* » Or, le mardi, survint Albertine à qui il demanda de l'« *accompagner jusqu'à l'île pour m'aider à faire le menu* ». Le lendemain, ayant envoyé une voiture pour Mme de Stermaria, il vit revenir le cocher avec une lettre où elle se décommandait. « *Je restai immobile, étourdi par le choc que j'avais reçu [...] Mes rêves de jeune vierge féodale dans une île brumeuse avaient frayé le chemin à un amour encore inexistant. Maintenant, ma déception, ma colère, mon désir de ressaisir celle qui venait de se refuser, pouvaient, en mettant ma sensibilité de la partie, fixer l'amour possible que jusque-là mon imagination seule m'avait, mais plus mollement, offert.* » Et il resta à sangloter sur des tapis enroulés quand survint Saint-Loup. Il rappelle son mépris pour l'amitié mais admet cependant : « *Il n'est breuvage si funeste qui ne puisse à certaines heures devenir précieux et reconfortant en nous apportant le coup de fouet nécessaire, la chaleur que nous ne pouvons pas trouver en nous-même* »

car, « *Saint-Loup entrant, ce fut comme une arrivée de bonté, de gaieté, de vie* » (II, page 395). En descendant l'escalier avec lui, lui revinrent des souvenirs de Doncières. Mais, à l'extérieur, saisi par la nuit et le brouillard, il eut des souvenirs de Combray. Saint-Loup lui indiqua : « *J'ai raconté à Bloch que tu ne l'aimais pas du tout tant que ça, que tu lui trouvais des vulgarités* », le laissant « *stupéfait* ». Mais ils arrivèrent au restaurant qui était fréquenté par « *une petite coterie qui s'y retrouvait pour tâcher de perpétuer, d'approfondir, les émotions fugitives du procès Zola [...] Mais elle y était mal vue des jeunes nobles qui formaient l'autre partie de la clientèle [...] Ils considéraient Dreyfus et ses partisans comme des traîtres.* » Entré seul, le narrateur alla s'asseoir dans « *la salle réservée à l'aristocratie* », où les jeunes nobles que menait le prince de Foix racontaient comment ils allaient à la chasse au « *gros sac* », c'est-à-dire au riche mariage. Le prince de Foix appartenait aussi à « *un groupe, plus fermé et inséparable* », qu'on appelait « *les quatre gigolos* » et dont était aussi Saint-Loup. Or, le patron ayant fait passer le narrateur dans la salle « *réservée aux Hébreux* », Saint-Loup, qui, lui, était « *un pur Français* », le fit revenir dans la première salle où, pour rejoindre sa table, il exécuta un véritable « *exercice de voltige* ». Il lui annonça que M. de Charlus voulait lui parler le lendemain soir. Or le narrateur devait aller chez la duchesse de Guermantes, à ce que Saint-Loup appelait « *un gueuleton à tout casser* » ; il irait donc voir Charlus après. Ils parlèrent du Maroc et des menaces de guerre que faisait peser l'Allemagne. Arrivant chez les Guermantes, le narrateur se demandait s'il allait voir le duc car couraient des rumeurs de divorce. Mais, « *mauvais mari pour la duchesse en tant qu'il avait des maîtresses mais compère à toute épreuve en ce qui touchait le bon fonctionnement de son salon* », il l'accueillit, le débarrassa de ce qu'il appelait « *ses frusques* » et le guida dans les salons où il put voir la galerie des Elstir devant lesquels il tomba en extase car ils étaient, pour lui, « *comme les images lumineuses d'une lanterne magique laquelle eût été, dans le cas présent, la tête de l'artiste* », au point qu'il en oublia l'heure. Mais la politesse mondaine voulait que nul n'ait l'air d'avoir attendu quand il revint au salon. Le duc le présenta à toute la société, très choisie. Il y avait notamment la princesse de Parme. Il se vit entouré de « *filles fleurs* » « *entièrement décolletées* » qui coulèrent vers lui « *de longs regards caressants comme si la timidité seule les eût empêchées de s'embrasser* ». Le duc le conduisit vers la princesse de Parme qu'il avait imaginée en fonction du nom de la ville et de Stendhal alors qu'elle était tout à fait quelconque. Il satisfait la curiosité du comte Hannibal de Bréauté-Consalvi qui était intrigué par sa présence en ces lieux. Il serra la main du duc de Châtellerauld, dit bonjour au prince de Foix, laissa ses « *phalanges s'engager dans l'étau qu'était une poignée de main à l'allemande* » donnée par le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen, demanda au duc de le présenter au prince d'Agrigente. Enfin, « *les portes de la salle à manger s'ouvrirent à deux battants* », l'ordre de servir fut donné par « *un mouvement assez gauche et timoré* » du duc, et la duchesse le fit la conduire à table. On servit. Le narrateur analyse alors longuement le « *Génie de la famille* » des Guermantes que ne possèdent pas du tout les Courvoisier, « *partie adverse de la famille* », s'étend sur les réceptions de la princesse de Parme pour revenir au salon Guermantes où, si son fond était formé d'« *hommes distingués* », « *la plus rare floraison de mondanité y avait pris naissance* » et y était privilégié sur l'intelligence l'esprit. Ainsi la duchesse aimait se livrer à des « *charges* », imitant le duc de Limoges, appelant Charlus « *Taquin le Superbe* ». Aussi se disait-on dans les salons : « *Vous savez la dernière d'Oriane?* » Mais elle recevait aussi « *une ou deux très belles femmes qui n'avaient de titre à être là que leur beauté* », « *belles figurantes* » qui avaient été les maîtresses de Basin qui « *avait le goût des femmes grandes, à la fois majestueuses et désinvoltes.* » En public, il montrait beaucoup d'attention, mais en fait « *il manquait vis-à-vis de sa femme de ce qu'on appelle "les formes"* ». Au cours du repas, la conversation porta un moment sur les domestiques, et l'un des convives décréta : « *Avec eux, il faut être bon, mais pas trop bon.* » On fit différentes médisances, on revint sur « *Taquin le Superbe* », on invita le narrateur dans un château où il trouverait « *des correspondances extrêmement curieuses entre tous les gens les plus marquants des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* ». « *La dame d'honneur de la princesse de Parme* » voulut absolument qu'il fût « *parent de l'amiral Jurien de la Gravière* ». On parla de la pièce, « *la Fille de Roland* » d'un certain Bornier, de Victor Hugo, de Zola, d'Elstir, de Bloch, de Charlus, de Saint-Loup. Celui-ci n'aurait pas rompu avec Rachel, et c'était la raison pour laquelle il ne voulait pas retourner au Maroc où il était à un poste dangereux. Le narrateur, regardant la duchesse, se dit que « *dans ces yeux et dans cette voix je retrouvais*

*beaucoup de la nature de Combray » car elle avait « choisi pour la plupart des mots la prononciation qui lui semblait le plus Île-de-France, le plus champenoise », et cela le consolait de sa déception de son entrée dans le faubourg Saint-Germain. « Restée fermée à toutes les nouveautés », elle usait du « français exquis d'Henri IV ». Il « avait cherché en elle le charme du nom de Guermantes » et y avait trouvé un petit peu « un reste provincial. » Nos relations étaient fondées sur un malentendu [...] malentendu si naturel et qui existera toujours entre un jeune homme rêveur et une femme du monde ».*

Le narrateur se rengorge : *« Je ne devais plus cesser par la suite d'être continuellement invité, fût-ce avec quelques personnes seulement à ces repas dont je m'étais autrefois figuré les convives comme les Apôtres de la Sainte-Chapelle. »* Après le repas, on but une orangeade rituelle ; mais il obtint qu'elle fût remplacée pour lui par du « jus de cerise cuite », mécontent cependant de ce que le prince d'Agrigente lui en prît un peu ! *« Mme de Guermantes lançait parfois des réflexions sur l'affaire Dreyfus, sur la République, sur les lois antireligieuses. »* Elle refusa qu'on intervînt en faveur de Saint-Loup qui voulait changer de poste. Elle s'intéressait à la botanique à laquelle l'y avait initiée Swann. En matière de meubles, elle aimait le style Empire, même si elle était *« mal assise sur ces sièges d'acajou recouverts de velours grenat ou de soie verte. »* Elle se prétendait capable d'apprécier les choses nouvelles qui ne le seraient par les autres que quarante ans plus tard, idée que le narrateur lui avait soufflée ; il en aurait été ainsi pour l'"Olympia" de Manet. Elle critiqua le prince de Guermantes qui *« se réfère tout le temps à ce qu'on aurait pensé sous Philippe le Hardi ou sous Louis le Gros »* et qui *« écarte les paysans d'un air bonasse, avec sa canne, en disant : "Allez, manants !" »*. Et renchérit le duc *« qui se croyait extrêmement moderne, contempteur plus que quiconque de la naissance, et même républicain »*. Le narrateur se rendit compte qu'il voyait alors le duc et la duchesse *« retirés de ce nom de Guermantes dans lequel, jadis, je les imaginais menant une inconcevable vie »* comme *« pareils aux autres hommes et aux autres femmes »*. Il fut ensuite question de l'intelligence et du goût de l'empereur Guillaume, de la valeur militaire des Anglais qui, pour le prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen, avaient été battus en Afrique du Sud par *« un paysan »*, de M. de Norpois dont le narrateur se méfiait mais dont on lui dit qu'il avait voulu lui *« faire donner au ministère une situation charmante »*, enfin de généalogies, ce qui amena la duchesse à s'en excuser auprès du narrateur, alors que cela avait sauvé sa soirée *« d'une déception complète »* et rendu *« tout à coup aux amis de M. et Mme de Guermantes leur poésie perdue »* car les nobles sont *« les étymologistes de la langue »*, leurs noms sont des reliques. Mais il constatait : *« Ma curiosité historique était faible en comparaison du plaisir esthétique »*. Il aurait voulu se retirer pour que puisse se poursuivre *« la vie mystérieuse du faubourg Saint-Germain »*. Mais le duc et la duchesse le retenaient. À la fin, plus d'une de *« ces filles fleurs »* qui étaient l'ornement de la soirée vint l'assurer du *« plaisir intense qu'elles avait eu à me connaître »*, et les Guermantes usèrent d'*« un luxe de paroles charmantes »*, de *« toute une élégance verbale »*. Il fut honteux en mettant ses *« snow-boots »*, mais ils furent admirés par la princesse de Parme. Dehors, il ressentit *« une exaltation n'aboutissant qu'à la mélancolie, parce qu'elle était artificielle »*. Il se rendit chez M. de Charlus où il dut attendre longtemps dans un salon avant qu'il l'accueillît *« en robe de chambre chinoise, le cou nu, étendu sur un canapé »*, fixant sur lui *« des yeux implacables »*, ne répondant pas à son salut, montrant une *« colère froide »*, lui signifiant qu'il avait *« subi sans succès » « l'épreuve de la trop grande amabilité »*, l'accusant d'*« inventions calomnieuses »*, se plaignant qu'il ait *« laissé sans réponse la proposition »* qu'il lui avait faite et, *« avec vraiment des pleurs dans sa voix »*, qu'il n'ait pas eu de considération pour son âge, lui révélant : *« J'avais conçu pour vous des choses infiniment séduisantes que je m'étais bien gardé de vous dire »*, lui retirant sa sympathie. Le narrateur sentit monter *« une rage folle »* qui lui fit piétiner et disloquer *« le chapeau haut de forme »*, et sortir, pour découvrir, près de la porte, des valets de pied, présence à laquelle il trouva trois raisons : *« L'une que le baron recevait quelquefois des hôtes contre lesquels pouvant avoir besoin d'aide (mais pourquoi?) il jugeait nécessaire d'avoir un poste de secours voisin ; l'autre, qu'attirés par la curiosité, ils s'étaient mis aux écoutes, ne pensant pas que je sortirais si vite ; la troisième, que toute la scène que m'avait faite M. de Charlus étant préparée et jouée, il leur avait lui-même demandé d'écouter, par amour du spectacle. »* Le baron le rattrapa dans le vestibule où le narrateur demanda qu'il lui indiquât qui l'avait *« perfidement calomnié »*. L'autre s'y refusa et déclara : *« Je ne vous aime plus »*. Comme



il le faisait partir et qu'ils traversaient « *le grand salon verdâtre* », le narrateur le calma en lui disant qu'il le trouvait beau, ce qui fit que le propriétaire se plut à énumérer ces beautés. Constatant que le jeune homme ne savait pas se raser fut le prétexte pour qu'il lui prit « *le menton entre deux doigts pour ainsi dire magnétisés, qui, après avoir résisté un instant, remontèrent jusqu'à mes oreilles* » et qu'il se plaignît : « *Ah ! ce serait agréable de regarder ce "clair de lune bleu" au Bois avec quelqu'un comme vous [...] car vous êtes gentil tout de même, vous pourriez l'être plus que personne* ». Puis, ayant statué : « *Nous devons nous quitter pour toujours* », il déclara cependant avoir oublié de lui donner « *une édition curieuse de Mme de Sévigné* », ce qui entraînerait une autre visite. Tandis qu'il était raccompagné en voiture, le narrateur lui posa des questions sur l'aristocratie, ce qui permit au baron de répéter que « *sans moi et mon Sésame* » l'accès lui en serait interdit pour enfin sermonner : « *Que l'exemple actuel vous serve d'enseignement. Ne le négligez pas. Une sympathie est toujours précieuse.* » Rentré chez ses parents, le narrateur vit ouverte sur son bureau et lut une lettre du jeune valet de pied, qui était l'ami de Françoise, à son cousin, lettre qui est reproduite avec ses fautes d'orthographe et de syntaxe.

Le narrateur repensa à M. de Charlus qui « *ne faisait rien, n'écrivait pas, ne peignait pas, ne lisait même rien d'une manière sérieuse et approfondie* », se nourrissait seulement « *de ses haines féroces et de ses dévoties sympathies - les haines dirigées surtout contre les jeunes gens, l'adoration excitée principalement par certaines femmes.* » Il reçut une invitation de la princesse de Guermantes, et de nouveau son imagination s'enflamma car « *parmi les traits particuliers à son salon, le plus habituellement cité était un exclusivisme dû en partie à la naissance royale de la princesse, et surtout le rigorisme presque fossile des préjugés aristocratiques du prince.* » Il médita sur la diversité des gens du monde malgré leur apparente et monotone insignifiance. Avant d'aller chez la princesse, n'étant pas sûr qu'elle l'« *avait réellement invité* », il voulut faire une visite au duc et à la duchesse et épia leur retour. « *Or cette attente sur l'escalier devait avoir pour moi des conséquences si considérables [...] qu'il est préférable d'en retarder le récit de quelques instants, en le faisant précéder d'abord par celui de ma visite aux Guermantes quand je sus qu'ils étaient rentrés.* » Il fut reçu par le duc, la duchesse s'habillant car ils s'apprêtaient à aller chez Mme de Saint-Euverte. Mais survinrent « *quelques parentes ou amies* ». Enfin, il put lui demander « *si sa cousine m'avait réellement invité* », mais lui recommanda de n'en point parler à la duchesse. Le duc lui montra un tableau qu'on lui avait vendu pour un Philippe de Champagne mais dont il croyait que c'était un Vélasquez. Survint Swann que le narrateur trouva « *très changé parce qu'il était très souffrant* ». « *Serré dans une redingote gris perle, qui faisait valoir sa haute taille, svelte, ganté de gants blancs rayés de noir, il portait un tube gris d'une forme évasée.* » Il lui fit « *un salut tout rempli d'une amabilité réelle, d'une grâce véritable* ». Il trouva le tableau affreux. Il causa avec le narrateur de l'affaire Dreyfus et lui déclara que tous les Guermantes étaient antidreyfusards « *d'abord parce qu'au fond tous ces gens-là sont antisémites [...] Tous ces gens-là sont d'une autre race, on n'a pas impunément mille ans de féodalité dans le sang.* » Pour le narrateur, « *le dreyfusisme faisait rentrer Swann dans la voie par laquelle étaient venus les siens et d'où l'avaient dévié ses fréquentations aristocratiques.* » Swann lui apprit que Saint-Loup était entré « *au Jockey malgré l'Affaire* ». Revint le duc avec la duchesse « *haute et superbe dans une robe de satin rouge dont la jupe était bordée de paillettes. Elle avait dans les cheveux une grande plume d'autruche teinte de pourpre et sur les épaules une écharpe de tulle du même rouge.* » Swann voulait leur montrer une immense photographie des monnaies de l'Ordre de Malte ; comme le duc alléguait qu'ils étaient pressés, la duchesse voulait qu'on la plaçât dans sa chambre, et, comme il répondit : « *Ah ! tant que vous voudrez, si elle est dans votre chambre, j'ai la chance de ne la voir jamais, sans penser à la révélation qu'il faisait aussi étourdiment sur le caractère négatif de ses rapports conjugaux.* » Swann leur annonça qu'il n'irait pas en Italie avec eux car « *je serai mort depuis plusieurs mois* ». « *Placée pour la première fois de sa vie entre deux devoirs aussi différents que monter dans sa voiture pour aller dîner en ville, et témoigner de la pitié à un homme qui va mourir, elle ne voyait rien dans le code des convenances qui indiquât la jurisprudence à suivre [...] et pensa que la meilleure manière de résoudre le conflit était de le nier. "Vous voulez plaisanter?" dit-elle à Swann.* » Mais le duc fit cesser ces «  *Jérémies* », signala à sa femme : « *Vous ne pouvez pas aller avec une robe rouge et des souliers noirs.* » et à Swann « *cria à la cantonade et d'une voix de stentor : "Et puis vous, ne vous*

*laissez pas frapper par ces bêtises des médecins, que diable ! Ce sont des ânes. Vous vous portez comme le Pont-Neuf. Vous nous enterrerrez tous ! »*

---

## **‘Sodome et Gomorrhe’**

Roman de 530 pages

I  
(1921)

*« On sait que bien avant d'aller ce jour-là (le jour où avait lieu la soirée de la princesse de Guermantes) rendre au duc et à la duchesse la visite que je viens de raconter, j'avais épié leur retour et fait, pendant la durée de mon guet, une découverte, concernant particulièrement M. de Charlus, mais si importante en elle-même que j'ai jusqu'ici, jusqu'au moment de pouvoir lui donner la place et l'étendue voulues, différé de la rapporter. »* Le narrateur put alors observer *« le petit arbuste de la duchesse »*, guetter l'arrivée de l'insecte qui, allant de *« la fleur mâle »* à *« la fleur-femme »*, devait féconder la plante, et se livrer à des réflexions sur les lois du monde végétal. Il entendait Jupien qui se préparait à partir. Soudain, il vit *« M. de Charlus, lequel, allant chez Mme de Villeparisis, traversait lentement la cour, bedonnant, vieilli par le plein jour, grisonnant. »* Puis il ressortit de chez la marquise et, *« ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplait d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant. »* Se déroula alors une scène de double parade amoureuse (*« On eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle - Jupien - ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contentant de lisser ses plumes. »*), conjonction aussi providentielle que celle de la fleur et du bourdon. *« La porte de la boutique se referma sur eux »*. Le narrateur changea alors de place, commit une imprudence et redoubla de précautions. *« Au bout d'une demi-heure, M. de Charlus ressortit »* et le narrateur entendit la conversation entre les deux hommes, l'un disant : *« Vous en avez un gros pétard ! »* tandis que l'autre *« se servait, avec le giletier, du même langage qu'il eût fait avec des gens du monde de sa coterie, exagérant même ses tics. »* Et il lui exposait son besoin de rencontrer de beaux jeunes gens, qu'ils soient du peuple, de la bourgeoisie ou de l'aristocratie, le portrait qu'il fait de l'un d'eux paraissant au narrateur *« se rapporter exactement au duc de Châtellerauld »*. Par cette scène, le vice caché de M. de Charlus devint évident pour le narrateur : *« Je comprenais maintenant pourquoi tout à l'heure, quand je l'avais vu sortir de chez Mme de Villeparisis, j'avais pu trouver que M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres, moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes ; là où chacun porte, inscrite en ces yeux à travers lesquels il voit toutes choses dans l'univers, une silhouette intaillée dans la facette de la prunelle, pour eux ce n'est pas celle d'une nymphe, mais d'un éphèbe. Race sur qui pèse une malédiction et qui doit vivre dans le mensonge et le parjure »,* qui forme *« une franc-maçonnerie »*, des groupements où les solitaires finissent par se fondre. Il fait un exposé sur les variétés d'invertis, s'arrête aux solitaires. Il voit dans la rencontre dont il avait été le témoin un miracle de la nature parmi d'autres. Il comprend alors la scène que lui avait faite M. de Charlus. Celui-ci devint le protecteur de Jupien, au grand attendrissement de Françoise. Le narrateur revient sur les sodomistes dont trop furent épargnés par *« les deux anges placés aux portes de Sodome »*, la postérité des sodomistes honteux étant trop nombreuse.

---

II

(1922)

## Chapitre I

Le narrateur n'était « *pas pressé d'arriver à cette soirée Guermantes où je n'étais pas certain d'être invité* ». Devant l'hôtel, il rencontra quelqu'un qui, plus que lui, avait à craindre l'huissier : le duc de Châtellerauld qui, l'avant-veille, l'avait rencontré sur les Champs-Élysées, lui avait fait des faveurs mais sans lui révéler son identité, se prétendant anglais. Le narrateur, lui, était « *absorbé dans la contemplation de la maîtresse de maison* », la princesse de Guermantes-Bavière qui avait la réputation de donner des réceptions originales, et était toujours craintif. Mais, « *au lieu de rester assise comme pour les autres invités, elle se leva, vint à moi* », lui tendit la main, « *exécuta autour de moi, en me tenant la main, un tournoiement plein de grâce, dans le tourbillon duquel je me sentais emporté* ». Dans le jardin, il chercha quelqu'un qui le présentât au prince. Il entendit alors « *l'interminable jacassement de M. de Charlus* », mais hésita à s'adresser à lui, craignant qu'il fût fâché contre lui. Le professeur E... s'accrocha à lui, se fit confirmer la mort de sa grand-mère, et continua en lui donnant mécaniquement des conseils. Mais le narrateur préféra plutôt s'intéresser au marquis de Vaugoubert qui « *était un des seuls hommes du monde (peut-être le seul) qui se trouvât ce qu'on appelle à Sodome être "en confidences" avec M. de Charlus* », qui était « *passé d'une débauche presque infantile à la continence absolue datant du jour où il avait pensé au quai d'Orsay et voulu faire une grande carrière* » qu'il n'avait pu faire. Le narrateur espéra qu'il puisse le présenter au maître de maison, mais il le laissa avec sa femme, une lourde hommasse au laid visage. M. de Charlus, en représentation, saluait les invités en disant leur nom, et « *cela faisait un glapisement continu* ». Le narrateur crut être sauvé par Mme de Souvré, qui se montra aimable mais sut éviter d'avoir à le présenter au prince de Guermantes. Une dame vint le voir, qui l'appela par son nom alors qu'il ne savait plus le sien qui lui revint enfin : Mme d'Arpajon ; mais elle feignit de ne pas entendre sa demande d'être présenté. Échoua aussi la demande maladroite qu'il fit à M. de Charlus. Enfin, M. de Bréauté l'accueillit avec satisfaction et le présenta au prince qui lui fit un accueil réservé mais simple. Mais il entraîna Swann au fond du jardin, et le narrateur s'y rendit aussi pour « *voir le célèbre jet d'eau d'Hubert Robert* ». En arrosant Mme d'Arpajon, il provoqua l'hilarité du grand-duc Wladimir. M. de Charlus, « *avec son impertinence de grand seigneur et son égaillement d'hystérique* » trouva que sa présence était « *drôle* » et se « *mit à pousser des éclats de rire* ». Cependant, il put causer avec la princesse jusqu'à ce qu'il fût happé par l'ambassadrice de Turquie qui l'agaçait. Il put enfin s'approcher de la duchesse de Guermantes qui ne cessait de faire briller ses yeux. Le duc et la duchesse semblaient, par toutes leurs actions, dire à chacun de ceux qu'ils rencontraient : « *Mais vous êtes notre égal, sinon mieux* ». Le narrateur rapporte alors qu'il avait reçu « *une leçon qui acheva de m'enseigner, avec la plus parfaite exactitude, l'extension et les limites de certaines formes de l'amabilité aristocratique* » : à « *une matinée donnée par la duchesse de Montmorency pour la reine d'Angleterre* », il avait su faire un salut auquel on ne cessa de trouver « *toutes les qualités* ». Sans les voir, il entendit M. de Vaugoubert converser avec M. de Charlus, et, « *bien que ma découverte du genre de maladie en question datât seulement du jour même* », sut reconnaître en eux deux invertis, même si le premier était « *incertain* ». M. de Charlus assura à M. de Vaugoubert que « *l'ambassadeur X... en France, vieux cheval de retour, n'avait pas choisi au hasard ses jeunes secrétaires d'ambassade* », que le roi Théodose, dans le pays où était M. de Vaugoubert, avait lui aussi « *le genre "ma chère"* ». Faisant quelques pas avec la duchesse de Guermantes se vit offrir par Mme d'Amoncourt une lettre de D'Annunzio et trois manuscrits d'Ibsen, ce dont le duc « *n'était pas enchanté. Incertain si Ibsen ou d'Annunzio étaient morts ou vivants, il voyait déjà des écrivains, des dramaturges allant faire visite à sa femme et la mettant dans leurs ouvrages* ». Mme de Saint-Euverte était venue pour assurer le succès de sa garden-party car elle avait réalisé une véritable transmutation de son salon. La duchesse de Guermantes « *n'avait pas non plus tant qu'on pourrait croire la liberté de ses bonjours et de ses sourires* » ; ainsi, elle les refusa à « *une dame à demi tarée et dont la figure était encombrée de trop de grains de poils noirs* » et à « *une petite dame l'air un peu étrange, dans une robe noire tellement simple qu'on aurait dit une malheureuse* » que Basin, son mari, lui dit être Mme de Chaussepierre. Différentes conjectures furent faites au sujet de la

conversation de Swann avec le prince de Guermantes. Le duc de Guermantes ne comprenait pas que Swann puisse être dreyfusard, « *lui un fin gourmet, un esprit positif, un collectionneur, un amateur de vieux livres, membre du Jockey, un homme entouré de la considération générale, un connaisseur de bonnes adresses qui nous envoyait le meilleur porto qu'on puisse boire, un dilettante, un père de famille.* » La duchesse se refusait à faire la connaissance de sa femme et de sa fille. Mme de Lambresac passait en portant un sourire empreint d'une « *distinction désuète* ». La duchesse de Guermantes annonça qu'elle n'irait pas à la garden-party de Mme de Saint-Euverte, ce qui réjouit M.de Froberville : « *Oh ! la pauvre tante Saint-Euverte, elle va en faire une maladie ! Non ! la malheureuse femme ne va pas avoir sa duchesse, quel coup ! mais il y a de quoi la faire crever !* ». La duchesse et le narrateur furent frappés par la beauté des deux fils de Mme de Surgis, la nouvelle maîtresse du duc de Guermantes. Ayant quitté la duchesse, le narrateur fut arrêté par la marquise de Citri à qui « *son caractère négateur avait fait prendre les gens du grand monde en une horreur qui n'excluait pas absolument la vie mondaine* ». Dans la salle de jeu, il vit M. de Charlus absorbé par la contemplation des jeunes marquis de Surgis. Y entra Swann que tous les regards observèrent pour observer combien il avait changé sous l'action de la maladie, qu'« *il était arrivé à ce degré de fatigue où le corps d'un malade n'est plus qu'une cornue où s'observent des réactions chimiques* ». Arriva Saint-Loup qui se plaignit que son « *conseil de famille, qui s'est toujours montré si sévère pour moi, soit composé précisément des parents qui ont le plus fait la bombe, à commencer par le plus noceur de tous, mon oncle Charlus, qui est mon subrogé tuteur, qui a eu autant de femmes que don Juan, et qui à son âge ne dételle pas* », ce qui ne manqua pas d'étonner le narrateur, imbu qu'il était du « *secret qu'il avait surpris* ». Saint-Loup lui fit même l'éloge des maisons de passe : « *Il n'y a là qu'on trouve chaussure à son pied, ce que nous appelons au régiment son gabarit* », lui promit de lui en faire connaître une que fréquentaient une Mlle d'Orgeville et la femme de chambre de Mme Putbus. M. de Charlus se fit présenter les deux fils de Mme de Surgis par leur mère. Swann s'étant approché du narrateur et de Saint-Loup leur dit : « *Je sais que vous marchez à fond avec nous* », mais le militaire déclara avoir changé d'attitude dans l'affaire Dreyfus : « *Je suis soldat et avant tout pour l'armée* ». Et il les quitta, allant causer avec Mlle d'Ambresac avec laquelle il pourrait se marier. M. de Charlus, qui était avec Mme de Surgis, invita le narrateur à s'asseoir avec eux, et, Mme de Saint-Euverte passant, exerça sa verve insolente contre « *cette personne qui, si j'ai bonne mémoire, célébrait son centenaire quand je commençais à aller dans le monde, c'est-à-dire pas chez elle.* » Aussi le narrateur prit-il congé et alla retrouver Swann qui lui raconta, avec plusieurs intermèdes et interruptions, sa conversation avec le prince de Guermantes qui lui avait dit en être arrivé à se convaincre de l'innocence de Dreyfus, tandis que, de son côté, la princesse s'en persuadait aussi. Le narrateur constata que « *dans l'après-midi, il m'avait dit que les opinions en cette affaire étaient commandées par l'atavisme.* » « *Il trouvait maintenant indistinctement intelligents tous ceux qui étaient de son opinion, son vieil ami le prince de Guermantes, et mon camarade Bloch qu'il avait tenu à l'écart jusque-là, et qu'il invita à déjeuner.* » Son invitation à venir voir Gilberte laissa indifférent le narrateur qui le quitta en lui disant un mot de sa santé ; il lui répondit : « *Non, ça ne va pas si mal que ça [...] Mais je voudrais bien vivre assez pour voir Dreyfus réhabilité et Picquart colonel.* » Le narrateur retourna dans le grand salon, auprès de la princesse de Guermantes pour se rendre compte qu'elle avait un sentiment secret pour M. de Charlus. Mais il dut la quitter devant rentrer avec les Guermantes, le duc disant au revoir à son frère avec attendrissement car il avait eu des bontés pour les deux fils de sa maîtresse, lui rappelant des souvenirs d'enfance mais ajoutant : « *Ah ! tu as été un type spécial, car on peut dire qu'en rien tu n'as jamais eu les goûts de tout le monde...* », avant de se rendre compte de sa gaffe. Au moment du départ, la duchesse fut admirée : « *Droite, isolée, ayant à ses côtés son mari et moi, la duchesse se tenait à gauche de l'escalier, déjà enveloppée dans son manteau à la Tiepolo, le col enserré dans le fermoir de rubis, dévorée des yeux par des femmes, des hommes, qui cherchaient à surprendre le secret de son élégance et de sa beauté.* » Montait l'escalier Mme d'Orvillers qui venait « *faire une visite au Prince et à la Princesse, rien que pour eux, par sympathie* ». La duchesse salua encore Mme de Gallardon avec laquelle pourtant on disait qu'elle était en froid. Dans le coupé des Guermantes, le narrateur pensait à cette « *jeune fille de grande naissance qui allait dans une maison de passe et à la femme de chambre de la baronne de Putbus* » dont lui avait parlé Saint-Loup, donc « *deux beautés possédables* ». Aussi

demanda-t-il à la duchesse de l'introduire dans le salon de la baronne Putbus, ce qu'elle refusa : « *Ah ! non, ça, par exemple, je crois que vous vous fichez de moi. Je ne sais même pas par quel hasard je sais le nom de ce chameau. Mais c'est la lie de la société. C'est comme si vous me demandiez de vous présenter à ma mercière. Et encore, non, car ma mercière est charmante. Vous êtes un peu fou, mon pauvre petit.* » Les Guermantes l'invitent à aller avec eux à une « redoute » (fête costumée), mais il tenait au rendez-vous avec Albertine. Les Guermantes furent à leur porte prévenus de la mort de leur cousin, Amanien d'Osmond. Mais le duc répondit : « *Il est mort ! Mais non, on exagère, on exagère !* » et ils se dépêchèrent de mettre leurs costumes. Rentré chez lui, le narrateur apprit qu'Albertine n'était pas arrivée. Françoise était avec sa fille qui, parlant l'argot parisien et sa mère lui ayant appris qu'il venait de chez une princesse, lui dit : « *Ah ! sans doute une princesse à la noix de coco* » tandis que, pour le retard d'Albertine, elle statua : « *Je crois que vous pouvez l'attendre à perpète. Elle ne viendra plus. Ah ! nos gigolettes d'aujourd'hui !* » Aussi le narrateur se lance-t-il dans des considérations de géographie linguistique. Il épia la porte de l'appartement, et l'irritation de cette attente tourna à l'anxiété. Albertine lui téléphona pour se décommander, et à la fois il lui fit des reproches et joua la comédie de l'indifférence. En fait, il était bien soumis à « *ce terrible besoin d'un être* » qu'il avait eu pour sa mère et qu'il avait maintenant pour Albertine. Enfin, au petit matin, elle fut là. Mais, à son entrée, il fit semblant d'être contraint d'écrire et, à sa question, répondit que c'était à « *une jolie amie à moi, à Gilberte Swann* ». Ils se donnèrent des baisers, burent de l'orangeade, et elle partit. Il écrivit ensuite à Gilberte Swann, sans rien de l'émotion d'autrefois. Au même moment, M. de Guermantes, à peine rentré de la redoute, « *songeait que le lendemain il serait bien forcé d'être officiellement en deuil, et décida d'avancer de huit jours la cure d'eaux qu'il devait faire. Quand il en revint trois semaines après* », il était converti au dreyfusisme ; il l'avait été par « *une princesse italienne et ses deux belles-sœurs* », des « *femmes d'une intellectualité supérieure* » qui avaient fait preuve d'« *une grande finesse de dialectique* ». Le narrateur ne vit « *plus de quelque temps Albertine, mais continua, à défaut de Mme de Guermantes qui ne parlait plus à mon imagination, à voir d'autres fées et leurs demeures* ». D'où des considérations sur l'évolution des salons du fait du « *goût de la nouveauté* », « *chaque époque se trouvant ainsi personnifiée dans des femmes nouvelles* », comme la princesse Yourbeletieff qui faisait la promotion des "Ballets russes", comme Mme Verdurin qui était passée par « *différents avatars* » mais avait alors un « *salon dreyfusien* », comme Mme Swann dont le salon antidreyfusard s'était « *cristallisé autour d'un homme, d'un mourant, qui avait presque d'un coup passé, aux moments où son talent s'épuisait, de l'obscurité à la grande gloire* » : Bergotte dont la répétition générale d'une de ses pièces fut « *un vrai coup de théâtre* » : on vit, à côté de Mme Swann, Mme de Marsantes et celle qui « *était en train de devenir la lionne, la reine du temps, la comtesse Molé* » tandis que Bergotte était entouré du prince d'Agrigente, du comte Louis de Turenne et du marquis de Bréauté. « *De sorte que Mme Swann pouvait croire que c'était par snobisme que je me rapprochais de sa fille* » à laquelle « *un oncle de Swann venait de laisser près de quatre-vingts millions* », « *ce qui faisait que le faubourg Saint-Germain commençait à penser à elle* ». Swann était mécontent de voir Odette se « *faire présenter à des antisémites* », mais elle n'en avait que plus de succès auprès des aristocrates. Le narrateur aimait bien aller dans le salon de Mme de Montmorency, non pas, comme le croyait la duchesse de Guermantes, « *pour "prendre des notes" et "faire une étude"* », mais pour « *une statuette qu'on disait de Falconet* » qui le faisait « *penser à un petit jardinier en plâtre qu'il y avait dans un jardin de Combray* », pour « *le grand escalier humide et sonore* », « *les vases remplis de cinéraires* » et « *surtout le tintement de la sonnette, qui était exactement celui de la chambre d'Eulalie.* »

#### *Les intermittences du cœur*

Le narrateur fit un second séjour à Balbec. Il fut accueilli par le directeur du Grand-Hôtel qui commettait encore plus de cuirs. Il espérait rencontrer, chez les Verdurin qui avaient « *loué pour toute la saison un des châteaux de Mme de Cambremer* » et qui y avaient invité Mme Putbus, la « *camériste* » de celle-ci, ainsi que de « *belles inconnues* ». « *Bouleversement de toute ma personne* » signale soudain le narrateur : alors qu'il souffrait « *d'une crise de fatigue cardiaque* », lui fut restituée la présence vivante de sa grand-mère morte car, depuis son décès un an auparavant,

c'était la première fois qu'il repensait à elle avec authenticité, se souvenant, en délaçant ses bottines, de « *ce soir lointain où elle m'avait déshabillé à mon arrivée à Balbec* ». En même temps, il découvrit qu'il l'avait perdue, et pour toujours. Il eut des remords des chagrins qu'il lui avait causés. Il fit un rêve où il se souvint avoir oublié de lui écrire. Le directeur lui remit « *un petit mot d'Albertine* » : elle était à « *une station voisine* » ; mais il ne voulait « *voir personne* ». Il refusa une invitation de Mme de Cambremer. Il se rendit compte que son chagrin était pourtant moins profond que celui de sa mère, à l'arrivée de laquelle il fut frappé par sa ressemblance avec sa grand-mère. Sa mère rencontra « *une dame de Combray suivie de ses deux filles* », Mme Poussin, dont les ridicules revinrent à la mémoire du narrateur. Pendant que sa mère lisait sur la plage, il restait seul dans sa chambre. Elle voulut qu'il sortît, mais il souffrait trop des souvenirs qui lui venaient alors. Il remarqua un nouveau chasseur à la porte de l'hôtel qui « *ne savait qu'ôter et remettre sa casquette* » et, méditant sur le personnel de l'hôtel, il pensa à des vers des chœurs d'"*Athalie*". Il remontait à sa chambre pour être de nouveau en proie à la cruelle pitié des souvenirs qui lui revenaient de sa grand-mère en contemplant la photographie d'elle que Saint-Loup avait prise. Mais, se disant qu'il ne pouvait pas partager ces souvenirs avec elle, sa pensée glissa vers Albertine que sa mère lui avait demandé de voir. Quand Françoise vint lui annoncer sa visite, elle vit la photographie et lui apprit que sa grand-mère était alors déjà malade mais qu'elle lui avait demandé de ne pas le lui dire. Le directeur lui apprit qu'elle avait subi des syncopes. Il fit un nouveau rêve sur elle, mais s'habitua au triste souvenir. Enfin, il se décida à faire venir Albertine que, brusquement, il désirait revoir, qui lui annonça qu'elle n'allait pas rester longtemps à Balbec qui, pour elle, n'était pas « *folichon* ». Après l'avoir accompagnée chez elle, il se promena seul, et fut ébloui par les pommiers en fleurs.

---

## Chapitre II

Le narrateur craignit « *que le plaisir trouvé dans cette promenade solitaire affaiblit en moi le souvenir de ma grand-mère* », mais il dut admettre que son « *chagrin de sa mort diminuait* ». Il était incapable « *d'éprouver à nouveau un désir physique* », mais Albertine recommença à lui inspirer « *comme un désir de bonheur* ». Il alla la chercher à Égreville en prenant « *le petit chemin de fer d'intérêt local* », mais y sentit un retour inopiné de son chagrin et renonça à son projet. À son retour, on lui remit un faire-part des Cambremer où figurait « *tout le ban et l'arrière-ban des nobles de la région* ». On lui signala une dame qu'on prit pour la princesse de Parme. Comme il ne voulait pas rester seul, il demanda à Françoise « *d'aller chercher Albertine pour qu'elle vînt passer la fin de l'après-midi avec moi*. » Mais il sentit déjà qu'allait commencer « *la douloureuse et perpétuelle méfiance que devait m'inspirer Albertine, à plus forte raison le caractère particulier, surtout gomorrhéen, que devait revêtir cette méfiance* » car, à certains moments, elle semblait lui échapper. Quand elle arriva, elle était trop triste et il la renvoya. Il observa la dame qu'on prenait pour la princesse de Parme. Albertine lui ayant donné les noms et les adresses de ses amies pour qu'il puisse la retrouver, il noua avec elle des « *liens de fleur* » et calcula que « *dans cette seule saison, douze me donnèrent leurs frères faveurs* ». Cependant, comme il ne pouvait se passer d'elle, il envoya la chercher le « *lift* » dont il commenta les manières et le langage. Comme le « *lift* » ne l'avait pas trouvée à Égreville, sa « *cruelle méfiance à l'égard d'Albertine* » ne fut pas encore suscitée. Mais elle le fut « *quelques semaines plus tard* » du fait d'« *une remarque de Cottard* » qui l'observait tandis qu'au casino d'Incarville elle dansait avec Andrée, qu'elle la tenait étroitement serrée : « *Les parents sont bien imprudents qui laissent leurs filles prendre de pareilles habitudes [...] Elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement.* » Un autre soir où le « *lift* » alla la chercher, Albertine ne vint pas. « *Encore une fois, je fus agité tout entier par la curiosité douloureuse pour sa vie secrète* ». Il en vint à soupçonner que sa « *frivolité n'était qu'une apparence* ». Mais elle lui « *faisait les protestations de tendresse les plus passionnées* ». Et, quand il lui proposa de l'accompagner, il parvint à lui faire sacrifier sa visite à une dame d'Infréville. Comme ils se disputèrent, qu'elle le trouva « *trop méchant* » et menaça de se jeter dans la mer, il commenta : « *Comme Sapho* » et elle s'insurgea : « *Encore une insulte de plus ; vous n'avez pas seulement des doutes sur ce que je dis, mais sur ce que je fais.* »

Cependant, il remarqua qu'au casino de Balbec elle avait été intéressée par deux jeunes filles, la sœur et la cousine de Bloch, que, pourtant, elle prétendit ne pas avoir vues. À la suite de la remarque de Cottard, il éprouva à son égard de « *la colère* », non sans des trêves puis des retours de soupçons. « *Je pensai alors à tout ce que j'avais appris de l'amour de Swann pour Odette, de la façon dont Swann avait été joué toute sa vie. Au fond, si je veux y penser, l'hypothèse qui me fit peu à peu construire tout le caractère d'Albertine et interpréter douloureusement chaque moment d'une vie que je ne pouvais pas contrôler tout entière, ce fut le souvenir, l'idée fixe du caractère de Mme Swann, tel qu'on m'avait raconté qu'il était.* » Un jour, le « *lift* » vint lui annoncer la visite de « *la marquise de Camembert* » : c'était Mme de Cambremer dont le narrateur se plaît à décrire l'in vraisemblable attirail. Il lui présenta Albertine et ses amies. La belle-fille de Mme de Cambremer qui l'accompagnait, « *si glaciale avec les petits nobliaux* », lui « *tendit la main avec un sourire rayonnant* » car elle le savait lié aux Guermantes. Mme de Cambremer, étant très fière de son nom, on s'attarda à des curiosités étymologiques. Ayant des partis pris esthétiques et faisant preuve de snobisme, elle affichait une grande admiration pour Monet, Degas, Manet, mais considérait Poussin comme « *le plus barbifiant des raseurs* », ce qui inspire au narrateur des considérations sur l'évolution des théories artistiques. Il s'intéresse aussi à la prononciation « *Ch'nouvelle* » pour « *Chenouville* » qu'avaient adoptée les Cambremer et Mme de Cambremer qui avait perdu le souvenir d'être née Legrandin. Enfin, les dames de Cambremer s'en allèrent. Albertine monta avec le narrateur dans sa chambre. Le « *lift* » montrait un « *air d'abattement et d'inquiétude* » causé par l'absence du pourboire habituel. Aussi le narrateur expose-t-il l'attitude du personnel de l'hôtel face à l'argent. Une fois seuls, Albertine se plaignant de son hostilité, il prétendit éprouver une « *grande passion* » pour Andrée. Albertine lui accorda alors l'heure qu'elle aurait dû passer sans lui. Il nia avoir eu des relations avec Andrée. Ils se réconcilièrent et se donnèrent des caresses. « *Tranquillisé par mon explication avec Albertine, je recommençai à vivre davantage auprès de ma mère.* » Puis il fit de nouveau des promenades avec Albertine, tout en éprouvant de brefs désirs d'autres jeunes filles qu'il envisageait d'emmener « *dans l'avenue des Tamaris, ou dans les dunes, mieux encore sur la falaise* », mais devait admettre qu'« *entre mon désir et l'action que serait ma demande de l'embrasser, il y avait tout le "blanc" indéfini de l'hésitation, de la timidité* ». En même temps, l'arrivée d'une nouvelle jeune fille excitait sa jalousie et il cherchait à éloigner Albertine. Celle-ci et Andrée calculèrent leurs paroles en vue de « *calmer mes absurdes soupçons* ». Un scandale fut provoqué à l'hôtel par la sœur de Bloch et une actrice qui avaient « *des relations secrètes* ». Il fut étouffé par la protection de M. Nissim Bernard qui fréquentait l'hôtel parce qu'il y entretenait un jeune commis. Le narrateur, quant à lui, s'était « *lié d'une amitié très vive quoique très pure* » avec deux jeunes « *courrières* », Mlle Marie Gineste et Mme Céleste Albaret ; elles l'étonnaient : « *Je n'ai jamais connu de personnes aussi volontairement ignorantes, qui n'avaient absolument rien appris à l'école, et dont le langage eût pourtant quelque chose de si littéraire que, sans le naturel presque sauvage de leur ton, on aurait cru leurs paroles affectées* », et elles le charmaient à la fois par leurs reproches et leurs flatteries. Il soupçonna de nouveau des mœurs « *gomorrhéennes* » à Albertine, du fait de l'arrivée d'une inconnue, « *une belle jeune femme élancée et pâle* » qui « *ne cessait de poser sur Albertine les feux alternés et tournants de ses regards* ». Mais l'inconnue s'intéressa plutôt à la cousine de Bloch. Pour le rassurer, Albertine se montrait froide avec les jeunes femmes et même impolie avec une amie de sa tante, mais il se méfiait de cet « *excès de froideur et d'insignifiance* ». Et le narrateur annonce : « *Au reste, ma jalousie causée par les femmes qu'aimait peut-être Albertine allait brusquement cesser.* »

Le narrateur et Albertine virent à la gare M. Nissim Bernard qui avait « *l'œil poché* » car, s'étant intéressé à un garçon qui « *ne détestait pas condescendre aux goûts de certains messieurs* » mais avait un jumeau (ils se ressemblaient comme deux tomates) qui « *se plaisait avec frénésie à faire exclusivement les délices des dames* », il s'était, un jour, trompé de garçon ! Le narrateur et Albertine allaient à Doncières. Dans leur compartiment, se trouvait une grosse dame vulgaire et prétentieuse. À Doncières, la jalousie du narrateur fut excitée par l'attitude d'Albertine à l'égard de Saint-Loup ; elle « *ne faisait plus attention qu'à lui* », riait avec lui « *de son rire tentateur* », « *lui parlait avec volubilité* », « *jouait avec le chien qu'il avait et, tout en agaçant la bête, frôlait exprès son maître* ». À

la gare, il vit passer M. de Charlus qui avait bien vieilli : « *Maintenant, dans un complet de voyage clair qui le faisait paraître plus gros, en marche et se dandinant, balançant un ventre qui bedonnait et un derrière presque symbolique, la cruauté du grand jour décomposait, sur les lèvres, en fard, en poudre de riz fixée par le cold cream sur le bout du nez, en noir sur les moustaches teintées dont la couleur d'ébène contrastait avec les cheveux grisonnants, tout ce qui aux lumières eût semblé l'animation du teint chez un être encore jeune.* » Le baron lui demanda de vouloir bien appeler un militaire qui était dans la musique du régiment : c'était Morel duquel Charlus exigea qu'il lui fit « *entendre ce soir un peu de musique* ». Revenu auprès d'Albertine, le narrateur médita sur les changements de nos perspectives sur les êtres au fil du temps.

Le surlendemain, il prit le petit train, « *pour aller dîner à la Raspelière* », chez Mme Verdurin. Montèrent successivement des « *habitués* » : Cottard, Ski, Brichot, Saniette, la princesse Sherbatoff. Par leurs propos, le narrateur constata que « *les Verdurin commençaient vers le monde une évolution timide, ralentie par l'affaire Dreyfus, accélérée par la musique "nouvelle"* ». Monta aussi « *une splendide jeune fille qui, malheureusement, ne faisait pas partie du petit groupe. Je ne pouvais détacher mes yeux de sa chair de magnolia, de ses yeux noirs, de la construction admirable et haute de ses formes.* » Mme Verdurin avait invité les Cambremer de qui elle était locataire. Avant leur arrivée, les fidèles rivalisèrent de suppositions à leur égard. Brichot fit des commentaires sur les noms de lieux et leur étymologie. Le narrateur reconnut dans la princesse Sherbatoff la grosse dame vulgaire de l'autre jour. On donna la nouvelle de la mort de Dechambre, l'ancien pianiste favori de Mme Verdurin, mais « *presque comme tous les gens du monde* », elle ne pensait plus à ses fidèles dès qu'ils étaient morts. Le narrateur admira la beauté du paysage qu'on voyait depuis la maison, beauté à laquelle les Verdurin étaient indifférents. Dechambre était déjà renié au profit de Morel, qui devait venir avec M. de Charlus dont les moeurs étaient mieux connues des « *habitués* » que du faubourg Saint-Germain, encore qu'on le confondît « *avec un comte Leblois de Charlus, qui n'avait même pas la moindre parenté avec lui, ou extrêmement lointaine, et qui avait été arrêté, peut-être par erreur, dans une descente de police restée fameuse.* » Entrèrent Morel et M. de Charlus, la nature féminine de celui-ci apparaissant alors évidente, au point qu'il « *eût mérité l'épithète de "lady-like"* ». Très déférent à son égard, Morel demanda au narrateur de « *cachez entièrement à Mme Verdurin et à ses invités le genre de profession que mon père a exercé chez son oncle.* » Mais il se montra impoli une fois qu'il eût obtenu satisfaction. Arrivèrent les Cambremer, lui vulgairement laid, elle hautaine et morose jusqu'au moment où elle vit le baron auquel elle n'avait jamais pu être présentée. Mme Verdurin s'inquiéta du protocole à respecter. Les Cambremer appréciaient que Mme Verdurin n'ait pas tout bouleversé dans le château, mais leur jardinier « *gémissait sous le joug des Verdurin* ». Cottard regardant M. de Charlus avec insistance pour nouer une conversation avec lui, celui-ci vit en lui un « *pareil à lui* » et lui montra donc la dureté des invertis pour ceux à qui ils plaisent ; mais son « *discernement divin lui montra au bout d'un instant que Cottard n'était pas de sa sorte et qu'il n'avait à craindre ses avances ni pour lui-même, ce qui n'eût fait que l'exaspérer, ni pour Morel, ce qui lui eût paru plus grave.* » Au cours du repas, dans l'entrelacement des conversations toujours aussi oiseuses entre les membres du clan, il fut question, par Brichot, du nom du bois de Chantepie et de diverses étymologies. Mme de Cambremer, qui « *adorait la musique* », voulut que le narrateur lui présentât le violoniste. M. de Cambremer s'intéressa aux « *étouffements* » du narrateur. Celui-ci se rappela que sa mère lui avait indiqué « *que c'était un milieu qui n'aurait pas plus à mon grand-père* » et qu'elle ne voyait pas d'un bon œil son mariage possible avec Albertine. Mme de Cambremer lui parla de Saint-Loup et de « *son mariage avec la nièce de la princesse de Guermantes* ». Mme Verdurin asséna à Mme de Cambremer : « *Ce n'est pas de la musiquette qu'on fait ici* », ce qui permit à la marquise de trouver « *touchant* » que M. de Charlus protégeât un violoniste. Était présent aussi « *un convive que j'ai oublié de citer* » confesse le narrateur, un philosophe norvégien qui commença à interroger Brichot sur sa science linguistique, mais fut interrompu brutalement par Mme Verdurin. À son habitude, M. Verdurin tortura Saniette. Il fut question d'Elstir. À la fin du repas, M. de Verdurin fit à M. de Charlus des excuses pour une faute de protocole qu'avait faite sa femme : « *Excusez-moi de vous parler de ces riens, car je suppose bien le peu de cas que vous en faites. Les esprits bourgeois y font attention, mais les autres, les artistes, les gens qui en sont vraiment, s'en fichent. Or dès les premiers mots que nous avons échangés, j'ai compris que vous en étiez ! M. de Charlus, qui donnait*



à cette locution un sens fort différent, eut un haut-le-corps ». Dans le jardin, Mme Verdurin montra au narrateur « de grosses et magnifiques roses d'Elstir », lui demandant : « Croyez-vous qu'il aurait encore assez de patte pour attraper ça ? » M. de Charlus souligna un geste de politesse esquissé par M. de Cambremer. Celui-ci remit au narrateur une lettre de Mme de Cambremer douairière où elle l'invitait à dîner et où il remarqua qu'elle respectait la vieille règle des trois adjectifs. M. de Charlus déclara que, « *héraldiquement parlant* », il avait droit au rang d'Altesse et que l'empereur Guillaume lui donnait « *du Monseigneur* », illustrant ses prétentions avec des anecdotes historiques. Le narrateur, disant à Mme Verdurin que Brichot l'avait « *beaucoup intéressé* », l'entendit lui en parler avec moquerie. Elle exigea de Morel un peu de violon, M. de Charlus l'accompagnant alors « *avec le style le plus pur* » pour le dernier morceau de la sonate pour piano et violon de Fauré, ce qui fit songer le narrateur aux qualités que son vice ajoutait à sa nature Guermantes. Le narrateur ayant réclamé « *du Franck* » Mme de Cambremer manifesta son snobisme musical en demandant « *Fêtes* » de Debussy. Brichot, exalté, se lança dans de grandes déclarations contre le nombrilisme, contre les tendances littéraires à la mode (ceci en regardant le narrateur), au nom du patriotisme. À la question de Mme Verdurin : « *Est-ce que vous comptez rester longtemps sur la côte ?* » M. de Charlus déclara vouloir rester jusqu'à la fête de l'archange saint Michel, son patron. Alors qu'une partie d'écarté avait commencé, il fut révélé à M. de Cambremer que Cottard était en fait « *un professeur illustre* » qui, son épouse s'étant laissée aller à la somnolence, se lança dans un cours sur les somnifères. Mme Verdurin ayant demandé à M. de Cambremer : « *Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là avec ces piquets ?* », apprit que c'étaient les armes des Arrachepel « *qui n'étaient pas de notre estoc, mais de qui nous avons hérité la maison* ». Des rafraîchissements furent servis. Alors qu'on lui proposait de l'orangeade, M. de Charlus, « *avec un sourire gracieux, sur un ton cristallin qu'il avait rarement et avec mille moues de la bouche et déhanchements de la taille* » révéla son secret en exprimant sa préférence pour « *la fraisettes* ». À Mme Verdurin, qui lui demandait : « *Vous n'auriez pas dans votre faubourg quelque vieux noble ruiné qui pourrait me servir de concierge ?* », il répondit, n'ayant rien perdu de son insolence habituelle : « *'Mais si... mais si... , mais je ne vous le conseille pas. Je craindrais pour vous que les visiteurs élégants n'allassent pas plus loin que la loge* ». Ce fut entre eux la première escarmouche. » Mme Verdurin invita le narrateur à venir au prochain mercredi avec sa « *cousine* », et lui proposa même de s'établir à demeure chez elle avec elle. M. Verdurin eut une nouvelle rage contre Saniette. La soirée prit fin. Cottard eut encore le temps de se moquer de son confrère du Boulbon. M. de Cambremer tint à donner « *la pièce* » au cocher des Verdurin. L'au-revoir de Mme de Cambremer : « *Contente d'avoir passé la soirée avec vous ; amitiés à Saint-Loup* », déplut au narrateur, d'autant plus qu'elle prononçait « *Saint-Loupe* ».

---

### Chapitre III

Au retour de cette soirée, le narrateur fut « *monté en ascenseur jusqu'à mon étage non par le liftier mais par le chasseur louche* » dont il eut à subir le bavardage. Il entra dans le sommeil, qui lui inspira de longues réflexions. Il fut réveillé par le valet de chambre. Il aurait voulu raconter à sa mère que M. de Charlus avait dîné au Grand Hôtel avec un valet de pied de madame de Chevigny, qui « *fit homme du monde aux yeux des touristes* » mais qui déçut le baron parce qu'il était trop efféminé, qu'il en avait espéré un autre, « *une espèce de paysan fort rustaud* », qui fut reconnu comme un des leurs par les domestiques. Le maître d'hôtel, Aimé, prétendait ne pas connaître Charlus, mais il avait reçu de lui une lettre étrange, « *exemple de folie unilatérale chez un homme intelligent s'adressant à un imbécile sensé* » où, alléguant sa ressemblance parfaite avec un ami décédé, il lui demandait de venir jouer aux cartes avec lui et lui reprochait de s'y être soustrait plusieurs fois. Tous les soirs, le narrateur faisait des promenades en automobile avec Albertine à laquelle il offrit non seulement une toque et un voile mais une automobile, engin dont il observe qu'il supprime les distances et modifie même l'art « *puisque un village, qui semblait dans un autre monde que tel autre, devient son voisin dans un paysage dont les dimensions sont changées.* » Ils rendirent visite aux Verdurin. De la terrasse de la Raspelière, ils purent « *regarder le paquebot de Jersey* » et apprécier la beauté des « *vues* ». Ils goûtèrent le charme de la mondanité à la campagne où « *on ne se gêne pas* ». Pour rester seul avec

Albertine, le narrateur refusa, non sans impolitesse, que les Verdurin reviennent avec eux. Deux ans plus tard, le narrateur allait apprendre que le chauffeur, parmi ses autres clients, avait aussi M. de Charlus et Morel, et que celui-ci, « *chargé de le payer, faisait tripler et quintupler le nombre des kilomètres et gardait une partie de l'argent pour lui* ». Ils allaient ainsi déjeuner dans un des restaurants de la côte où les projets cyniques de celui qu'il appelait Charlie, qui avait un « *air de fille au milieu de sa mâle beauté* », donnaient au baron un plaisir sensuel. Mais, aux bontés de celui-ci, il répondait par une dureté croissante. « *Quand Albertine trouvait plus sage de rester à Saint-Jean-de-la-Haise pour peindre* », le narrateur prenait l'auto, mais sa pensée était tout occupée par elle, comme elle l'avait été par Gilberte, par Mlle de Stermaria ou par la duchesse de Guermantes, ce qui l'amenait à se dire qu'il y avait « *une sorte de ligne que suivait mon caractère* », à se demander : pourquoi tout sacrifier à des « *fantômes* »?, à se dire que mieux vaudrait se « *mettre enfin au travail* ». Il retrouvait Albertine devant une petite église normande qu'elle peignait en « *imitant Elstir* ». Ils s'arrêtaient près de paysans auxquels ils achetaient du calvados ou du cidre, et ils repartaient « *continuer cette vie d'amants qu'ils pouvaient supposer que nous avions* ». Après avoir bu, Albertine changeait de personnalité, se tenait contre lui : « *Quel plaisir de la sentir contre moi, avec son écharpe et sa toque, me rappelant que c'est toujours, côte à côte, qu'on rencontre ceux qui s'aiment ! J'avais peut-être de l'amour pour Albertine, mais n'osais pas le lui laisser apercevoir, si bien que, s'il existait en moi, ce ne pouvait être que comme une vérité sans valeur jusqu'à ce qu'on eût pu la contrôler par l'expérience ; or il me semblait irréalisable et hors du plan de ma vie. Quant à ma jalousie, elle me poussait à quitter le moins possible Albertine, bien que je susse qu'elle ne guérirait tout à fait qu'en me séparant d'elle à jamais.* » Elle fut ainsi suscitée par le garçon du restaurant de Rivebelle, « *jeune dieu courant* » qu'elle regarda « *avec des yeux agrandis* ». Il goûtait un calme provisoire dans des promenades solitaires. Sa mère lui reprocha ses dépenses et ses sorties avec Albertine, mais cela eut pour effet que « *ma vie avec Albertine, vie dénuée de grands plaisirs [...], cette vie que je comptais changer d'un jour à l'autre [...] me redevint tout d'un coup pour un temps nécessaire.* » Il avait avec elle des rendez-vous du soir où, s'étant étendu avec elle sur le sable, sous une couverture, il tenait son corps serré contre le sien, et ils écoutaient la mer. Puis il la ramenait chez elle et rentrait, « *gorgé d'une provision de baisers longue à épuiser* ». Mais chaque matin, il ressentait l'inquiétude de l'entendre dire « *qu'elle n'était pas libre ce jour-là* ». Il espaça ses autres relations : avec Saint-Loup, avec Saniette. Un jour, le « *lift* » lui parla d'un « *monsieur* » qui était venu pour lui ; or c'était son chauffeur, et ainsi le « *lift* » lui donna cette « *leçon de mots* » : « *un ouvrier est tout aussi bien un monsieur que ne l'est un homme du monde* ». Sa compagnie ayant fait cesser les services du chauffeur, le narrateur fut incité à fixer la date où prendrait fin « *cette vie à laquelle je reprochais de me faire renoncer, non pas tant au travail qu'au plaisir.* » Ce « *désir d'évasion* » fut accentué un jour où il allait à cheval voir les Verdurin par une belle route sauvage quand il fut survolé par un de ces « *aéroplanes qui étaient encore rares à cette époque* ». Par des machinations, Morel arriva à faire congédier le cocher des Verdurin et à le faire remplacer immédiatement par son ami et complice, le chauffeur. Le narrateur remarqua que Morel se montra plus favorable à son égard, mais n'en considérait pas moins que son caractère était composite et qu'y dominait la laideur, la vénalité (il « *mettait l'argent au-dessus de tout* »).

Il fut sensible au charme, dans « *l'été finissant* », des préparatifs, puis d'un voyage nocturne vers la Raspelière, avec Albertine. Dans le petit train, ils trouvèrent M. de Charlus qui était devenu un nouvel habitué des Verdurin, « *le fidèle des fidèles* », les autres le rejoignant. Ainsi la princesse Sherbatoff dont le narrateur constata qu'elle le battait froid depuis que, un jour où il se trouvait avec elle dans le train, monta dans le wagon Mme de Villeparisis, « *amie de ma grand-mère* » qu'il se reprochait de n'être pas allée voir et avec laquelle il causa assez longtemps, sans pourtant quitter la princesse. Un grand musicien, venu chez les Verdurin, permit à M. de Charlus d'assister à « *différentes séances privées, répétitions, etc., où jouait* » Morel ; n'ignorant rien des relations entre les deux hommes, il en parla ouvertement, se moquant des « *commérages* » (le narrateur trouvant au « *potin* » une valeur psychologique). M. de Charlus ne voyait pas les sentiments véritables des Verdurin à son égard. « *Quand il parlait de son admiration pour la beauté de Morel comme si elle n'eût eu aucun rapport avec un goût appelé vice, il traitait de ce vice, mais comme s'il n'avait été nullement le sien* ». Ainsi, il discuta avec Brichot de la relation pédérastique entre Carlos Herrera et Rastignac puis Lucien de

Rubempré, Cottard se permettant des intrusions. Mais, en présence de Morel, il resta très discret sur ce sujet, en déclarant : « *Je crois qu'il serait temps de parler de choses qui puissent intéresser cette jeune fille* », le narrateur comprenant bien que, pour lui, « *la jeune fille était non pas Albertine mais Morel* ». La toilette d'Albertine, que le narrateur avait choisie en s'inspirant « *du goût qu'elle s'était formé grâce à Elstir* », fut appréciée de M. de Charlus. Morel marqua son admiration pour le grand-oncle du narrateur et son hôtel du « *40 bis* ». M. de Charlus parla au narrateur de la nouvelle de Balzac, « *Les secrets de la princesse de Cadignan* », et s'écria : « *Comme c'est profond, comme c'est douloureux, cette mauvaise réputation de Diane qui craint tant que l'homme qu'elle aime ne l'apprenne !* » Car, s'identifiant à la princesse, il était inquiet de voir compromises sa relation avec Morel comme la carrière de ce violoniste en vue, « *ne voulant pas se priver du plaisir qu'il avait, lors de certains grands concerts, à se dire : "Celui qu'on acclame en ce moment sera chez moi cette nuit."* » Le narrateur observa : « *Morel me sentant sans méchanceté pour lui, sincèrement attaché à M. de Charlus, et d'autre part d'une indifférence physique absolue à l'égard de tous les deux, finit par manifester à mon endroit des sentiments de chaleureuse sympathie* », cette conduite lui rappelant celle de Rachel. Et, entre les deux hommes, « *il n'y avait pas moins d'orages qu'entre Robert et Rachel.* » Morel montrait « *parallèlement à sa bassesse de nature* » « *une neurasthénie compliquée de mauvaise éducation* ». Ainsi, M. de Charlus connut une forte déception un jour où Morel refusa de rester avec lui : le narrateur vit « *des larmes faire fondre le fard de ses cils, tandis qu'il restait hébété.* » Il combina un duel fictif pour que le narrateur le lui fasse ramener. Morel obtint enfin qu'il y renonce. Cottard, d'abord témoin effrayé, fut « *désappointé* » quand on lui apprit que « *l'incident était considéré comme clos* ». Morel continuait à faire des demandes d'argent à M. de Charlus. Et ils continuaient à se déchirer dans des scènes provoquées souvent par le souci que le violoniste avait de donner des leçons pour gagner un peu d'argent ou de suivre des cours d'algèbre jusqu'à des heures tardives, alors que le baron voulait lui donner tout celui dont il pouvait avoir besoin. L'une de ces scènes eut lieu au "Palace" de Maineville qui était « *une maison de prostitution* » où le prince de Guermantes avait donné à Morel un rendez-vous dont Charlus eut vent : il fit venir Jupien pour qu'il obtienne qu'on les cachât et qu'ils puissent ainsi assister à la scène. Mais Morel, qui était « *avec trois dames* », ayant été prévenu que « *deux messieurs avaient payé fort cher pour le voir* », resta « *paralysé par la stupeur* » quand il vit le baron. Toutefois, le lendemain, il se rendit à un autre rendez-vous donné par le prince de Guermantes dans la villa qu'il habitait ; cette fois, il vit une photographie de Charlus et, « *fou de terreur* », s'enfuit. Le narrateur rencontra le comte de Crécy, et, comme celui-ci était « *réduit à une vie extrêmement modeste, presque misérable* », il lui offrit des dîners, mais ne lui dit pas que Mme Swann était connue sous le nom d'Odette de Crécy. Le narrateur rencontrait aussi M. de Chevreigny, qui était un provincial féru de Paris. Il rapporte encore que « *les relations des Cambremer ne tardèrent pas à être moins parfaites avec Mme Verdurin* » qui avait contre eux des griefs. Elle fit cesser les visites à Féterne, chez les Cambremer, de Brichot qui était amoureux en secret de Mme de Cambremer. Les Cambremer ne purent avoir M. de Charlus au dîner qu'ils donnèrent à M. et à Mme Féré, et en accusèrent les Verdurin. Ils donnèrent de fausses raisons de leur brouille avec eux. Le narrateur appréciait les trajets en chemin de fer le long de la côte car ils mêlaient les plaisirs de l'imagination à ceux de la sociabilité. Mais, en réveillant en lui « *le désir de faire des voyages, de mener une vie nouvelle* », ils lui firent souhaiter rompre avec Albertine. Pourtant, quand se présenta Saint-Loup, il la tint « *prisonnière sous mon regard, d'ailleurs inutilement vigilant* ». Quand Bloch lui demanda de venir saluer son père, comme il « *souffrait trop de laisser Albertine dans le train avec Saint-Loup* », il refusa et fut traité de « *snob* ». Charlus montra de l'intérêt pour Bloch et, comme le narrateur lui indiqua que « *les bureaux de son père étaient rue des Blancs-Manteaux* », il s'écria : « *Quel sacrilège ! Pensez que ces Blancs-Manteaux pollués par M. Bloch étaient ceux des frères mendiants, dits serfs de la Sainte-Vierge, que saint Louis établit là. [...] Il y a une rue dont le nom m'échappe, et qui est tout entière concédée aux Juifs ; il y a des caractères hébreux sur les boutiques, des fabriques de pain azymes, des boucheries juives, c'est tout à fait la "Judengasse" de Paris. C'est là que M. Bloch aurait dû demeurer.* » Quant à Morel, il pensait que Bloch « *voudrait me prendre ma place. C'est bien d'un youpin !* » Mais le narrateur constatait qu'au fil de ces trajets, l'accoutumance et les relations de société avaient vidé de leur mystère et de leur poésie tous les lieux. Les Cambremer, qui s'étaient tout à fait brouillés avec les Verdurin, voulaient

« l'enlever pour le garder quelques jours à Féterne », mais il alléguait une nouvelle crise d'étouffements. Ces trajets lui permettaient « de ne plus voir les choses qu'au point de vue pratique. Le mariage avec Albertine m'apparaissait comme une folie. »

---

## Chapitre IV

Le narrateur se disposait à rompre avec Albertine, quand, au retour de la Raspelière, dans le petit train, elle lui révéla qu'elle connaissait intimement Mlle Vinteuil et son amie. Cela ressuscita en lui le souvenir de « cette fin de journée lointaine à Montjouvain où, caché derrière un buisson [...] j'avais dangereusement laissé s'élargir en moi la voie funeste et destinée à être douloureuse du Savoir ». Pourtant, quand le train arriva à Parville et qu'elle s'apprêta à descendre, il « la tira désespérément par le bras » et la ramena avec lui. Comme il lui fit donner une chambre située à un autre étage, il fut dans sa propre chambre soumis à la désolation solitaire jusqu'au lever du jour. Il était maintenant convaincu qu'elle avait été pervertie par Mlle Vinteuil. Il lui prétendit l'avoir fait venir à Balbec parce que, pour elle, il avait « quitté une femme que j'ai dû épouser, qui était prête à tout abandonner pour moi », qu'il était « si malheureux que j'ai cru que je me tuerais ». Aussi le consola-t-elle, déclarant : « J'avais bien senti que vous étiez nerveux et triste », alors que lui se disait qu'il n'avait ressenti que « l'ennui de vivre encore quelques jours avec elle. » Sa jalousie étant fixée sur Mlle Vinteuil, le vice d'Albertine « maintenant ne faisait pas de doute pour moi », il voulut qu'elle l'accompagnât à Paris. Elle lui opposa d'abord des objections, puis prit la brusque décision de l'y accompagner le jour même. Ce départ brusqué eut bien des effets autour du narrateur qui observait que la vérité de l'amour, comme celle de la créature aimée, est en nous et non hors de nous. À sa « maman », qui doit le quitter pour se rendre à Combray, il dit : « Il faut absolument que j'épouse Albertine ».

---

### **“La prisonnière”** (posthume, 1923)

Roman de 405 pages

À Paris, dans l'appartement de ses parents qui étaient absents, le narrateur habitait avec Albertine. « Les premiers bruits de la rue » apprenaient au narrateur « de quelle nuance était la raie du jour ». Comme il voulait à tout prix empêcher qu'Albertine entrât en contact avec des « gomorrhéennes », « sa séparation d'avec ses amies réussissait à épargner à [s]on cœur de nouvelles souffrances », et, voyant très peu de personnes, il veilla à ce que sa présence fût à peu près tenue secrète. Il « ne la trouva[t] plus guère jolie et s'ennuya[t] » avec elle. « Son charme incommode était d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique qui entre dans une pièce, qui en sort, qui se trouve partout où on ne s'y attend pas et qui venait - c'était pour moi un repos profond - se jeter sur mon lit à côté de moi, s'y faire une place d'où elle ne bougeait plus, sans gêner comme eût fait une personne. » « Sans [s]e sentir le moins du monde amoureux d'Albertine, sans faire figurer au nombre des plaisirs les moments qu'[ils] pass[aient] ensemble, [il resta] préoccupé de l'emploi de son temps ». Persuadé que « Gomorrhe était dispersée aux quatre coins du monde », il la faisait accompagner par Andrée, leur amie commune en qui il avait toute confiance, ou par un chauffeur dévoué. Car il lui « demandait la permission de ne pas venir avec elle et Andrée » pour ne pas avoir à s'inquiéter à chaque instant, pour « ne pas fournir à la jalousie le moindre détail concret », pour goûter « les exaltantes vertus de la solitude ». « Chaque jour, elle me semblait moins jolie. Seul le désir qu'elle excitait chez les autres, quand, l'apprenant, je recommençais à souffrir et voulais la leur disputer, la hissait à mes yeux sur un haut pavois. » Sa mère trouvait choquante cette cohabitation ; mais elle était obligée de rester à Combray où la grand-tante du narrateur « eut sans cesse besoin d'elle jour et nuit ». Françoise, qui respectait la tradition, imposa des règles à Albertine, lui donna une éducation, et ainsi elle connut un développement intellectuel (qu'en fait, il n'appréciait guère car, indique-t-il, « les supériorités d'esprit d'une femme m'ont toujours fort peu intéressé ») et un

changement physique : assez agitée et désordonnée, elle apprit à vivre suivant le rythme d'existence un peu étrange qu'était celui du narrateur, à se plier à ses heures de sommeil, à ne pas faire de bruit, etc. Il accepta qu'elle fit une promenade aux Buttes-Chaumont avec Andrée. Le soir, ils se retrouvaient en des tête-à-tête de plus en plus tendus et fantasmatiques. « *Françoise venait allumer le feu* » dont l'odeur le projetait dans son enfance. Il se demandait alors « *si me marier avec Albertine ne gâcherait pas ma vie, tant en me faisant assumer la tâche trop lourde pour moi de me consacrer à un autre être qu'en me forçant à vivre absent de moi-même à cause de sa présence continuelle et en me privant à jamais des joies de la solitude.* » Il se rendait compte que « *la jalousie est de ces maladies intermittentes dont la cause est capricieuse, impérative, toujours identique chez le même malade, parfois entièrement différente chez un autre.* » Comme « *les brimborions de la parure causaient à Albertine de grands plaisirs* », il fit des visites du soir à la duchesse de Guermantes pour lui demander des « *indications pour certaines jolies choses de toilette que je voulais donner à mon amie* ». La duchesse portait des robes de Fortuny. Il goûtait « *dans ce qu'elle disait cette grâce française si pure qu'on ne trouve plus ni dans le parler ni dans les écrits du temps présent* ». Il lui rappela la robe rouge qu'elle avait à une soirée où se trouvait Mme de Chaussepierre. Elle ne se souvenait plus de cette femme alors que M. de Guermantes avait perdu la présidence du « *Jockey* » au profit de M. de Chaussepierre à cause de l'affaire Dreyfus, à cause de « *sa vieille amitié pour Swann* », alors qu'il était antisémite, qu'il reprochait aux juifs leur « *mauvaise foi* », ce sur quoi la duchesse s'opposait à lui. Le narrateur la ramena aux toilettes féminines, lui rappelant d'autres occasions où elle avait « *une robe jaune avec de grandes fleurs noires* », un « *chapeau de bleuets* », lui demandant des conseils pour un manteau de fourrure qu'il voulait acheter à Albertine. En sortant de chez la duchesse, il rencontrait souvent dans la cour « *M. de Charlus et Morel qui allaient prendre le thé chez... Jupien* ». M. de Charlus avait fait une scène à Morel parce que la nièce du giletier avait dit : « *C'est cela, venez demain, je vous paierai le thé* », trouvant « *cette expression bien vulgaire pour une personne dont il comptait faire presque sa belle-fille* » car Morel s'était fiancé avec elle. M. de Charlus reçut une lettre où on s'adressait à lui sur un ton très familier et qui se terminait par « *Tout à toi, Pierre* » ; il se demandait de quel prince il pouvait s'agir jusqu'à ce que l'adresse écrite au dos lui apprenne que « *l'auteur de la lettre était le chasseur d'un cercle de jeu où il allait quelquefois* », qui « *pensait que ce ne serait pas gentil de ne pas tutoyer quelqu'un qui vous avait plusieurs fois embrassé, et vous avait par là - s'imaginait-il dans sa naïveté - donné son affection.* » On lit alors : « *L'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât de peintures si étranges [...]* Un grand intérêt, parfois de la beauté, peut naître d'actions découlant d'une forme d'esprit si éloignée de tout ce que nous croyons, que nous ne pouvons même arriver à les comprendre, qu'elles s'étalent devant nous comme un spectacle sans cause. » Le narrateur pense que l'expression « *"payer le thé"* venait de Morel lui-même, et que, par aveuglement d'amour, la jeune couturière avait adopté une expression de l'être adoré, laquelle jurait par sa laideur au milieu du joli parler de la jeune fille ». « *Rien ne plaisait mieux que l'idée de ce mariage au baron, lequel pensait qu'ainsi Morel ne lui serait pas enlevé.* » Or « *Morel avait jadis dit au baron que son désir, c'était de séduire une jeune fille [...]* et que pour y réussir il lui promettrait le mariage, mais, le viol accompli, « *ficherait le camp au loin* ». Mais, « *en se liant davantage avec la jeune fille, elle lui avait plu, il l'aimait.* » En même temps, « *d'assez fortes crampes à la main* » l'obligeant « *d'envisager l'éventualité d'avoir à cesser le violon* », « *la nécessité de se faire entretenir s'imposait* ». Un jour, la duchesse donna au narrateur « *des seringas venus du Midi* » dont l'odeur fit fuir Albertine. Quand elle n'était pas là, l'attente de son retour vivifiait le commerce du narrateur avec les œuvres d'art, celles d'Elstir, de Bergotte et de Vinteuil. Mais il cachait à ses amis qu'elle habitait la maison, « *tant j'avais peur qu'un de mes amis s'amourachât d'elle, ne l'attendît dehors, ou que, dans l'instant d'une rencontre dans le couloir ou l'antichambre, elle pût faire un signe et donner un rendez-vous* ». Elle se montrait plus réservée depuis qu'elle le savait jaloux. Andrée, dont il trouvait que « *les défauts s'étaient accusés* » (son « *aigre inquiétude* », sa tendance à la calomnie), lui faisait des rapports sur ses sorties avec Albertine ; mais il se rendait compte qu'ils ne l'avançaient à rien, que la jalousie est impuissante : « *Dès que la jalousie est découverte, elle est considérée par celle qui en est l'objet comme une défiance qui autorise la tromperie.* » Après le départ d'Andrée, Albertine venait près du narrateur qui appréciait son goût pour les jolies toilettes, son élégance, ses lectures qui l'avaient rendue « *extrêmement*

*intelligente* ». Il se demandait si elle et Andrée avaient un sentiment pour lui, qui se méfiait de la variabilité de la nature des jeunes filles. Ainsi, « *la nièce de Jupien avait changé d'opinion sur Morel et sur M. de Charlus [...] Elle avait découvert chez Morel (sans cesser de l'aimer pour cela) des profondeurs de méchanceté et de perfidie, d'ailleurs compensées par une douceur fréquente et une sensibilité réelle, et chez M. de Charlus une insoupçonnée et immense bonté, mêlée de duretés qu'elle ne connaissait pas.* » Chez le narrateur, persistait le désir que lui avait inspiré la jeune fille que « *j'avais vue la première fois, à Balbec, sous son polo plat, avec ses yeux insistants et rieurs, inconnue encore, mince comme une silhouette profilée sur le flot* ». S'il s'absentait un instant, « *fatiguée de la longue randonnée du matin et de l'après-midi* », elle s'endormait : « *Je lui trouvais l'air d'une longue tige en fleur qu'on aurait disposée là* ». « *Je sautais sans bruit sur le lit, je me couchais le long d'elle, je prenais sa taille d'un de mes bras, je posais mes lèvres sur sa joue et sur son cœur, puis sur toutes les parties de son corps, ma seule main restée libre et qui était soulevée aussi, comme les perles, par la respiration de la dormeuse ; moi-même, j'étais déplacé légèrement par son mouvement régulier : j'étais embarqué sur le sommeil d'Albertine.* » Parfois, il goûtait « *un plaisir moins pur* » : « *je faisais pendre ma jambe contre la sienne, comme une rame qu'on laisse traîner et à laquelle on imprime de temps à autre une oscillation légère.* » Quelquefois, elle ôtait son kimono dans la poche intérieure duquel elle gardait toutes ses lettres, mais jamais, bien que fort tenté, il n'osa découvrir ses secrets. Au « *plaisir de la voir dormir* » mettait fin « *celui de la voir s'éveiller* ». « *Elle retrouvait la parole, elle disait : "Mon" ou "Mon chéri", suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui, en donnant au narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : "Mon Marcel", "Mon chéri Marcel".* »

Un changement se produisit « *quand j'avais appris que mon amie avait été presque élevée par l'amie de Mlle Vinteuil.* » Dès lors, « *l'image que je cherchais, où je me reposais, contre laquelle j'aurais voulu mourir, ce n'était plus l'Albertine ayant une vie inconnue, c'était une Albertine aussi connue de moi qu'il était possible (et c'est pour cela que cet amour ne pouvait être durable à moins de rester malheureux, car par définition il ne contenait pas le besoin de mystère)* ».

Dans son désir de celle qu'il appelait « *ma petite fille* », tandis qu'elle l'appelait « *grand méchant* », Marcel se sentait fidèle à sa nature car il trouvait dans son baiser le même pouvoir d'apaisement que jadis dans le baiser de sa mère. Il constatait : « *Peu à peu, je ressemblais à tous mes parents* », à son père qui « *s'intéressait si fort au temps qu'il faisait* », à sa tante Léonie, qui restait dans sa chambre et dans son lit, à sa mère et à sa grand-mère dans sa façon de parler à Albertine. Quand elle le rejoignait dans sa chambre, il « *entr'ouvrait sa chemise* », découvrait son corps, « *ses deux petits seins haut remontés* » et « *son ventre* », évoqué avec une pudeur poétique, tandis que sont célébrées les « *grandes attitudes de l'Homme et de la Femme* » au moment de « *la Création* », qu'Albertine aussi est d'abord célébrée avant que soit montré « *un certain aspect de sa figure (si bonne et belle de face) que je ne pouvais souffrir, crochu comme en certaines caricatures de Léonard, semblant révéler la méchanceté, l'âpreté au gain, la fourberie d'une espionne, dont la présence chez moi m'eût fait horreur et qui semblait démasquée par ces profils-là* ». S'il répétait : « *Je souffrais de ne pouvoir réaliser une existence littéraire* », c'était elle qui l'y incitait : « *Avez-vous seulement écrit quelque chose tantôt, mon petit chéri?* » - « *Soyez gentil, promettez-moi que, si vous ne venez pas demain, vous travaillerez.* » Mais il pensait que, sous la douceur des jeux amoureux avec elle, se cachait la permanence du danger.

Mais les « *habitudes de vie en commun* » devaient permettre de conjurer ce danger.

Marcel avoue : « *J'avais promis à Albertine que, si je ne sortais pas avec elle, je me mettrais au travail.* » Mais sa paresse était entretenue par les changements de temps. « *Ma vieille résolution de me mettre à écrire, que j'avais prise jadis, me semblait dater d'hier, parce que j'avais considéré chaque jour l'un après l'autre comme non venu.* » Certains temps faisaient naître les soupçons jaloux qui suivaient des pistes diverses. À Balbec, Aimé, ayant rencontré Albertine, « *lui avait trouvé mauvais genre* » : « *Qu'avait-il voulu dire par mauvais genre? J'avais compris genre vulgaire [...] peut-être avait-il voulu dire genre gomorrhéen* ». Avec qui l'avait-il vue : avec Élisabeth? avec « *ces deux jeunes filles qu'elle avait regardées dans la glace au Casino* »? avec Esther? Un soir, elle eut le projet d'aller le lendemain faire visite à Mme Verdurin, et il imagina que « *c'était pour y faire quelque rencontre* ». Sans cesse, il cherchait à interpréter ses intonations, ses regards. Sans cesse, ses

inquiétudes étaient renouvelées par ce qu'elle disait car elle « *employait toujours le ton dubitatif pour les résolutions irrévocables* ». Il lui suggéra « *d'autres buts de promenade* ». Elle était pour lui un de ces « *êtres de fuite* » à qui « *leur nature, notre inquiétude attachent des ailes* ». Il observait qu'on sacrifie sa vie moins à un être qu'« *à cette trame continue d'habitudes* » tissées autour de lui. Françoise lui faisait sentir sa haine pour Albertine.

Il téléphona à Andrée pour lui demander d'empêcher Albertine d'aller chez les Verdurin. Mais pouvait-il avoir confiance en Andrée? Il se lamente : « *La souffrance dans l'amour cesse par instants, mais pour reprendre d'une façon différente* » car l'amoureux est soumis aux « *feux tournants de la jalousie* ». Albertine voulut le dissuader de l'accompagner chez les Verdurin. Les promenades qu'il faisait avec elle ne le calmaient plus comme autrefois à Balbec. Comme elle refusait d'aller chez les Verdurin, il lui conseilla d'aller au Trocadéro voir « *une superbe représentation à bénéfice* ». Il constatait que « *comme ces plantes qui se dédoublent en poussant, en regard de l'enfant sensitif que j'avais uniquement été, lui faisait face maintenant un homme opposé, plein de bon sens, de sévérité pour la sensibilité malade des autres, un homme ressemblant à ce que mes parents avaient été pour moi.* » Lorsqu'il se montrait « *aussi irritant à l'égard d'Albertine* », il souffrait de l'angoisse d'être privé de son habituel baiser du soir, comme il l'était parfois quand il était enfant : il la voyait « *à la fois comme une maîtresse, comme une sœur, comme une fille, comme une mère aussi du bonsoir quotidien de laquelle je recommandais à éprouver le puéril besoin* ». Parfois, restée un moment seule dans sa chambre, elle s'y endormait d'un sommeil profond, « *le sommeil d'un enfant* » comme l'était aussi son réveil charmant. « *Le lendemain de cette soirée où Albertine m'avait dit qu'elle irait peut-être, puis qu'elle n'irait pas chez les Verdurin* », il découvrit qu'« *il y avait, interpolé dans l'hiver, un jour de printemps.* » où résonnaient les bruits de la rue, les cris musicaux des marchands. « *Françoise m'apporta "le Figaro". Un seul coup d'œil me permit de me rendre compte que mon article n'avait toujours pas passé.* » Avec Albertine, qui devait aller au Trocadéro, il échangea des « *paroles mensongères* ». Comme elle s'inquiétait de « *ces bruits du dehors* » dont elle pensait qu'ils devaient gêner son sommeil, il fit des réflexions sur les divers sommeils. Albertine aimait les cris de Paris et les nourritures qu'ils proposent, célébra son amour des glaces dans un morceau éloquent qui fit apprécier à Marcel « *combien d'intelligence et de goût latents s'étaient brusquement développés en elle depuis Balbec* ». Il avoue : « *Une fois Albertine sortie, je sentis quelle fatigue était pour moi cette présence perpétuelle, insatiable de mouvement et de vie.* » Il était « *bien content qu'Andrée accompagnât Albertine au Trocadéro* », car il avait moins confiance dans le chauffeur, après l'épisode de l'excursion en auto d'Albertine à Versailles où il l'avait laissée seule comme elle le lui avait demandé. Seul à la fenêtre, Marcel écouta les bruits de Paris, eut une « *vue nostalgique* » de petites filles, « *porteuses de pain* » ou « *laitières* ». Françoise lui en envoya une pour lui faire faire une course : une jolie crémillère qu'il avait remarquée, mais qui, une fois près de lui, « *se trouva réduite à elle-même.* ». Lisant toujours le journal, il y découvrit qu'à la matinée du Trocadéro, Mlle Léa devait jouer dans « *les Fourberies de Nérine* ». Cela lui fit craindre avec angoisse qu'Albertine puisse y retrouver celle qui, costumée en homme, marchait à côté de Gilberte avenue des Champs-Élysées, qui vivait avec Esther Lévy, la cousine de Bloch. Comment l'en empêcher? La reprise de sa souffrance fit reparaître l'Albertine de Balbec qui était « *trop regardée* » par des « *femmes de ce genre* », qui « *subissait ce contact sans avoir l'air de s'en apercevoir, avec une passivité peut-être clandestinement voluptueuse* ». Il envoya Françoise la chercher au Trocadéro. Albertine répondit avec une « *obéissance* » qui paraissait à Marcel comme un des « *privileges* » qui revenaient au « *maître* » qu'il était : « *J'avais une femme à moi qui, au premier mot que je lui envoyais à l'improviste, me faisait téléphoner avec déférence qu'elle revenait, lui fit savoir qu'elle revenait, qu'elle se laissait ramener, aussitôt* » Il l'attendit en jouant la sonate de Vinteuil, découvrant que « *la musique, bien différente en cela de la société d'Albertine, m'aidait à descendre en moi-même, à y découvrir du nouveau* ». Il commente la musique de Wagner et l'attitude des artistes du XIXe siècle qui, à l'égard de leur œuvre, « *ont été à la fois l'ouvrier et le juge, ont tiré de cette auto-contemplation une beauté nouvelle extérieure et supérieure à l'œuvre, lui imposant rétroactivement une unité, une grandeur qu'elle n'a pas.* » Ses rêveries musicales le détournèrent vers Morel, vers le mystère de ses occupations pour M. de Charlus, vers la scène qu'il l'avait entendu faire à la nièce de Jupien qu'il traitait de « *grand pied de grue* ». Marcel retrouva son calme en attendant Albertine, puis en se

promenant avec elle. Ils allèrent en auto au Bois, occasion de parler d'art, d'impressionnisme, de s'inquiéter aussi de la voir regarder des jeunes filles, celles que lui-même regrettait de ne pouvoir rencontrer à cause d'elle. Il observait : « *Le servage d'Albertine, en me permettant de ne plus souffrir par elles, les restituait à la beauté du monde* ». Il divisait son séjour chez lui en deux périodes : « *la première où elle était encore, quoique moins chaque jour, la chatoyante actrice de la plage ; la seconde où, devenue la grise prisonnière, réduite à son terne elle-même, il lui fallait ces éclairs où je me ressouvenais du passé pour lui rendre des couleurs.* » Près d'elle, il passait par une alternance d'ennui et de désir. En marchant dans le Bois, il lui donna le bras, et il lui sembla « *que cet anneau que le sien faisait sous le mien unissait en un seul être nos deux personnes et attachait l'une à l'autre nos deux destinées* », tandis que « *nos ombres parallèles, puis rapprochées et jointes, faisaient un dessin ravissant.* » « *Mes sens tressés l'enveloppaient tout entière* ». Alors « *la pensée de mon esclavage cessait tout d'un coup de me peser, et je souhaitais de le prolonger encore, parce qu'il me semblait apercevoir qu'Albertine sentait cruellement le sien.* » Avec sa docilité contrastent quelques signes furtifs d'impatience, confirmés par un propos d'une de ses amies, Gisèle, qui avait « *justement quelque chose à lui dire* ». Il se disait que « *leurs mensonges respectifs s'emboîtaient parfaitement* ». Albertine avoua un mensonge qu'elle lui avait fait à Balbec, affirmant : « *Mais je ne vous mens plus jamais.* ». Cette « *gentillesse* » lui fit taire son projet mensonger de rompre avec elle, mais il se dit : « *C'est terrible d'avoir la vie d'une autre personne attachée à la sienne comme une bombe qu'on tiendrait sans qu'on puisse la lâcher sans crime.* »

Marcel apprit ce jour-là la mort de Bergotte dont l'art lui avait donné le sentiment d'une vérité plus grande que celle de la vie quotidienne. Il était malade depuis longtemps et contraint à une diète sévère. Il ne sortait plus de chez lui. « *D'ailleurs, il n'avait jamais aimé le monde, ou l'avait aimé un seul jour pour le mépriser comme tout le reste et de la même façon, qui était la sienne, à savoir non de mépriser parce qu'on ne peut obtenir, mais aussitôt qu'on a obtenu.* » Mais sa maladie avait été prolongée par la médecine, les médecins ayant des avis contradictoires, lui faisant essayer tour à tour différents remèdes, dont des narcotiques, qui lui valurent quelques accalmies. Il était mort parce qu'il était allé à une « *exposition hollandaise* » voir la « *Vue de Delft* » de Ver Meer dont un critique avait écrit qu'« *un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même.* » « *Il était mort. Mort à jamais? Qui peut le dire?* » se demande Marcel qui penche pour la thèse de vies successives. « *On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.* »

La mort de Bergotte donna à Marcel une nouvelle cause de jalousie car les journaux donnaient pour date de cette mort un jour où Albertine prétendait l'avoir rencontré et avoir bavardé avec lui. Sur le moment, il accusa les journaux d'inexactitude. Puis il se rendit compte qu'elle lui avait menti, une fois de plus ! Elle lui avoua ce mensonge en en faisant un autre. Il pensa que « *le témoignage des sens est une opération de l'esprit où la conviction crée l'évidence* », que « *l'univers est vrai pour tous et dissemblable pour chacun* ». Revenant à Albertine, il confie : « *Je n'ai jamais connu de femmes douées plus qu'elle d'heureuse aptitude au mensonge animé, coloré des teintes mêmes de la vie.* »

Marcel prétendit à Albertine aller voir des amis, « *Mme de Villeparisis, Mme de Guermantes, les Cambremer* » alors qu'il allait chez les Verdurin. Il rencontra Morel qui se repentait d'avoir insulté sa fiancée, qui voulait « *fout' le camp* » mais hésitait à « *perdre tout l'argent du baron* », sa versatilité et son cynisme étant toujours aussi grands, comme sa rancune à l'égard des êtres qu'il faisait souffrir. Marcel fit le bilan de sa journée : il avait pris « *la résolution de rompre* » avec Albertine, et il avait acquis « *l'idée que l'Art, auquel je tâcherais de consacrer ma liberté reconquise, n'était pas quelque chose qui valût la peine d'un sacrifice, quelque chose d'en dehors de la vie, ne participant pas à sa vanité et son néant.* » Il rencontra Brichot auquel il dit être « *assez curieux de voir le salon où Swann rencontrait jadis tous les soirs Odette* », ce qui entraîne un retour sur la mort de ce Swann qui devra peut-être quelque survie à celui qui en a fait « *le héros d'un de ses romans* ». Près de chez les Verdurin, ils virent arriver M. de Charlus, « *naviguant vers nous de tout son corps énorme* » qui causa un malaise à Brichot pour qui, au temps de Socrate, « *aimer un jeune homme était comme aujourd'hui [...] entretenir une danseuse, puis se fiancer* », tandis que « *toute l'homosexualité de*



coutume - celle des jeunes gens de Platon comme des bergers de Virgile - a disparu, que seule surnage et multiplie l'involontaire, la nerveuse, celle qu'on cache aux autres et qu'on travestit à soi-même », « qui est la seule vraie, la seule à laquelle puisse correspondre chez le même être un affinement des qualités morales. » La déchéance de M. de Charlus se lisait dans sa personne et débordait dans ses propos. Détaché des « dernières contraintes sociales », il ne voyait plus dans ce qu'il qualifiait autrefois de « vice » qu'« un simple défaut » ; il affectait alors les façons qu'il « flétrissait le plus âprement autrefois ». Il avait avec Morel des « manières conjugales » mais prétendait ne pas savoir ce que faisait celui qu'il appelait « un bon petit camarade », « ce gosse ». Or il allait découvrir une lettre que lui avait adressée l'actrice Léa, « célèbre pour le goût exclusif qu'elle avait pour les femmes » où elle « ne lui parlait qu'au féminin en lui disant : "Grande sale, va !", "Ma belle chérie", "Toi tu en es au moins, etc." ». M. de Charlus y fut troublé par l'expression « en être » dont il se rendit compte qu'elle ne s'appliquait pas seulement aux homosexuels mais aux « hommes aimant non seulement les hommes mais les femmes », ce qui ne fit qu'agrandir sa jalousie, alors qu'il faisait déjà « espionner sans vergogne les faits et gestes de Morel par une agence policière ». Ce qui ne l'empêchait de « faire attention aux autres jeunes gens » et de demander à Marcel des nouvelles de son « jeune ami hébreu », Bloch. Il avait organisé la soirée chez les Verdurin pour mettre Morel en vedette. Mlle Vinteuil et son amie devaient y assister, mais elles n'étaient pas venues, ce qui, chez Marcel, renouvela le « doute relatif à la vertu d'Albertine ». Ils entrèrent chez les Verdurin, M. de Charlus déclarant au valet de pied : « Vous, je vous défends de me faire de l'œil comme ça », et poussant son index sur le bout du nez. Saniette fut rabroué par M. Verdurin pour avoir annoncé la mort de la princesse Sherbatoff. Mme Verdurin était travaillée du désir de brouiller Morel et M. de Charlus car elle en voulait à celui-ci pour l'exclusive qu'il avait prononcée sur des femmes du monde qu'elle voulait inviter, en particulier la comtesse Molé, pour lui une « petite grenouille bourgeoise ». Le salon Verdurin commençait à profiter de l'affaire Dreyfus, comme il allait profiter des Ballets russes. Mme Verdurin afficha son indifférence de la mort de la princesse Sherbatoff. Comme elle craignait les effets de la musique de Vinteuil qui la faisait pleurer, elle avait pris des précautions médicales, et elle s'était « graissé le nez » de « rhino-gomérol. » [...] Je remarquai qu'il était beaucoup plus poli, beaucoup plus respectueux qu'autrefois. » M. de Charlus échangea avec plusieurs hommes importants de cette soirée des « propos furtifs » sur un valet de pied, sur « une jeune personne blonde, en culotte courte, qui m'a semblé tout à fait sympathique », sur « un gaillard de deux mètres, une peau idéale, et puis aimant ça ». Mme Verdurin prépara ses batteries contre lui, d'autant plus qu'il avait fait venir des gens du monde qui, à l'exception de la reine de Naples, firent preuve d'une « mauvaise éducation », d'une grande insolence. Toutefois, il imposa le silence, et le concert commença. On jouait une œuvre inédite de Vinteuil, un septuor. Marcel regarda « la Patronne, dont l'immobilité farouche semblait protester contre les battements de mesure exécutés par les têtes ignorantes des dames du Faubourg. » Mais il regardait aussi les musiciens, surtout Morel dont une mèche venait « de faire boucle sur son front ». Cette musique le ramena à la pensée de son amour pour Albertine. Quand il fut « caressé au passage par une tendre phrase familiale et domestique du septuor », « la petite phrase » reconnaissable malgré une coloration nouvelle, la permanence de l'inspiration le fit profondément réfléchir à la notion d'univers spirituel, au caractère « singulier » de l'œuvre d'art ; il se dit que « quelque chose de plus mystérieux » semblait promis par la musique, il découvrit la preuve et la promesse qu'au-delà des vanités de la vie, il existe quelque chose qui est réalisable par l'art. Il sentit renaître une aspiration vers l'absolu qu'il avait depuis longtemps abandonnée. Il s'interrogea sur Vinteuil et se demanda : « Si l'art n'était vraiment qu'un prolongement de la vie, valait-il de lui rien sacrifier? N'était-il pas aussi irréel qu'elle-même? ». Il y avait un accent propre à Vinteuil car « chaque artiste semble le citoyen d'une patrie inconnue, oubliée de lui-même, différente de celle d'où viendra, appareillant pour la Terre, un autre grand artiste ». L'art permet de voir l'univers avec les yeux d'un Elstir ou d'un Vinteuil : « Avec leurs pareils, nous volons vraiment d'étoiles en étoiles. » La Musique lui paraissait « l'exemple unique de ce qu'aurait pu être - s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la formation des mots, l'analyse des idées - la communication des âmes. » À la fin du septuor triomphait le motif joyeux, et Marcel se demanda si une telle joie serait « jamais réalisable pour moi? ». L'amie de Mlle Vinteuil avait joué un grand rôle dans la révélation de cette œuvre : si elle avait « peut-être précipité sa mort », elle avait aussi passé « des années à

débrouiller le grimoire » qu'il avait laissé. De même, si ce soir, elle avait réveillé la jalousie de Marcel, elle lui avait aussi lancé « *l'étrange appel que je ne cesserais plus jamais d'entendre comme la promesse qu'il existait autre chose, réalisable par l'art sans doute, que le néant que j'avais trouvé dans tous les plaisirs et dans l'amour même, et que si ma vie semblait si vaine, du moins n'avait-elle pas tout accompli.* » Et il médita sur les éléments impurs qui s'étaient conjugués dans cette fête pour la manifestation du génie. À la fin, lorsque les invités de M. de Charlus prirent congé de lui, « *il ne leur demanda pas d'aller vers la Patronne, de l'associer, elle et son mari, à la reconnaissance qu'on lui témoignait.* » Et il lança encore des mots spirituels et mordants. Mme de Mortemart se livra à des travaux d'approche pour une prochaine soirée « *pour faire entendre Morel* », et le baron en régla la composition. M. d'Argencourt, « *cet homme si terrible pour l'espèce d'hommes dont était M. de Charlus* », se montra « *aimable et flagorneur* ». Mme Verdurin, exaspérée par les propos de M. de Charlus, était « *au comble de la rage* ». Il fut ému par l'éventail oublié par la reine de Naples : « *Il est d'autant plus touchant qu'il est affreux.* » Mme Verdurin décida de brouiller Morel avec M. de Charlus. Celui-ci tint à converser avec le général Deltour, secrétaire de la présidence de la république, « *lequel pouvait avoir une grande importance pour la croix de Charlie* ». La patronne demanda à Brichot d'occuper M. de Charlus tandis que M. Verdurin entreprendrait Morel. À contrecœur, Brichot obtempéra. Il évoqua, pour Marcel, les images du salon Verdurin d'autrefois, ajoutant aux objets leur double spirituel. Brichot et Charlus l'entraînèrent avec eux. Il entendit ainsi les propos de M. de Charlus sur le jeu de Morel : « *Seul le jeune Charlie gardait une immobilité de pierre, on ne le voyait même pas respirer [...] Et alors tout d'un coup [...] alors... la Mèche [...] Vous savez, cette mèche a été le signe de la révélation, même pour les plus obtus.* » Le baron eut d'amicales attentions pour Marcel : « *Puisque vous êtes souffrant, il faut faire attention, je vais aller vous chercher votre pelure.* » Il disait aussi apprécier l'esprit de Brichot dont il était allé écouter des cours à la Sorbonne, s'étant plu à y trouver de « *jeunes bourgeois* », « *dit-il en détachant le mot qu'il fit précéder de plusieurs "b", et en le soulignant par une sorte d'habitude d'élocution, correspondant elle-même à un goût des nuances dans la pensée qui lui était propre, mais aussi peut-être pour ne pas résister au plaisir de me témoigner quelque insolence.* » Marcel se dit « *dénué d'amour-propre à un degré qui ferait aisément manquer de dignité.* » Comme il évoquait la mort de Mme de Villeparisis, le baron répondit sèchement, ne semblant pas connaître la raison de la situation mondaine qui lui avait été faite. La certitude de retrouver Albertine en rentrant l'aida à rester. Il entendit encore Brichot dissenter sur « *les arrêts de condamnation pour sodomie, flétrissant des hommes illustres qui en étaient tout à fait innocents* », Charlus l'interrompant sèchement : « *Vous ne savez pas le premier mot des choses dont vous parlez* » et se livrant lui-même à des considérations générales et historiques sur l'homosexualité, avançant même une statistique, s'avouant déconcerté que les homosexuels se recrutent parmi les hommes les plus enragés pour les femmes et scandalisé que celles-ci se mettent à parler de ces choses. Il évoqua aussi Swann, Odette et ses multiples amants, M. de Crécy. Pendant ce temps, M. Verdurin faisait à Morel des révélations sur M. de Charlus que Mme Verdurin confirma et aggrava. Charlus, Brichot et Marcel rentrèrent au salon. Morel repoussa M. de Charlus, qui demeura muet et stupéfait. La reine de Naples, revenue chercher son éventail, fut enflammée d'indignation par l'incident ; elle emmena M. de Charlus à son bras. Après cette soirée, il changea, tomba malade, connut un « *perfectionnement moral* » qui fut suivi d'une nouvelle chute. Les Verdurin décidèrent de se montrer généreux pour Saniette qui avait appris « *qu'il avait près d'un million de dettes* » et en avait eu une attaque, M. Verdurin employant à cette occasion un mot que Marcel n'avait pu saisir car, et il se lance alors dans un un autre de ses exposés, c'est « *un de ces termes comme on en a dans les familles pour désigner certaines choses* ». Cette bonté était un côté insoupçonné de la nature de M. Verdurin. Marcel revint de la soirée Verdurin avec Brichot, et put apprécier encore sa verve médisante et érudite. Alors que, tout au long de la soirée, il s'était senti « *si obscurément que ce fût, relié à la jeune fille qui était en ce moment dans sa chambre* », quand, arrivé devant sa porte, il vit la fenêtre de la chambre d'Albertine, qui était striée de lumière, comme un symbole de sa « *servitude éternelle* ».

Quand il lui révéla qu'il était allé chez les Verdurin, elle eut une « *explosion de colère* » car elle était furieuse qu'il y fût allé en cachette après lui avoir interdit de s'y rendre. Il répondit par sa propre colère où il lui reprocha ce qu'elle lui dissimulait, alors qu'auparavant il avait pu constater : « *Albertine ne*

*m'avait jamais dit qu'elle me soupçonnait d'être jaloux, préoccupé de tout ce qu'elle faisait.* » Ce fut la première dispute entre eux. Comme, parmi les choses qu'elle lui dissimulait, il lui mentionnait «  *votre voyage de trois jours à Balbec* », elle avoua être plutôt allée à Auteuil «  *chez mon amie de la rue de l'Assomption, où j'ai passé les trois jours à me raser à cent sous l'heure.* » Elle avoua aussi que son intimité avec Mlle Vinteuil n'était qu'un mensonge qu'elle lui avait fait pour se rendre intéressante à ses yeux. Comme elle se plaignait de n'être pas assez chic et ainsi dédaignée par «  *le milieu Verdurin* », il lui proposa «  *quelques centaines de francs* » mais découvrit alors qu'elle «  *était plusieurs personnes. La plus mystérieuse, la plus simple, la plus atroce se montra dans la réponse qu'elle me fit d'un air de dégoût : "Grand merci ! dépenser un sou pour ces vieux-là, j'aime bien mieux que vous me laissiez une fois libre pour que j'aille me faire casser..."* » Et elle s'arrêta, la figure empourprée, l'air navré. Il ne parvint pas à lui faire dire cette expression «  *affreusement vulgaire* » qu'elle avait entendue de «  *gens très orduriers* », mais il en découvrit l'horreur et en ressentit un désespoir qui lui fit lui dire : «  *Il vaut mieux nous quitter* ». Il lui proposa, «  *pour vous distraire les premiers jours* », de demander à Bloch de faire venir près d'elle sa cousine Esther, ce qui entraîna son aveu fortuit de la photographie qu'elle avait donnée à celle-ci. Cela rappela à Marcel sa tristesse de jadis quand il avait décidé de renoncer à Gilberte. Mais l'intention de le quitter ne se manifestait chez Albertine que de façon obscure, hypothèse qui fut confirmée par sa correction toute nouvelle quand il était question des jeunes filles de mauvais genre. Elle reconnut : «  *J'ai eu tort de vous cacher un voyage de trois semaines que j'ai fait avec Léa* » alors que «  *le matin même, elle m'avait dit qu'elle ne connaissait pas Léa ! Je regardais une flambée brûler d'un seul coup un roman que j'avais mis des millions de minutes à écrire. [...] Je comprenais aussi que les paroles d'Albertine quand on l'interrogeait ne contenaient jamais un atome de vérité, que la vérité, elle ne la laissait échapper que malgré elle, comme un brusque mélange qui se faisait en elle entre les faits qu'elle était jusque-là décidée à cacher et la croyance qu'on en avait eu connaissance.* » Il s'inquiétait de la facilité avec laquelle les «  *gomorrhéennes* » se rallient. Il évaluait la part des obscures réserves de son hérédité dans cette comédie de rupture. Il se grisait de son chagrin, tandis qu'elle échafaudait des projets et exprimait son regret d'avoir à quitter l'appartement. Aussi y mit-il brusquement fin en lui disant : «  *Voulez-vous que nous essayions de prolonger de quelques semaines?* » Pourtant, il se disait que cette «  *petite comédie* » était «  *le premier murmure d'une tempête que nous ne soupçonnons pas.* » Elle l'invita à venir dans sa chambre, mais, quand il y alla, il la trouva endormie, et médita sur l'allégorie mystérieuse de «  *ce corps insignifiant* ». «  *Pour tâcher de comprendre notre scène de la veille* », il la compara avec «  *un incident diplomatique qui venait d'avoir lieu* » : le «  *bluff* » de l'Allemagne menaçant de faire la guerre si n'était pas renvoyé le ministre des affaires étrangères, Delcassé. Il reçut une lettre de sa mère «  *où elle m'exprimait son inquiétude de ne rien savoir de mes décisions* » alors que, «  *jeune homme indécis* », il était toujours en proie au «  *problème qu'il se posait sans cesse relativement à Albertine* ». La conduite de celle-ci fut alors animée par le muet désir de «  *dissiper ses soupçons* ». Françoise se rendait compte de l'argent qu'il dépensait pour elle, car elle avait toujours été très attentive à cette question ; et, en effet, tout son argent «  *passait à avoir des chevaux, une automobile, des toilettes pour Albertine* ». Elle, qui «  *n'avait d'abord pensé qu'aux toilettes et à l'ameublement* », s'intéressait maintenant à l'argenterie. «  *Pour les toilettes, ce qui lui plaisait surtout en ce moment, c'était tout ce que faisait Fortuny.* » Elle jouait de la musique, souvent celle de Vinteuil, et Marcel en appréciait la vérité profonde, pensant que le génie n'est pas dans «  *le contenu de l'œuvre* », mais dans «  *cette qualité inconnue d'un monde unique* » que chaque grand artiste apporte au monde, que «  *les grands littérateurs n'ont jamais fait qu'une seule œuvre, ou plutôt réfracté à travers des milieux divers une même beauté* », qu'il y a dans les musiques comme dans les livres des «  *phrases-types* », que «  *cette beauté nouvelle reste identique dans toutes les œuvres de Dostoïevsky* ». Pourtant, il se prenait aussi à douter et à privilégier «  *l'hypothèse matérialiste, celle du néant* », se disant : «  *Après tout il se pourrait que si les phrases de Vinteuil semblaient l'expression de certains états de l'âme analogues à celui que j'avais éprouvé en goûtant la madeleine trempée dans la tasse de thé, rien ne m'assurait que le vague de tels états fût une marque de leur profondeur, mais seulement de ce que nous n'avons pas encore su les analyser, qu'il n'y aurait donc rien de plus réel en eux que dans d'autres.* » Quand elle jouait, il appréciait alors la beauté de celle qu'il considérait comme «  *une œuvre d'art* ». Mais, ajoute-t-il aussitôt, «  *pour dire vrai, quand je*

commençais à regarder Albertine comme un ange musicien merveilleusement patiné et que je me félicitais de posséder, elle ne tardait pas à me devenir indifférente ; je m'ennuyais bientôt auprès d'elle ». Il sentait que, même s'il la caressait, il « touchait seulement l'enveloppe close d'un être qui par l'intérieur accédait à l'infini », qu'elle n'était pas même pour lui « la merveilleuse captive dont j'avais cru enrichir ma demeure », que « m'invitant sous une forme pressante, cruelle et sans issue, à la recherche du passé, elle était plutôt comme une grande déesse du Temps ». La belle saison revint. Mais « chaque jour j'étais sûr que le lendemain je pourrais me mettre, en même temps qu'à travailler, à me lever, à sortir, à préparer un départ pour quelque propriété que nous achèterions et où Albertine pourrait mener plus librement, et sans inquiétude pour moi, la vie de campagne ou de mer, de navigation ou de chasse, qui lui plairait. » Il apprit de Mme Bontemps les promenades qu'Albertine avait faites trois ans auparavant aux Buttes-Chaumont alors qu'elle lui avait dit n'y être jamais allée. Par d'autres révélations, il comprit aussi rétrospectivement sa docilité à revenir avec lui de Balbec. Il dégagea deux traits de son caractère : « son habitude de faire servir une même action au plaisir de plusieurs personnes » ; « la vivacité avec laquelle la saisissait la tentation irrésistible d'un plaisir ». Il lui apparut qu'il était fatal qu'elle le quittât, mais il voulait choisir le moment de la séparation. Il eut, un soir, un mouvement de colère parce qu'elle avait mis « une robe de chambre bleu et or de Fortuny qui, en m'évoquant Venise, me faisait plus sentir encore ce que je sacrifiais pour Albertine, qui ne m'en savait aucun gré. » De plus en plus manipulateur, il lui fit subir un interrogatoire sur ses relations avec Andrée et les raisons de son départ de Balbec. Après une nouvelle réconciliation, son bonsoir était toutefois différent du bonsoir habituel ; il ne put obtenir son baiser. Dans le silence de la nuit, il entendit « le bruit de la fenêtre d'Albertine qui s'ouvrait violemment. » Mais l'assurance qu'elle était toujours là lui rendit le calme et l'indifférence. « Ce jour-là et le lendemain nous sortîmes ensemble, puisque Albertine ne voulait plus sortir avec Andrée. » Mais sa présence lui pesa. Ils allèrent à Versailles où « le bourdonnement des ailes » d'un aéroplane lui fit éprouver « de nouveau la nostalgie de ma liberté perdue ». Ils s'arrêtèrent « dans une grande pâtisserie située presque en dehors de la ville, et qui jouissait à ce moment-là d'une certaine vogue » et Albertine chercha à « attirer l'attention de la pâtissière » par des regards « vers une inaccessible divinité » qui ne lui en accorda aucun. « Le beau temps, cette nuit-là, fit un bond en avant », et des désirs furent éveillés en lui par ses bruits et ses odeurs, en particulier celui d'aller à Venise. Il se dit : « Oui, il fallait partir, c'était le moment. [...] Je sonnai Françoise pour lui demander de m'acheter un guide et un indicateur. » Elle lui apprit qu'Albertine venait de partir.

---

## **“Albertine disparue”**

(posthume, 1925)

Roman de 680 pages

«Mademoiselle Albertine est partie ! Comme la souffrance va plus loin en psychologie que la psychologie ! [...] J'avais une telle habitude d'avoir Albertine auprès de moi, et je voyais soudain un nouveau visage de l'Habitude. » constata Marcel.

« Le plus pressé était de lire sa lettre, puisque je voulais aviser aux moyens de la faire revenir. » se dit-il. Elle y écrivait que « la vie étant devenue impossible », il valait mieux qu'ils se quittent « bons amis ».

Il était prêt pour la faire revenir à « donner la moitié de [m]a fortune à Mme Bontemps » (car les Bontemps seraient « des gens véreux qui se servent de leur nièce pour m'extorquer de l'argent »), à « commander le yacht et la Rolls Royce qu'elle désirait », à lui laisser « sa pleine indépendance », à l'épouser, les retards qu'il y avait mis lui paraissant la raison de son départ, à moins qu'elle n'ait été « liée avec Mlle Vinteuil et son amie ». Il se rendait compte que « l'intelligence n'est pas l'instrument le plus subtil, le plus puissant, le plus approprié pour saisir le vrai », Marcel se rendait compte que « l'intelligence n'est pas l'instrument le plus subtil, le plus puissant, le plus approprié pour saisir le vrai », que « pour se représenter une situation inconnue, l'imagination emprunte des éléments connus et, à cause de cela, ne se la représente pas », que « la sensibilité, même la plus physique, reçoit,

comme le sillon de la foudre, la signature originale et longtemps indélébile de l'événement nouveau ». Il pensait : « Ce malheur était le plus grand de toute ma vie ». Il se demandait si Albertine avait « prémédité depuis longtemps sa fuite ». Sa décision qu'elle revînt n'empêcha pas sa douleur de renaître. Il avait à « annoncer le malheur qui venait d'arriver à tous ces êtres, à tous ces "moi" qui ne le savaient pas encore. » Il fut rassuré quand il apprit qu'elle était partie en Touraine, « chez sa tante où en somme elle était assez surveillée. » Il recueillit dans sa chambre « une petite fille pauvre [...] mais bientôt sa présence, en me faisant trop sentir l'absence d'Albertine, me fut insupportable. Et je la priai de s'en aller, après lui avoir remis un billet de cinq cents francs. » Il se dit de nouveau qu'« elle n'avait dû partir que pour obtenir de moi de meilleures conditions, plus de libertés, plus de luxe. » Il chargea d'une démarche auprès de Mme Bontemps en Touraine Saint-Loup qui « avait tant d'affection pour moi que la pensée de mes souffrances lui était insupportable. ». Comme son ami ne l'avait qu'entrevue, il lui donna une photographie d'elle qui lui fit dire : « C'est ça la jeune fille que tu aimes? » « d'un ton où l'étonnement était maté par la crainte de me fâcher. » Il lui donna des précisions sur sa mission. À Françoise, il demanda de faire « le lit de Mlle Albertine », mais « elle flairait la brouille ». Bloch vint se vanter d'une « indiscrete démarche » auprès de M. Bontemps, mais ne provoqua ainsi que la colère de Marcel. Il eut à faire face à un autre ennui : une convocation chez le chef de la Sûreté sur la plainte des parents de la petite fille où il reçut un « savon extrêmement violent ». Puis, comme « un inspecteur était venu s'informer si je n'avais pas l'habitude d'avoir des jeunes filles chez moi, que le concierge, croyant qu'on parlait d'Albertine, avait répondu que si, et que, depuis ce moment, la maison semblait surveillée », « que le détournement de mineures pouvait s'appliquer aussi à Albertine », « ma vie me parut barrée de tous les côtés ». Il sentit « la première apparition de cette grande force intermittente, qui allait lutter en moi contre la douleur, contre l'amour, et finirait par en avoir raison » : l'oubli. Pourtant, il constate : « Je pensais tout le temps à Albertine », même son sommeil étant plein d'elle. Un premier télégramme de Saint-Loup recula l'échéance. Il reçut une « lettre de déclaration [...] d'une nièce de Mme de Guermantes, qui passait pour la plus jolie jeune fille de Paris », mais, dit-il, c'est « trop douloureux quand on aime ». Pour se délivrer de son amour et de sa souffrance, il essayait de se convaincre que « les liens entre un être et nous n'existent que dans notre pensée. » Arriva un deuxième télégramme de Saint-Loup où il avouait n'avoir pu éviter d'être vu d'Albertine, et que « cela avait fait tout manquer ». Marcel « éclata de fureur et de désespoir », lui télégraphia de revenir. Mais, avant son retour, il reçut un télégramme d'Albertine : « Mon ami, vous avez envoyé votre ami Saint-Loup à ma tante, ce qui était insensé. Mon cher ami, si vous aviez besoin de moi, pourquoi ne pas m'avoir écrit directement? J'aurais été trop heureuse de revenir ; ne recommencez plus ces démarches absurdes. ». Il lui fit une réponse où il repoussait ses avances, se déclarant près de l'oubli, tout en rappelant tout ce qu'il était sur le point de faire pour lui plaire : lui offrir un yacht et une Rolls Royce et même l'épouser, ajoutant dans le post-scriptum qu'imaginer que Saint-Loup pût se trouver en Touraine était « du Sherlock Holmes ».

Mais il reconnaît qu'il pensait le contraire. Réfléchissant sur les effets possibles de cette lettre, il regretta de l'avoir envoyée et redouta le retour d'Albertine. Mais il changea d'avis quand Françoise lui rapporta la lettre « parce qu'elle ne savait pas avec combien de timbres elle devait l'affranchir ». Elle lui avait aussi apporté le journal qui « annonçait la mort de la Berma ». Il se souvint alors de la scène de l'aveu par Phèdre de son amour à Hippolyte, où il voyait une « sorte de prophétie des épisodes amoureux de mon existence ». Au sujet des mensonges de sa lettre, il se dit : « Le temps passe, et peu à peu tout ce qu'on disait par mensonge devient vrai. » Françoise, à qui Marcel demandait de tenir prête la chambre pour « diminuer chez elle le détestable plaisir que lui causait le départ d'Albertine », y trouva deux bagues portant le même aigle et dont le cruel mystère le tortura. Obnubilé par Albertine, il était pourtant incapable de se la « représenter ». Françoise montra sa consternation quand elle lui remit une nouvelle lettre d'elle où elle se disait prête à « décommander la Rolls ». Pour frapper un grand coup, il demanda à Andrée de venir s'installer chez lui, et en informa Albertine. Saint-Loup revint, et il l'entendit, à son insu, prononcer « des paroles machiavéliques et cruelles » (il s'agissait de faire renvoyer un des valets de pied de la duchesse de Guermantes) alors qu'il l'avait « toujours considéré comme un pâtre si bon, si pitoyable aux malheureux ». Saint-Loup lui fit une relation de sa démarche, chaque détail le faisant souffrir. Il reçut de Mme Bontemps ce télégramme : « Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plus, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse,

vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place ! » Il fut sous le coup de cette « souffrance inconnue ». Sa mémoire ne fit pas seulement vivre la morte, elle la multiplia. « Tout d'un coup c'était un souvenir que je n'avais pas revu depuis bien longtemps, car il était resté dissous dans la fluide et invisible étendue de ma mémoire, qui se cristallisait. » Il confia à Aimé une enquête sur ce qu'Albertine avait pu faire dans l'établissement de douches de Balbec. Alternaient en lui « de haineux soupçons » et « le souvenir attendri des heures de tendresse confiante avec la sœur que sa mort m'avait réellement fait perdre ». Il regrettait de n'avoir pas cherché « davantage à connaître Albertine en elle-même ». La perte de « tous ces instants si doux » vécus avec celle qui était pas « seulement une femme que j'aimais, mais une femme qui m'aimait, ma sœur, mon enfant, ma tendre maîtresse », était au-delà du désespoir. Il s'attardait sur les hasards auxquels avait tenu son amour malgré son caractère de nécessité. Il se reprochait d'avoir « par ma tendresse uniquement égoïste [...] laissé mourir Albertine comme j'avais assassiné ma grand'mère ». Il voyait des « analogies profondes » entre son amour pour Gilberte et son amour pour Albertine, et observait que « à partir d'un certain âge nos amours, nos maîtresses sont filles de notre angoisse », que « ces douloureuses, ces inéluctables vérités qui nous dominaient et pour lesquelles nous étions aveugles, vérités de nos sentiments, vérité de notre destin, combien de fois sans le savoir, sans le vouloir, nous les avons dites en des paroles crues sans doute mensongères par nous mais auxquelles l'événement avait donné après coup leur valeur prophétique ». Il reconnaît que « [s]es curiosités jalouses de ce qu'avait pu faire Albertine étaient infinies », qu'elles lui donnaient « une survie très païenne ». La force et l'exigence de son désir faisait coexister la certitude de sa mort et l'espoir de la voir revenir. La lettre d'Aimé lui apporta une souffrance imprévue en confirmant ses soupçons sur les rencontres d'Albertine aux douches. La douleur des images qu'elle suscita modifia la réalité de Balbec qui devint pour lui « l'Enfer ». Mais il ne manqua pas aussi de mettre en doute la vérité des témoignages recueillis par Aimé. S'il prenait un journal, la lecture lui « était insupportable de ces articles écrits par des gens qui n'éprouvaient pas de réelle douleur », qui « remettaient brusquement devant moi, sans que j'eusse eu le temps de me détourner, l'image d'Albertine, et je me remettais à pleurer. ». Il chargea Aimé d'une nouvelle enquête en Touraine. Celui-ci lui envoya une lettre qui lui révélait une Albertine différente de celle qu'il connaissait : elle se baignait souvent dans la mer avec une « petite blanchisseuse », qui « lui faisait des caresses avec sa langue le long du cou et des bras, même sur la plante des pieds », et à laquelle elle disait : « Tu me mets aux anges ». Il se souvint alors d'une peinture d'Elstir « où dans un paysage touffu il y a des femmes nues ». Mais « vint à [s]on secours contre cette image de la blanchisseuse », le souvenir de l'Albertine bonne et douce, et innocente. Il notait : « Mon souvenir [...] ne faisait, comme une aurore boréale, que refléter après la mort d'Albertine le sentiment que j'avais eu pour elle, il était comme l'ombre de mon amour. » Le regret qu'il avait d'elle fit naître en lui « le besoin d'une sœur », la décision de se marier, la conviction qu'elle aurait partagé « [s]es amours pour d'autres femmes » ; puis la jalousie renaissait dans des moments où, ne se souvenant plus d'Albertine, il croyait être jaloux d'Andrée : « en somme [...] les sentiments que m'avaient laissés Albertine eurent plus de peine à mourir que le souvenir de leur cause première. » Cependant, « un médecin de l'âme qui m'eût visité eût trouvé que mon chagrin allait mieux ». « L'idée qu'Albertine était morte [...] avait fini par conquérir en moi la place qu'y occupait récemment encore l'idée de sa vie ». Il se consolait en se disant : « On ne guérit d'une souffrance qu'à condition de l'éprouver pleinement ». Il connaissait encore d'occasionnelles « reprises de mon amour pour Albertine » et de sa souffrance. Andrée lui avoua « le goût qu'elle avait pour les femmes et ses propres relations avec Mlle Vinteuil », mais nia avoir eu des relations charnelles avec Albertine. Il chercha des femmes qu'elle avait pu connaître, fit venir, « dans une maison de passe », « deux petites blanchisseuses d'un quartier où allait souvent Albertine. » Il constata que « cet immense désir que [s]on amour pour Albertine n'avait pu assouvir » commençait à remonter en lui, que « [s]on amour finissant semblait rendre possibles pour [lui] de nouvelles amours » : « Par les jours clairs Paris m'apparaissait innombrablement fleuri de toutes les fillettes, non que je désirais, mais qui plongeaient leurs racines dans l'obscurité du désir et des soirées inconnues d'Albertine. » « Je ramenaient avec moi les filles qui m'eussent le moins plu [...] La vie, en me découvrant peu à peu la permanence de nos besoins, m'avait appris que faute d'un être il faut se contenter d'un autre. »

Mais c'était en vain : seule Albertine pouvait lui donner le bonheur. Il notait : « *Comme il y a une géométrie dans l'espace, il y a une psychologie dans le temps, où les calculs d'une psychologie plane ne seraient plus exacts parce qu'on n'y tiendrait pas compte du Temps et d'une des formes qu'il revêt, l'oubli.* » Trois étapes marquèrent son retour à l'indifférence. La première commença lors d'une promenade au Bois un dimanche de Toussaint où il remarqua « *un groupe de trois jeunes filles* », dont l'une d'elles, quelques jours plus tard, lui lança en passant « *un premier regard, puis m'ayant dépassé, et retournant la tête vers moi, un second qui acheva de m'enflammer* ». Un concierge lui donna son nom : « *Mlle Déporcheville* », qu'il rétablit en « *d'Éporcheville, c'est-à-dire le nom de la jeune fille d'excellente famille, et apparentée vaguement aux Guermantes, dont Robert m'avait parlé pour l'avoir rencontrée dans une maison de passe* ». Cependant, Saint-Loup, à qui il avait télégraphié, lui répondit que celle qu'il avait rencontrée était une « *De l'Orgeville [...] petite, brune, boulotte, est en ce moment en Suisse.* » Marcel regretta : « *Ce n'était pas elle.* » À son grand étonnement, « *Le Figaro* » publia son article qu'il essaya de lire « *non en auteur, mais comme un des lecteurs du journal* » qui le trouverait trop long, ne regarderait pas la signature, fabriquerait une autre pensée dans son esprit. Cela l'incita à faire une visite aux Guermantes. En y entrant, il vit « *la jeune fille blonde que j'avais crue pendant vingt-quatre heures être celle dont Saint-Loup m'avait parlé* » : c'était Mlle de Forcheville, c'est-à-dire Gilberte. Elle était là parce que la duchesse de Guermantes avait changé d'attitude à l'égard de la femme et de la fille de Swann, après la mort de celui-ci ; elle avait rencontré Gilberte à l'Opéra, l'avait reçue, lui avait parlé de son père. Vers cette époque, Forcheville l'avait adoptée. Le duc commença à lire son article. Gilberte, apprenant qu'il s'était appelé le prince des Laumes, se montra « *intéressée par tout ce qui touchait des gens qui n'avaient pas voulu lui dire bonjour pendant si longtemps* ». Honteuse de ses parents, quand elle avait demandé le nom de son père véritable, « *elle avait prononcé au lieu de Souann, Svan, changement qu'elle aperçut un peu après être péjoratif, puisque cela faisait de ce nom d'origine anglaise un nom allemand* », et elle se faisait appeler Mlle de Forcheville. « *Malgré cela, dans son snobisme il y avait de l'intelligente curiosité de Swann* » pour les gens du monde. Quand M. de Guermantes eut terminé la lecture de l'article, « *il m'adressa des compliments d'ailleurs mitigés. Il regrettait la forme un peu poncive de ce style où il y avait "de l'enflure, des métaphores comme dans la prose démodée de Chateaubriand" ; par contre il me félicita sans réserve de "m'occuper"* ». Marcel reçut deux lettres de félicitations, l'une de Mme Goupil, « *dame de Combray que je n'avais pas revue depuis tant d'années et à qui, même à Combray, je n'avais pas trois fois adressé la parole* », lettre empreinte du « *conventionalisme bourgeois* » ; l'autre d'un inconnu. Mais Bloch, « *dont j'eusse tant aimé savoir ce qu'il pensait de mon article, ne m'écrivit pas* » et pas plus Bergotte. Gilberte, « *qui aurait dû rajeunir, sinon perpétuer* » la mémoire de Swann, « *se trouva hâter et consommer l'œuvre de la mort et de l'oubli* », et elle la hâta chez Marcel à l'égard d'Albertine. Il sentait croître en lui « *l'être nouveau qui supporterait aisément de vivre sans Albertine* » ; un nouveau moi, mondain, prit la place de celui qui aimait Albertine. La deuxième étape vers l'indifférence fut franchie, six mois plus tard, grâce à des confidences d'Andrée avec laquelle il avait « *de demi-relations charnelles* ». Elle lui confia qu'Albertine aimait à prendre du plaisir avec elle, avec des fillettes levées pour elle par Morel à qui elle donnait « *la permission d'y prendre aussi son plaisir, car il aimait les petites novices* » ; « *il eut une fois l'audace d'en mener une, ainsi qu'Albertine, dans une maison de femmes à Couliville, où quatre ou cinq la prirent ensemble ou successivement.* » Albertine avait « *d'affreux remords* » du fait de « *cette furieuse envie* » : « *elle espérait que vous la sauveriez, que vous l'épouseriez.* » Mais « *elle n'avait pas entièrement renoncé à ses jeux avec moi* », confia encore Andrée qui lui révéla la vérité sur le soir où il était rentré avec une branche de seringa : elles étaient ensemble et elles avaient eu « *la même idée : faire semblant de craindre l'odeur du seringa* ». Mais Marcel se dit encore que cette vérité n'était peut-être qu'un mensonge, tablant sur les diverses natures d'Andrée. Se fiança avec elle un neveu des Verdurin, qui avait été à Balbec un paresseux et un cancre, qui avait habité « *deux mois la grande maison de femmes où M. de Charlus avait cru surprendre Morel* », qui « *fit représenter de petits sketches, dans des décors et avec des costumes de lui, et qui ont amené dans l'art contemporain une révolution au moins égale à celle accomplie par les Ballets russes* » mais dont on pensait qu'ils avaient pu être écrits par Andrée ou par un « *nègre* ». Il allait épouser Andrée, « *malgré le désespoir de Rachel dont il ne tint aucun compte* ». Marcel se rendit

compte que « *si je ne croyais plus à l'innocence d'Albertine, c'est que je n'avais déjà plus le besoin, le désir passionné d'y croire. C'est le désir qui engendre la croyance.* » La princesse de Parme rendit visite à sa mère. Andrée revint une semaine plus tard, et fournit alors à Marcel une nouvelle explication du départ d'Albertine : « *Je crois qu'elle a été forcée de vous quitter par sa tante qui avait des vues sur cette canaille, vous savez, ce jeune homme qui aimait Albertine et l'avait demandée.* » Il se dit qu'il y a de nombreuses causes d'une même action, que le mensonge et la douleur dans l'amour enrichissent l'univers de l'intellectuel sensible. Mais il ne comprenait toujours pas mieux pourquoi Albertine l'avait quitté. Andrée lui révéla que, si Albertine avait voulu aller à la matinée Verdurin, elle « *ignorait absolument que Mlle Vinteuil dût y venir* » ; en fait, Mme Verdurin aurait voulu lui faire rencontrer son prétendant. Andrée dit encore à Marcel que « *depuis qu'elle avait eu la fièvre typhoïde [...] c'était un vrai cerveau brûlé.* » Marcel commente : « *Je me disais combien il est difficile de savoir la vérité dans la vie* ». Il eut à subir les marques de sympathie sincère pour lui du neveu que les Verdurin voulaient fiancer à Albertine. Il lui semblait possible qu'Albertine ait été sincère.

Il en vint à « *la troisième fois où je me souviens d'avoir eu conscience que j'approchais de l'indifférence absolue à l'égard d'Albertine.* » Ce fut à Venise où sa mère l'emmena passer quelques semaines. Devant le palais des Doges et son escalier des géants, le baptistère et les fresques de Saint-Marc, longuement contemplées, il goûta des impressions analogues à celles de Combray, mais des impressions urbaines mêlées à des impressions maritimes. Il se livra à « *une recherche passionnée* » des Vénitiennes, cherchant « *des femmes d'un genre populaire, les allumettières, les enfileuses de perles, les travailleuses du verre ou de la dentelle, les petites ouvrières aux grands châles noirs à franges, que rien ne m'empêcherait d'aimer* », « *des femmes qu'Albertine n'avait pas* ». Sa mère invita Mme Sazerat à dîner dans un autre hôtel ; ils y virent une vieille dame en laquelle il reconnut difficilement, sous son bonnet de concierge, la marquise de Villeparisis, en compagnie de son vieil amant, M. de Norpois. Au nom de « *Villeparisis* », Mme Sazerat sembla sur le point de s'évanouir. « *Est-ce que je ne pourrais pas l'apercevoir une seconde?* » demanda-t-elle. C'est le rêve de ma vie. » Or, quand Marcel la lui désigna, Mme Sazerat ne put d'abord comprendre que cette « *petite bossue, rougeaude, affreuse* » n'était autre que la fameuse Mlle de Bouillon, « *belle comme un ange, méchante comme un démon* », qui, en premières noces duchesse d'Havré, avait rendu fou le père de Mme Sazerat, l'avait ruiné puis abandonné.

Marcel confesse : « *Parfois au crépuscule en rentrant à l'hôtel je sentais que l'Albertine d'autrefois, invisible à moi-même, était pourtant enfermée au fond de moi comme aux "plombs" d'une Venise intérieure, dont parfois un incident faisait glisser le couvercle durci jusqu'à me donner une ouverture sur ce passé.* » Or il reçut ce télégramme : « *Mon ami, vous me croyez morte, pardonnez-moi, je suis très vivante, je voudrais vous voir, vous parler mariage, quand revenez-vous? Tendrement, Albertine.* » Mais cette nouvelle « *ne me causa pas la joie que j'aurais cru.* » Le moi qui aimait Albertine était bien mort. « *Au matin je rendis la dépêche au portier de l'hôtel en disant qu'on me l'avait remise par erreur* », et il décida de faire comme s'il ne l'avait pas reçue. Il sortait dans Venise seul ou avec sa mère, fréquentant Saint-Marc et le baptistère. Ils firent un voyage à Padoue pour voir la chapelle des Giotto. Il demanda à sa mère de remettre de quelques jours leur départ de Venise. Elle refusa, mais il décida de rester. Cependant, comme « *l'heure du train s'avavançait, ma solitude irrévocable était si prochaine qu'elle me semblait déjà commencée et totale. Car je me sentais seul, les choses m'étaient devenues étrangères, je n'avais plus assez de calme pour sortir de mon cœur palpitant et introduire en elles quelque stabilité. La ville que j'avais devant moi avait cessé d'être Venise. [...] Le chant de "Sole mio" s'élevait comme une déploration de la Venise que j'avais connue, et semblait prendre à témoin mon malheur.* » L'angoisse de la solitude étant insupportable, il s'élança enfin et arriva à la gare à temps pour retrouver sa mère. Dans une lettre, « *Gilberte m'annonçait son mariage avec Robert de Saint-Loup.* » Le récent télégramme était d'elle, et non d'Albertine, la poste ayant fait une erreur dans la signature. Sa mère lui fit part du mariage, plus étonnant encore, du fils de Cambremer avec Mlle d'Oloron, M. de Charlus ayant donné ce titre à la nièce de Jupien. Marcel observa : « *Voilà les Cambremer ancrés dans ce clan des Guermantes où ils n'espéraient pas pouvoir jamais planter leur tente ; de plus, la petite adoptée par M. de Charlus aura beaucoup d'argent, ce qui était indispensable depuis que les Cambremer ont perdu le leur ; et en somme elle est la fille adoptive et, selon les Cambremer, probablement la fille véritable - la fille naturelle - de*



quelqu'un qu'ils considèrent comme un prince du sang. » Il avait appris (« car je n'avais pu assister à tout cela de Venise ») les vicissitudes des fiançailles de Saint-Loup : la princesse de Silistrie « jeta les hauts cris », « clama que si Saint-Loup épousait la fille d'Odette et d'un juif, il n'y avait plus de faubourg Saint-Germain » ; on fit à Combray des commentaires réprobateurs. Ces deux mariages, « dont nous parlions avec ma mère dans le train qui nous ramenait à Paris », firent éprouver à Marcel « une immense tristesse, comme quand deux parties de votre existence passée, amarrées auprès de vous, et sur lesquelles on fonde peut-être paresseusement au jour le jour, quelque espoir inavoué, s'éloignent définitivement. » Il s'amusa des effets contraires d'un même vice chez Charlus et Legrandin : « Au fur et à mesure que M. de Charlus s'était alourdi et alenti, Legrandin était devenu plus élancé et rapide. Cette vélocité avait d'ailleurs des raisons psychologiques. Il avait l'habitude d'aller dans certains mauvais lieux où il aimait qu'on le vît ni entrer ni sortir, il s'y engouffrait. ». Lui qui était snob, qui « cultivait des relations aristocratiques », maintenant qu'il avait « une situation mondaine », qu'il était devenu « le comte de Méséglise », cessa d'en profiter. Gilberte, d'abord heureuse de sa situation mondaine, y devint indifférente. Mlle d'Oloron, « déjà atteinte de la fièvre typhoïde le jour du mariage », mourut « quelques semaines après » ; « la lettre de faire-part [...] mêlait à des noms comme celui de Jupien presque tous les grands noms de l'Europe », et Marcel s'étend sur les erreurs auxquelles elle pouvait donner lieu, considérant que triomphe finalement des « Muses plus hautes de la philosophie et de l'art » celle de l'Histoire.

Il alla « passer un peu plus tard quelques jours à Tansonville, parce que j'avais appris que Gilberte était malheureuse, trompée par Robert », qui était épris de Morel qui avait « cherché à désunir le ménage » en y mettant « des ruses diaboliques ». Marcel eut encore une confirmation du fait qu'Albertine aimait les femmes. Il se livra à une interprétation rétrospective d'indices des goûts de Saint-Loup. Il satisfaisait chez Mme de Forcheville « le goût qu'elle avait toujours eu d'être entretenue », et il dépensait aussi beaucoup pour Morel. Marcel se rappelait que « le premier jour où il l'avait aperçu », il lui avait « trouvé un air efféminé qui n'était certes pas l'effet de ce que j'apprenais de lui maintenant, mais de la grâce particulière aux Guermantes », se disait que « son affection pour moi, sa manière tendre, sentimentale de l'exprimer [...] signifiait alors tout autre chose [...] il était encore plus spécial que je ne l'avais cru. » Cela « ternissait toute notre amitié de Balbec et de Doncières. »

---

## **“Le temps retrouvé”**

(posthume, 1927)

Roman de 360 pages

Marcel séjourna à Tansonville chez Gilberte et Robert de Saint-Loup, fit des promenades avec Gilberte qui lui rappelèrent celles de son enfance, bien qu'il semblait éprouver peu de plaisir à revoir Combray. Il avait « le sentiment que jamais je ne serais capable d'écrire, auquel s'ajoutait celui que mon imagination et ma sensibilité s'étaient affaiblies ». Gilberte lui apprit que les côtés de Guermantes et de Méséglise « n'étaient pas aussi inconciliables que j'avais cru ». Elle lui révéla le sens du geste qu'elle lui avait fait jadis : tombée amoureuse de lui le jour où ils s'étaient aperçus à Combray, elle trouvait qu'il était un « joli petit garçon » et aurait voulu qu'il vienne « jouer avec de petits amis, dans les ruines du donjon de Roussainville ». Il l'avait aimée comme il avait aimé Albertine, mais il se disait : « Les femmes qu'on n'aime plus et qu'on rencontre après des années, n'y a-t-il pas entre elles et vous la mort. » Il n'avait même pas envie de lui demander « avec qui elle descendait les Champs-Élysées », autre exemple de « cette incuriosité amenée par le temps ». Il était indifférent sur le plan des sentiments, mais sa vision de son passé en était bouleversée. À ses yeux, Gilberte « résumait tout ce que j'avais désiré dans mes promenades jusqu'à ne pas pouvoir me décider à rentrer. »

« Entre deux promenades ou pendant l'averse », il passait toute sa journée dans sa chambre. « Pendant ces promenades, Gilberte me parlait de Robert comme se détournant d'elle, mais pour aller vers d'autres femmes », tandis que Marcel le savait sodomiste, et constatait les effets de son

vice sur ses manières : « *il était devenu plus élancé, plus rapide* » ; « *il ne faisait presque plus preuve vis-à-vis de ses amis, par exemple vis-à-vis de moi, d'aucune sensibilité* » ; à Gilberte, « *il mentait tout le temps* ». Françoise avait de l'estime pour lui, car elle voyait « *tout ce qu'il faisait pour Morel* ». Il demandait à Marcel, au sujet de Gilberte : « *Ne trouves-tu pas qu'elle a quelque chose de Rachel?* » Et Marcel remarqua « *une similitude réelle de quelques traits (dus par exemple à l'origine hébraïque)* », tandis que, dans Robert de Saint-Loup, apparaissait de plus en plus le type Guermantes. Il avait hérité de M. de Charlus son « *genre d'amours* ». Gilberte en parlait avec Marcel, « *non certes relativement à son mari, car elle ignorait, ou feignait d'ignorer tout.* » Aussi lui demanda-t-il « *si, dans un genre parallèle, Albertine [...] avait de ces goûts.* » Mais « *Gilberte ne put me donner ce renseignement.* » Elle lui prêta « *un volume du journal inédit des Goncourt* » qui lui permit de trouver son « *absence de disposition pour les lettres* » « *moins regrettable* ». Sont transcrites des pages où il est question de M. Verdurin, critique d'art, sur le salon Verdurin, et qui lui font écrire : « *Prestige de la littérature !* » Il se consola un peu d'être peu doué en se disant que la littérature, en somme, n'est que cela. Mais il constata aussi la faible importance du sujet pour l'œuvre d'art.

« *Ces idées, tendant les unes à diminuer, les autres à accroître mon regret de ne pas avoir de dons pour la littérature, ne se présentèrent jamais à ma pensée pendant les longues années où d'ailleurs j'avais tout à fait renoncé au projet d'écrire et que je passai à me soigner, loin de Paris, dans une maison de santé, jusqu'à ce que celle-ci ne pût plus trouver de personnel médical, au commencement de 1916. Je rentrai alors dans un Paris bien différent de celui où j'étais déjà revenu une première fois [...], en août 1914.* » Mme de Villeparisis était morte dans la solitude. Madame Verdurin était devenue « *une des reines de ce Paris de la guerre* » où avaient changé les modes féminines, où le « monde » s'était transformé, où « *le dreyfusisme était maintenant intégré dans une série de choses respectables et habituelles* . [...] *Il n'était plus "shocking"* ». Mme Bontemps s'était « *solidement installée dans le faubourg Saint-Germain* ». Les nouvelles de la guerre étaient répercutées dans le salon Verdurin dont, parmi les nouveaux fidèles, se trouvait Morel qui « *n'aurait pas dû être là, pour la raison qu'il n'était nullement réformé. Simplement, il n'avait pas rejoint et était déserteur, mais personne ne le savait.* » Il y avait aussi le mari d'Andrée. Mme Verdurin fit des avances à Odette.

Se donnant un grand rôle politique, se voulant le porte-parole officieux des nouvelles sur la guerre, elle se plaisait à communiquer avec le « G.Q.G. », avec M. Bontemps, grand fonctionnaire qui était un « *jusqu'aboutiste* », faisant de nombreux « *téléphonages* ». Elle « *tirait gloire d'user des expressions courantes* », comme le mot « *limoger* ». Le salon « *s'était transporté momentanément dans un des plus grands hôtels de Paris, le manque de charbon et de lumière rendant plus difficiles les réceptions des Verdurin dans l'ancien logis, fort humide, des Ambassadeurs de Venise.* » « *Tous les gens les plus intéressants, les plus variés, les femmes les plus élégantes de Paris, étaient ravis de profiter du luxe des Verdurin, qui avec leur fortune allait croissant à une époque où les plus riches se restreignaient faute de toucher leurs revenus.* »

« *À la tombée du jour* », apparaissait dans le ciel « *un aéroplane monté par des hommes qui veillaient sur Paris.* » Marcel compare les promenades dans le Paris nocturne à celles des soirs de Combray.

Il se souvenait de sa rencontre avec Saint-Loup, en 1914, à la déclaration de guerre où « *il avait effacé toutes les impressions peu agréables d'insincérité qu'il avait produites pendant le séjour à Tansonville [...]* et *j'avais reconnu en lui toutes les belles qualités d'autrefois* » ; il lui apprit que la duchesse de Guermantes « *divorcerait* » ; il disait n'avoir pas repris de service car, prétendait-il, il avait peur ; mais, en réalité, « *il faisait des pieds et des mains* » pour que son engagement fût accepté. Bloch, au contraire, « *faisait montre des sentiments les plus chauvins* », et avait « *quoique myope, été reconnu bon pour le service* ». Le patriotisme de Saint-Loup était vrai et faux celui de Bloch. À propos de Saint-Loup, Marcel observait que « *en dehors de l'homosexualité, chez les gens les plus opposés par nature à l'homosexualité, il existe un certain idéal conventionnel de virilité, qui, si l'homosexuel n'est pas un être supérieur, se trouve à sa disposition, pour qu'il le dénature d'ailleurs.* » Marcel parla à Saint-Loup du directeur du Grand Hôtel qui était « *germanophobe* », mais qu'on considéra comme « *un Boche* » et qu'on a « *mis dans un camp de concentration* », tandis que Saint-Loup lui parla de « *l'ancien liftier* » qui cherchait à « *rentrer* » dans l'aviation. Françoise répétait qu'« *on ne devait pas abandonner les "pauvres Russes", puisqu'on était "allié"* ». Comme elle

n'avait pas réussi à « *faire réformer son neveu* », le maître d'hôtel se plaisait à l'inquiéter, affirmant : « *C'est toute la jeunesse qui sera en avant, il n'en reviendra pas lourd* ». Marcel avait regagné assez vite sa maison de santé. Il y reçut une lettre de Gilberte qui, « *effrayée par les raids perpétuels de "taubes" au-dessus de Paris* », s'était réfugiée à Tansonville où elle avait été obligée d'héberger « *un état-major allemand* » sur « *la parfaite éducation* » duquel « *elle ne tarissait pas* ». Il reçut aussi une lettre de Saint-Loup où il analysait la guerre, trouvait que « *des mots comme "passerons pas" ou "on les aura" ne sont pas agréables* » car « *c'est ennuyeux de construire une épopée sur des termes qui sont pis qu'une faute de grammaire ou une faute de goût* », admirait l'« *héroïsme* » des « *gens du peuple* » qui donne « *une belle idée des Français* ». À son second retour à Paris, Marcel reçut une nouvelle lettre de Gilberte, où elle disait être allée à son voyage à Tansonville « *pour rencontrer les Allemands et défendre contre eux son château* » et donnait des précisions sur les combats dans ce secteur. Saint-Loup, venu en permission, lui rendit visite, et Marcel l'avait « *approché avec ce sentiment de timidité, avec cette impression de surnaturel que donnaient au fond tous les permissionnaires* » ; ils avaient échangé des propos sur la beauté des raids nocturnes d'aviation et des considérations stratégiques. Pour Marcel, « *si la guerre n'avait pas grandi l'intelligence de Saint-Loup, cette intelligence conduite par une évolution où l'hérédité entraine pour une grande part, avait pris un brillant que je ne lui avais jamais vu* » ; mais il lui paraissait moins original cependant que son oncle Charlus dont « *il était comme un successeur* ». Marcel appréciait la beauté du Paris nocturne qui lui donna une « *impression d'Orient* ». Il fit la rencontre de M. de Charlus qu'il eut du mal à reconnaître car l'air commun à tous les invertis couvrait tout chez lui ; il s'était brouillé avec Mme Verdurin qui faisait preuve de malveillance à son égard, le trouvait « *avant-guerre* » et demandait : « *Est-ce qu'il n'est pas autrichien ?* » ; il prenait un sombre plaisir à énumérer ses amis morts, parmi lesquels Charles Swann ; aussi vivait-il « *dans un isolement relatif* » ; il subissait encore l'ingratitude de Morel auquel il avait obtenu une place dans la presse où il écrivait des chroniques scandaleuses où il l'attaquait, l'appelant « *Frau Bosch* », « *Tante de Frankfort* » ou « *Gaillard d'arrière* ». Marcel jugeait la gigantesque querelle entre la France et l'Allemagne à la lumière de celles qu'il avait lui-même connues ; il était devenu méfiant à l'égard des nations depuis qu'il avait été trahi. Malgré la guerre, « *la vie continuait presque semblable pour bien des personnes qui ont figuré dans ce récit* ». Mme Verdurin, « *souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit de s'en faire faire dans certain restaurant* », et « *elle reprit son premier croissant le matin que les journaux narraient le naufrage du "Lusitania"* ». M. de Charlus affichait sa germanophilie, et les articles de Brichot, où il critiquait le militarisme de l'Allemagne, lui inspiraient des sarcasmes. M. de Charlus et Morel se rencontrèrent : le premier fut suppliant, le second s'esquiva en se moquant, et le baron le menaça : « *Prends garde, je me vengerai.* » Il souffrait d'être dédaigné par Morel, disant de lui : « *C'est un garçon fou de femmes et qui ne pense qu'à cela* » alors que Marcel l'avait vu « *donner pour cinquante francs une de ses nuits au prince de Guermantes* ». Il se moquait aussi des articles de Norpois pour leur « *pullulement d'expressions nouvelles* ». Marcel observe alors les « *extraordinaires enfantillages* » de la conversation de Charlus sur la guerre. Quant à Mme de Forcheville, elle prononçait des sottises d'un autre genre, tout en satisfaisant encore plus son anglomanie, car « *elle ne se faisait pas faute de citer à tout propos l'expression de "fair play"* », de parler des « *braves "tommies"* », des « *plus lointains "dominions"* ». Brichot, « *quand il se mit à écrire presque quotidiennement des articles* », subit une disgrâce chez les Verdurin, Mme Verdurin s'acharnant contre leur ridicule.

Descendant les boulevards avec M. de Charlus, Marcel l'entendit se plaindre de la guerre qui faisait qu'on était plus sûr de « *revoir un servent (sic)* » ou « *ce lieutenant anglais qui vient peut-être pour la première fois et sera peut-être tué demain* », trahissant ainsi son vice. Il l'entendit encore prononcer une harangue défaitiste. Marcel était sensible au spectacle « *des aéroplanes qui montaient comme des fusées rejoindre les étoiles, et des projecteurs promenaient lentement, dans le ciel sectionné, comme une pâle poussière d'astres, d'errantes voies lactées.* » M. de Charlus aurait voulu renouer avec Morel. Anticipant « *de beaucoup d'années* », Marcel annonce la peur de M. de Charlus que Morel avouera et qui sera justifiée après la mort du baron par une lettre de lui. Il revient à la conversation avec M. de Charlus qui faisait une comparaison entre le Paris actuel et Pompéi ; qui disait son admiration pour les soldats alliés et allemands. Il quitta Marcel en lui serrant « *la main à me*

*la broyer, ce qui est une particularité allemande* ». Ayant soif et tous les bars étant fermés, Marcel chercha un hôtel. Il en trouva un d'où il lui sembla voir sortir Saint-Loup. Dans l'hôtel, il écouta une conversation entre des militaires et des ouvriers. Le patron entra, chargé de grosses chaînes. Marcel obtint une chambre, d'où il entendit et vit M. de Charlus fustigé et injurié par un militaire. Apparut Jupien, à qui le baron se plaignit de la mollesse du soldat. Il y avait dans l'hôtel d'autres clients : « *un député de l'Action Libérale* » qui « *avait marié sa fille à midi à Saint-Pierre de Chaillot* », « *le grand-duc de Russie* » qui se faisait appeler M. Lebrun. Jupien présentait à M. de Charlus « *un garçon laitier* » qui était « *surtout un des plus dangereux apaches de Belleville* » car le baron était toujours fidèle à un même type d'éphèbe, celui de Morel. Le narrateur dégage alors des lois générales de l'amour. Il retourna dans l'antichambre où « *on était très agité d'une croix de guerre qui avait été trouvée par terre, et on ne savait pas qui l'avait perdue, à qui la renvoyer pour éviter au titulaire une punition* ». Survinrent « *deux clients très élégants, en habit et cravate blanche sous leurs pardessus - deux Russes, me sembla-t-il à leur très léger accent [...] partagés entre le désir, la tentation et une extrême frousse* », et, dans leurs propos, Marcel décela des déviations révélatrices produites par l'émotion dans le langage. Jupien « *s'arrêta stupéfait* » en voyant Marcel qui lui expliqua pourquoi il était venu. Des clients demandaient au patron « *s'il ne pouvait pas leur faire connaître un valet de pied, un enfant de chœur, un chauffeur nègre. Toutes les professions intéressaient ces vieux fous, dans la troupe toutes les armes, et les alliés de toutes les nations. Quelques-uns réclamaient surtout des Canadiens, subissant peut-être à leur insu le charme d'un accent si léger qu'on ne sait pas si c'est celui de la vieille France ou de l'Angleterre. À cause de leur jupon et parce que certains rêves lacustres s'associent souvent à de tels désirs, les Écossais faisaient prime.* » « *Le baron entra, marchant assez difficilement à cause des blessures, dont il devait sans doute pourtant avoir l'habitude* », se tenant au milieu du « *harem* » de jeunes gens qui « *tous semblaient le connaître* ». M. de Charlus parti, Marcel fut intrigué par « *une personne qui me parut une dame assez âgée, en jupe noire. Je reconnus bientôt mon erreur, c'était un prêtre.* » Jupien donna des explications sur sa maison qu'il avait prise « *uniquement pour rendre service au baron et distraire ses vieux jours* ». Alors qu'il parlait à Marcel éclata « *le bruit d'une détonation, une bombe que les sirènes n'avaient pas devancée. [...] Bientôt les tirs de barrage commencèrent.* » Marcel s'enfuit par les rues « *entièrement noires* », éclairées enfin par « *les flammes d'un incendie* » Il pensa que la maison de Jupien avait pu être détruite et que « *les Pompéiens* » qui s'y trouvaient avaient pu y être ensevelis. Mais il en retrouva plusieurs dans les couloirs du métro où régnait une obscurité propice qui permettait de « *mordre à même le fruit sans le convoiter des yeux et sans demander de permission* ».

« *Dans une même salle beaucoup d'hommes, qui n'avaient pas voulu fuir, s'étaient réunis.* » Ils appartenaient à un « *monde riche et aristocratique. L'aspect de chacun avait quelque chose de répugnant qui devait être la non-résistance à des plaisirs dégradants.* » Marcel, « *tout en [s]e rapprochant de [s]a demeure, songea[t] combien la conscience cesse vite de collaborer à nos habitudes.* » Il trouvait Jupien très doué « *sous le rapport de l'intelligence et de la sensibilité* ». Il s'étonnait que M. de Charlus n'ait pas pu « *refuser à sa sensualité certaines satisfactions dans lesquelles il semble qu'on ne pourrait avoir comme excuse que la démence complète* », mais devait admettre que, dans ces aberrations, se reconnaît cependant l'amour. La fin de l'alerte fut sonnée « *comme [il] arriva[t] à la maison* » où, apprit-il de Françoise, Saint-Loup était venu chercher sa croix de guerre perdue. Françoise était toujours torturée par le maître d'hôtel qui était désolé parce que « *la victoire des Alliés semblait, sinon rapprochée, du moins à peu près certaine* ». Elle allait beaucoup chez des cousins qui étaient millionnaires et s'étaient retirés depuis dix ans à la campagne, mais qui, leur neveu cafetier ayant été tué à la guerre, « *s'étaient remis cafetiers sans vouloir toucher un sou* ». Ici intervient l'auteur qui déclare : « *Dans ce livre où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage "à clefs", où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration, je dois dire à la louange de mon pays que seuls les parents millionnaires de Françoise ayant quitté leur retraite pour aider leur nièce sans appui, que seuls ceux-là sont des gens réels qui existent* » et il donne leur nom : « *Larivière* ». Le départ de Marcel de Paris « *se trouva retardé* » par la mort de Robert de Saint-Loup, « *tué le surlendemain de son retour au front* ». Il resta pendant plusieurs jours enfermé dans sa chambre, pensant à lui, se souvenant de son amitié, voyant un secret parallèle entre sa vie et celle d'Albertine. « *Françoise prit immédiatement son rôle de*

*pleureuse* ». L'enterrement eut lieu dans l'église Saint-Hilaire de Combray. La duchesse de Guermantes, en dépit de « *la méchanceté dont elle avait fait preuve à son égard* », « *pleura toute une journée, tomba malade et mit longtemps - plus d'une semaine, c'était longtemps pour elle - à se consoler* ». Et « *elle fut peut-être seule, après la révolution russe, à faire preuve à l'égard des grandes-duchesses et des grands-ducs d'un dévouement sans bornes.* » M. de Charlus avait promis de se venger : Morel, qui était déserteur, fut arrêté ; mais il fit des révélations qui entraînèrent l'arrestation de M. de Charlus et de M. d'Argencourt. « *Morel fut simplement envoyé sur le front ; il s'y conduisit bravement, échappa à tous les dangers et revint, la guerre finie, avec la croix que M. de Charlus avait jadis vainement sollicitée pour lui.* ». Marcel imagine ce que Saint-Loup aurait pu faire s'il avait survécu.

Il revint de « *la nouvelle maison de santé* » où il avait passé « *beaucoup d'années* » mais n'avait pas été guéri. Dans le train du retour, il fut de nouveau frappé par « *la pensée de mon absence de dons littéraires* ». Le train s'étant arrêté en pleine campagne, il observa une ligne d'arbres, le long de la voie, éclairés par le soleil jusqu'à la moitié de leur troncs ; n'éprouvant aucun plaisir devant ce spectacle, il s'adressa aux arbres : « *Vous n'avez plus rien à me dire, mon cœur refroidi ne vous entend plus. [...] Si j'ai jamais pu me croire poète, je sais maintenant que je ne le suis pas. Peut-être dans la nouvelle partie de ma vie, si desséchée, qui s'ouvre, les hommes pourraient-ils m'inspirer ce que ne me dit plus la nature.* ». Ne voyant pas de raison de ne pas « *mener la vie de l'homme du monde* », il se rendit à une matinée chez le prince de Guermantes, son nom lui donnant envie de « *me rapprocher de mon enfance et des profondeurs de ma mémoire* ». Le prince, qui était devenu veuf et appauvri et avait épousé la riche Mme Verdurin après la mort de son premier mari, s'était fait construire un magnifique hôtel avenue du Bois. Au cours du trajet dans une voiture qui traversa les rues qui vont vers les Champs-Élysées, Marcel eut l'impression d'entrer dans un pays merveilleux et connu, celui de son enfance, s'éleva « *lentement vers les hauteurs silencieuses du souvenir* ». Il rencontra, vieux prince déchu accompagné de Jupien, M. de Charlus qui était « *convalescent d'une attaque d'apoplexie* », qui consentit à saluer Mme de Saint-Euverte en ôtant un chapeau « *d'où les torrents de sa chevelure d'argent ruisselèrent* », qui lui susurra des paroles embrouillées mais en « *gardant absolument intactes son intelligence* » et sa mémoire, ce qui lui permit d'énumérer ses parents et amis morts. La duchesse de Létourville, qui passait, fut choquée de son bredouillement. Jupien donna des détails sur la santé du baron, sa germanophilie, sa polissonnerie persistante. Arrivant chez la princesse, Marcel pensa qu'était frivole le plaisir d'aller à cette matinée mais qu'il n'y avait pas lieu de s'en priver puisqu'il avait renoncé aux joies de la littérature. Dans la cour de l'hôtel de Guermantes, il buta « *contre les pavés assez mal équarris* ». « *Mais au moment où, me remettant d'aplomb, je posai mon pied sur un pavé qui était un peu moins élevé que le précédent, tout mon découragement s'évanouit devant la même félicité qu'à diverses époques de ma vie m'avaient donnée la vue d'arbres que j'avais cru reconnaître dans une promenade en voiture autour de Balbec, la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine trempée dans une infusion, tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser. Comme au moment où je goûtais la madeleine, toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel étaient dissipés. Ceux qui m'assaillaient tout à l'heure au sujet de la réalité de mes dons littéraires, et même de la réalité de la littérature, se trouvaient levés comme par enchantement.* » Il a reçu une « *vision éblouissante et indistincte* » d'abord dont il découvrit que « *c'était Venise* » et « *la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc* ». On le fit attendre dans la bibliothèque la fin du morceau de musique qu'on jouait dans le salon. De nouvelles sensations exaltantes lui vinrent quand un domestique « *cogna une cuiller contre une assiette* », bruit qui lui rappela le « *bruit du marteau d'un employé qui avait arrangé quelque chose à une roue du train* » vers Balbec ; quand un maître d'hôtel lui apporta un plateau avec une serviette « *qui avait précisément le genre de raideur et d'empesé de celle avec laquelle j'avais eu tant de peine à me sécher devant la fenêtre, le premier jour de mon arrivée à Balbec* ». Il voulut « *voir clair le plus vite possible dans la nature de ces plaisirs identiques* », se disant que « *les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus* ». Ces impressions « *avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné* », qu'elles faisaient « *jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps* ». « *Tant de fois, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu*

*parce qu'au moment où je la percevais, mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle, en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. [...] Mais ce trompe-l'œil qui mettait près de moi un moment du passé incompatible avec le présent, ce trompe-l'œil ne durait pas. [...] Et pourtant je sentais que le plaisir qu'il m'avait, à de rares intervalles, donné dans ma vie, était le seul qui fût fécond et véritable. [...] Cette contemplation de l'essence des choses, j'étais maintenant décidé à m'attacher à elle, à la fixer, mais comment? par quel moyen? [...] J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'atteindre dans la réalité ce qui était au fond de moi-même ; que ce n'était pas plus sur la place Saint-Marc que ce n'avait été à mon second voyage à Balbec, ou à mon retour à Tansonville pour voir Gilberte, que je retrouverais le Temps perdu. » L'œuvre d'art lui parut le seul moyen d'interpréter ces signes en dépit de la difficulté de déchiffrer ce « livre intérieur ». Il en arriva à penser que « cette découverte que l'art pouvait nous faire faire n'était-elle pas, au fond, celle de ce qui devrait nous être le plus précieux, et qui reste d'habitude à jamais inconnu, notre vraie vie. » Il sentait qu'il n'aurait pas à s'« embarrasser des diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé. » Se trouvant dans la bibliothèque du prince de Guermantes, il ouvrit « François le Champi » de George Sand qui suscita en lui l'enfant qu'il avait été, les livres restant unis à ce que nous étions quand nous les lûmes. Il se dit qu'il aurait pu être bibliophile pour réunir les livres liés à « l'histoire de ma propre vie ».*

*Marcel statuait : « L'idée d'un art populaire ou patriotique me semblait ridicule. »*

*Il constatait qu'« une image offerte par la vie nous apportait en réalité, à ce moment-là, des sensations multiples et différentes », que « ce que nous appelons la réalité est un certain rapport entre ces sensations et ces souvenirs qui nous entourent simultanément », qu'on ne peut donc se contenter d'« une sorte de film cinématographique », que son « livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire », qu'« il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. Or, ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art? »*

*Il regrettait que « même dans les joies artistiques, qu'on recherche pourtant en vue de l'impression qu'elles donnent, nous nous arrangeons le plus vite possible à laisser de côté comme inexprimable ce qui est précisément cette impression même, et à nous attacher à ce qui nous permet d'en éprouver le plaisir sans le connaître jusqu'au fond et de croire le communiquer. [...] Aussi combien s'en tiennent là qui n'extraient rien de leur impression, vieillissent inutiles et insatisfaits, comme les célibataires de l'art », ébauches informes de l'artiste. Il s'opposait à ce que « l'intelligence raisonnable veuille se mettre à juger des œuvres d'art ».*

*Il refusait toute valeur à « la littérature de notations, puisque c'est sous de petites choses comme celles qu'elle note que la réalité est contenue. » Il considérait que « la grandeur de l'art véritable [...] c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons [...] et qui est tout simplement notre vie », et aussi celle des autres, que « autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini. » Il se rendit compte qu'« il me fallait rendre aux moindres signes qui m'entouraient (Guermantes, Albertine, Gilberte, Saint-Loup, Balbec, etc.) leur sens que l'habitude leur avait fait perdre pour moi » ; que les vérités que l'intelligence dégage directement de la réalité « n'ont pas de profondeur parce qu'il n'y a pas eu de profondeurs à franchir pour les atteindre, parce qu'elles n'ont pas été recréées » ; que « tous les matériaux de l'œuvre littéraire, c'était ma vie passée, qui aurait pu se résumer sous ce titre : une vocation » ; que s'était constituée d'instinct sa documentation fondée sur une observation de « riens puérils » parmi lesquels il choisit grâce à son « sentiment du général » ; que les douleurs ressenties, « si pénibles qu'elles soient à l'homme, deviennent précieuses pour l'artiste » ; que la vie des êtres qui lui avaient révélé des vérités n'avait profité qu'à lui ; qu'« un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés » ; que « l'œuvre à laquelle nos chagrins ont collaboré peut être interprétée pour notre avenir à la fois comme un signe néfaste et comme un signe heureux de consolation [...] elle peut être considérée seulement comme un amour malheureux qui en présage fatalement d'autres [...] Mais à un autre point de vue, l'œuvre est signe de bonheur, parce qu'elle nous apprend que dans tout amour*

*le général gît à côté du particulier, et à passer du second au premier par une gymnastique qui fortifie contre le chagrin en faisant négliger sa cause pour approfondir son essence » ; que « c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit » et que « les idées sont des succédanés des chagrins » ; qu'« on fait son apprentissage d'homme de lettres » avec « ses sentiments, ses passions, c'est-à-dire les passions, les sentiments de tous » ; que « les chagrins sont des serviteurs obscurs, détestés, contre lesquels on lutte, sous l'empire de qui on tombe de plus en plus, des serviteurs atroces, impossibles à remplacer et qui par des voies souterraines nous mènent à la vérité et à la mort » ; que « les moindres épisodes de ma vie passée avaient concouru à me donner la leçon d'idéalisme dont j'allais profiter aujourd'hui » ; que la « la matière » de l'œuvre « est indifférente et que tout peut y être mis par la pensée, vérité que le phénomène si mal compris, si inutilement blâmé, de l'inversion sexuelle grandit plus encore que celui, déjà si instructif, de l'amour » ; que « chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. »*

Marcel considère que « les rêves que l'on a pendant le sommeil [...] aident à mieux comprendre ce qu'a de subjectif, par exemple, l'amour ».

Il s'était rendu compte que « seule la perception grossière et erronée place tout dans l'objet, quand tout est dans l'esprit » ; que l'amour et la haine sont subjectifs.

Il avait « vu les nobles devenir vulgaires quand leur esprit [...] était vulgaire. » Il avait pu constater que, pendant l'affaire Dreyfus, « les gens du pouvoir savaient si Dreyfus était coupable ».

Il comprenait que « la matière de mon expérience, laquelle serait la matière de mon livre, me venait de Swann ».

Il pensait que la jalousie crée l'amour et la beauté.

Marcel revint à la matinée chez le prince de Guermantes où le maître d'hôtel vint lui dire qu'il pouvait quitter la bibliothèque et entrer dans les salons, ce qu'il fit en pensant qu'il lui faudrait « réserver [s]a solitude » pour rester attentif à ses sensations comme l'avaient été Chateaubriand (« le gazouillement de la grive » dans *"Mémoires d'outre-tombe"*), Gérard de Nerval (dans *"Sylvie"*), Baudelaire. Mais « un coup de théâtre se produisit qui allait élever contre [s]on entreprise la plus grave des objections » : il découvrit l'« action destructrice du Temps au moment même où [il] voulai[t] entreprendre de rendre claires, d'intellectualiser dans une œuvre d'art, des réalités extra-temporelles » ; il eut du mal à reconnaître le maître de maison et les invités dont la plupart étaient de ses connaissances mais avaient été littéralement déguisées par l'âge : les uns étaient complètement gâteux, mais d'autres, plus troublants encore, étaient reconnaissables tout en étant devenus différents ; ainsi M. d'Argencourt semblait « un vieux mendiant qui n'inspirait plus aucun respect » et chez « ce sublime gaga » le temps avait aussi changé le caractère. M. de Charlus, « foudroyé et poli » donna à Marcel « l'illusion d'être devant une autre personne »

Les autres gens présents étaient, comme lui, des « poupées baignant dans les couleurs immatérielles des années, des poupées extériorisant le Temps », offrant « comme toutes les images successives, et que je n'avais jamais vues, qui séparaient le passé du présent ». La vie lui apparaissait « comme la féerie où on voit d'acte en acte le bébé devenir adolescent, homme mûr et se courber vers la tombe. »

Mais Marcel eut la révélation que le temps avait passé aussi pour lui. Entra Bloch qui montrait « la docte fatigue des vieillards aimables ». « Comme quelqu'un, entendant dire que j'étais souffrant, demanda si je ne craignais pas de prendre la grippe qui régnait à ce moment-là, un autre bienveillant me rassura en me disant : "Non, cela atteint plutôt les personnes encore jeunes. Les gens de votre âge ne risquent plus grand'chose" (III, page 929)

Pourtant, la duchesse de Guermantes, toujours élégante et brillante, lui dit : « Vous êtes toujours le même. Vous êtes étonnant, vous restez toujours jeune », mais lui donna le sentiment de sa propre vieillesse en lui rappelant qu'il était son plus vieil ami. De même, un jeune homme lui témoigna des sentiments respectueux, en se désignant comme « [son] petit ami ». Ainsi tous « extériorisaient » pour lui le temps. Il constatait que « chez certains êtres le remplacement successif, mais accompli en mon absence, de chaque cellule par d'autres, avait amené un changement complet, une entière métamorphose. »

Gilberte l'invitant à dîner avec elle, il lui répondit : « *Si vous ne trouvez pas compromettant de venir dîner seule avec un jeune homme.* » Cela le fit méditer : « *Je ne m'apercevais pas combien j'avais changé. [...] Et maintenant, je comprenais ce qu'était la vieillesse.* » Mais il appréciait le profit de cette découverte pour son livre. M. de Cambremer lui demanda : « *Est-ce que vous avez toujours vos étouffements?* » et, sur sa réponse affirmative, ajouta : « *Vous voyez que ça n'empêche pas la longévité.* » Il observait divers effets du temps : Legrandin avait pris un aspect sculptural ; la vieillesse avait embelli le prince d'Agrigente, car elle fait de certains des adolescents fanés. Il méditait sur ce que c'est que « *reconnaître* » quelqu'un, sur les difficultés qu'y oppose le temps écoulé, sur les ressemblances imprévues entre des parents, révélées par le temps.

D'un ancien camarade, il ne retrouva que la voix. Il lui fallut admettre l'accélération ou le ralentissement des mesures du temps pour certaines personnes.

S'imposait à lui l'idée de la survivance à travers les générations des « *cellules morales qui composent un être* ».

Chez Legrandin, il découvrit « *avec une satisfaction de zoologiste* » des traits de certains de ses parents qui faisaient « *de lui comme une caricature plus vraie, plus profonde, que si elle avait été littéralement ressemblante* ».

Il remarqua la lutte des femmes contre l'âge.

Mais « *certains hommes, certaines femmes ne semblaient pas avoir vieilli ; leur tournure était aussi svelte, leur visage aussi jeune.* » Cependant, de près, leur figure « *apparaissait tout autre* ».

Devant les femmes, « *on était effrayé, en pensant aux périodes qui avaient dû s'écouler avant que s'accomplît une pareille révolution dans la géologie d'un visage.* » « *Seule peut-être Mme de Forcheville, comme injectée d'un liquide, d'une espèce de paraffine qui gonfle la peau mais l'empêche de se modifier, avait l'air d'une cocotte d'autrefois à jamais "naturalisée".* » À un ministre, naguère taré, le temps avait ramené la considération. Si Marcel trouvait que « *Mme de Forcheville avait l'air d'une rose stérilisée* », il lui fit cependant « *des compliments sur sa jeunesse* » ; elle lui dit : « *Vous êtes gentil, my dear, merci tant, merci tant* », mais « *les minutes maintenant passées auprès d'elle me semblaient interminables à cause de l'impossibilité de savoir quoi lui dire.* »

« *Moins de trois ans après* », il la revit qui était devenue « *un peu gaga* ».

Bloch « *avait pris non seulement le pseudonyme, mais le nom de Jacques du Rozier* », et avait adopté « *un chic anglais* ». Il demanda à Marcel « *de le présenter au prince de Guermantes* », ce qu'il fit, estimant qu'il était devenu « *un familier* » même s'il n'était pas « *un véritable homme du monde* », et sentant « *derrière la hauteur dédaigneuse du prince une grande avidité humaine de connaître les êtres* ». Bloch trouvait la princesse de Guermantes « *très racée* » ; or elle était l'ex-Mme Verdurin que « *le prince, ruiné par la défaite allemande, avait épousée* » alors qu'elle était devenue « *duchesse de Duras* », cette entorse au « *principe des castes* » étant douloureuse pour Marcel qui regrettait les changements amenés par le temps dans la composition du « monde ». Ainsi Morel était entouré de déférence et on considérait qu'Odette « *avait épousé un aventurier du nom de Swann, mais qu'ensuite elle avait épousé un des hommes les plus en vue de la société, le comte de Forcheville.* » Pour l'épouse américaine du comte de Farcy, Gilberte était liée aux Guermantes parce qu'elle était une Forcheville, erreur comparable, pour Marcel, aux méprises nobiliaires dénoncées par Saint-Simon. Elle fit une erreur aussi sur Mme Leroi, et Marcel commentait : « *Pour les gens qui ne savent pas, ces renseignements par la conversation équivalent à ceux que donne la Presse aux gens du peuple [...] Cette ignorance [...] est aussi un effet (mais cette fois s'exerçant sur l'individu et non sur la couche sociale) du Temps. Sans doute, nous avons beau changer de milieu, de genre de vie, notre mémoire, en retenant le fil de notre personnalité identique, attache à elle, aux époques successives, le souvenir des sociétés où nous avons vécu, fût-ce quarante ans plus tôt. [...] Un nom, c'est tout ce qui reste bien souvent pour nous d'un être, non pas même quand il est mort, mais de son vivant.* » Il se dit : « *De changements produits dans la société je pouvais d'autant plus extraire des vérités importantes et dignes de cimenter une partie de mon œuvre qu'ils n'étaient nullement, comme j'aurais pu être au premier moment tenté de le croire, particuliers à notre époque.* » Il se souvint des erreurs que, « *à peine parvenu* », il avait dû commettre à ses débuts dans le « monde » où il faisait maintenant « *la figure d'homme élégant non titré* », comme était accepté Bloch qui, « *jadis indiscret autant qu'incapable de bienveillance et de conseil* », était devenu discret. Il récapitulait ses différentes



perspectives sur Mlle Swann, sur Charlus, sur Mme de Guermantes. Il observait : « *La diversité des points de ma vie par où avait passé le fil de chacun de ces personnages avait fini par mêler ceux qui semblaient le plus éloignés, comme si la vie ne possédait qu'un nombre limité de fils pour exécuter les dessins les plus différents.* » L'image des êtres se modifie dans le souvenir, et changent les idées qu'ils se font les uns des autres. Il mesurait ce qui subsistait, dans sa mémoire et son imagination, du charme de « *ces Guermantes qui avaient été pour moi l'objet d'un si grand rêve* ».

Sur les gens du monde très âgés planait l'incertitude : « *On faisait tous les jours prendre des nouvelles de tant de gens à l'article de la mort.* » Mais Marcel y voyait des avantages : « *Toute mort est pour les autres une simplification d'existence, ôte le scrupule de se montrer reconnaissant, l'obligation de faire des visites.* » Sortit la princesse de Nassau, « *cette grande cocotte du monde que j'avais connue autrefois [...] qui restait une Marie-Antoinette au nez autrichien, au regard délicieux, conservée, embaumée grâce à mille fards adorablement unis qui lui faisaient une figure lilas* ».

Lui « *dit un bonjour* » « *une grosse dame* » dans laquelle il ne reconnaissait pas Gilberte : « *Nous parlâmes beaucoup de Robert* », des « *idées qu'il exposait jadis sur l'art de la guerre* ».

« *Il y a un côté de la guerre qu'il commençait, je crois, à apercevoir, lui dis-je, c'est qu'elle est humaine, se vit comme un amour ou comme une haine, pourrait être racontée comme un roman.* »

Gilberte parlait « *de Robert avec une déférence qui semblait plus s'adresser à mon ancien ami qu'à son époux défunt* » qu'elle n'aimait plus mais auquel elle restait en quelque sorte fidèle en ayant « *maintenant pour amie inséparable Andrée* ». Elle montrait du dédain pour la nouvelle princesse de Guermantes, « *cette tante mauvais teint* ». S'étonnant de le trouver dans « *un de ces grands tralalas* », elle demanda Marcel : « *Puisque vous sortez quelquefois de votre tour d'ivoire, des petites réunions intimes chez moi, où j'inviterais des esprits sympathiques, ne vous conviendraient-elles pas mieux?* » Mais il avait pris la résolution de ne pas se laisser désormais détourner de son travail par les visites « *car le devoir de faire mon œuvre primait celui d'être poli ou même bon.* » Cependant, il demanda à Gilberte de l'inviter « *avec de très jeunes filles, pauvres s'il était possible, pour qu'avec de petits cadeaux je puisse leur faire plaisir, sans leur rien demander d'ailleurs que de faire renaître en moi les rêveries, les tristesses d'autrefois, peut-être, un jour improbable, un chaste baiser. [...] Je me donnais l'excuse d'être attiré par un certain égoïsme esthétique vers les belles femmes qui pouvaient me causer de la souffrance, et j'avais un certain sentiment d'idolâtrie pour les futures Gilberte, les futures duchesses de Guermantes, les futures Albertine que je pourrais rencontrer, et qui, me semblait-il, pourraient m'inspirer. [...] J'aurais dû pourtant penser qu'antérieur à chacune était mon sentiment du mystère où elles baignaient.* » Il remarqua la duchesse de Guermantes « *en grande conversation avec une affreuse vieille femme* » qui était Rachel, « *c'est-à-dire l'actrice, devenue célèbre, qui allait, au cours de cette matinée, réciter des vers de Victor Hugo et de La Fontaine* ». La duchesse pensait toujours « *occuper la première situation de Paris* », mais « *le faubourg Saint-Germain l'ennuyait* » et elle préférait « *déjeuner avec telle ou telle artiste* ».

Marcel observait que « *les conglomerats de coteries se défaisaient et se reformaient selon l'attraction d'astres nouveaux destinés d'ailleurs eux aussi à s'éloigner, puis à reparaître, des cristallisations puis des émiettements suivis de cristallisations nouvelles.* »

Du fait que la duchesse « *avait décidément Rachel pour amie* », les nouvelles générations en concluaient que, « *malgré son nom, elle devait être quelque demi-castor qui n'avait jamais été tout à fait du gratin.* » Mais cette amitié « *pouvait signifier que nous nous étions trompés quand nous la croyions hypocrite et mentense dans ses condamnations de l'élégance* » ou montrer « *l'antipathie qu'avait depuis peu pour Gilberte la versatile duchesse* ». Quant à Rachel, son intimité avec la duchesse « *tenait d'une façon générale à la fascination que les gens du monde exercent à partir d'un certain moment sur les bohèmes les plus endurcis, parallèle à celle que ces bohèmes exercent eux-mêmes sur les gens du monde.* »

Pendant ce temps, la Berma, vexée de la présence de Rachel chez les Guermantes, attendait vainement des invités au goûter qu'elle offrait. Elle était « *atteinte d'une maladie mortelle qui la forçait à fréquenter peu le monde* ». N'étaient venus que sa fille, son gendre et un jeune homme. « *Quand la Berma vit l'heure passer et comprit que tout le monde la lâchait, elle fit servir le goûter et on s'assit autour de la table, mais comme pour un repas funéraire.* »

Chez le prince de Guermantes, on vit l'actrice, « *avant de commencer, chercher partout des yeux d'un air égaré, lever les mains d'un air suppliant et pousser comme un gémissement chaque mot [...] plier les genoux, tendre les bras, en berçant quelque être invisible, devenir cagneuse, et tout d'un coup, pour dire des vers fort connus, prendre un ton suppliant* », et « *chacun se sentit gêné, presque choqué de cette exhibition de sentiments.* » Mais Bloch félicita Rachel qui dégrina la Berma.

Marcel se rendit compte « *que le temps qui passe n'amène pas forcément le progrès dans les arts.* » Il commentait la conduite de Rachel : « *Il ne faut pas s'étonner que l'ancienne maîtresse de Saint-Loup débinât la Berma* », n'y voyant que la « *rosserie* » des comédiennes entre elles.

Mme de Guermantes trouvait la récitation « *admirable* », car, « *au déclin de sa vie* », elle « *avait senti s'éveiller en soi des curiosités nouvelles* ». « *Parce qu'à certains soirs elle recevait des souverains* », elle « *croyait que rien n'était changé à sa situation* », mais sa position mondaine avait baissé et elle avait cessé d'avoir de l'esprit. Ses amitiés et ses opinions « *s'étaient renouvelées* ».

Elle conversa avec Marcel pour lui parler des relations que Basin l'obligeait à avoir avec les femmes avec lesquelles il la trompait. Le duc « *était presque le même et seulement plus blanc, étant toujours aussi majestueux et aussi beau* ». Marcel constatait les différences entre les souvenirs de la duchesse et les siens.

De Rachel, elle disait : « *Je l'ai dénichée, appréciée, prônée, imposée à une époque où personne ne la connaissait et où tout le monde se moquait d'elle.* »

« *À ce moment se produisit un incident inattendu. Un valet de pied vint dire à Rachel que la fille de la Berma et son gendre demandaient à lui parler* », ce à quoi l'actrice consentit après s'y être refusée.

« *La vie de la duchesse ne laissait pas d'être très malheureuse* » car le duc « *s'était épris de Mme de Forcheville* » que, dans sa jalousie, il « *séquestrait* », ce qui ne l'empêchait pas de le tromper, son amour rappelant, notait Marcel, « *celui que j'avais eu pour Albertine* ». Il prétendait : « *Je ne l'avais pas aperçu et je ne l'eusse sans doute pas reconnu, si on me l'avait clairement désigné. Il n'était plus qu'une ruine, mais superbe.* » Mais « *il n'avait pas subi la déchéance de son frère* ». Il était toujours installé chez Odette dont les invités « *étaient trop contents de lui être présentés* ». « *Dans le faubourg Saint-Germain, ces positions en apparence imprenables du duc et de la duchesse de Guermantes, du baron de Charlus, avaient perdu leur inviolabilité. [...] Ainsi change la figure des choses de ce monde ; ainsi le centre des empires et le cadastre des fortunes, et la charte des situations, tout ce qui semblait définitif est-il perpétuellement remanié, et les yeux d'un homme qui a vécu peuvent-ils contempler le changement le plus complet là où justement il lui paraissait le plus impossible.* »

Odette avoua à Marcel la « *réclusion* » qui lui était imposée par le duc, et lui livra des souvenirs de sa vie de « *cocotte* », car elle avait « *entendu dire que les écrivains se plaisent auprès des femmes pour se documenter, se faire raconter des histoires d'amour* », « *elle s'imaginait, bien que je n'eusse écrit que des articles ou publié que des études, que j'étais un auteur connu* ». Elle constatait mélancoliquement : « *Au fond, j'ai passé ma vie cloîtrée parce que je n'ai eu de grands amours que pour des hommes qui étaient terriblement jaloux de moi* ». Marcel, jugeant qu'elle mentait, « *dégagea d'elle à son insu les lois de sa vie* ».

Il est répété que « *la duchesse était fort malheureuse* » ; mais, selon M. de Charlus, « *les premiers torts n'avaient pas été du côté de son frère, la légende de pureté de la duchesse était faite en réalité d'un nombre incalculable d'aventures habilement dissimulées.* » Mais Marcel « *n'avait jamais entendu parler de cela.* » La duchesse, reprenant « *son point de vue de femme du monde, c'est-à-dire de contemptrice de la mondanité* », lui fit visiter l'hôtel, et, dans un salon où l'on écoutait de la musique, ils virent une jeune femme mollement étendue qui était Mme de Saint-Euverte, la femme d'un des petits-neveux de « *la madame de Saint-Euverte* » que Marcel avait connue. Il appréciait ce « *nouvel épanouissement du nom de Saint-Euverte, qui, à tant d'intervalle, marquait la distance et la continuité du Temps* ». Mme de Guermantes s'étonna : « *Comment ces riens-là peuvent-ils intéresser un homme de votre mérite?* », se demandant s'il ne venait pas à des soirées comme celle du prince de Guermantes « *pour faire des études* ». Marcel lui parlant de Gilberte déclencha chez elle des propos haineux : elle l'accusa d'avoir trompé Saint-Loup qui, de ce fait, se serait engagé pour aller à la guerre, la traitant de « *petite horreur* » et même de « *cochonne* ». Gilberte présenta à Marcel sa fille.

Mlle de Saint-Loup raviva chez lui l'« *idée du Temps passé* », temps qui fait que, si on veut raconter une vie, « *il faudrait user, par opposition à la psychologie plane dont on use d'ordinaire, d'une sorte*

de psychologie dans l'espace». Il trouva que « la jeune fille de seize ans » « pleine encore d'espérances, riante, formée des années mêmes que j'avais perdues ressemblait à ma Jeunesse ». « Cette idée du Temps » était pour lui un aiguillon pour concevoir un livre qu'il lui faudrait « préparer minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme une offensive, supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme une église, le suivre comme un régime, le vaincre comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'art. Et dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur même du plan de l'architecte. Combien de grandes cathédrales restent inachevées ! » Mais, plus loin, il se vit plutôt bâtir son livre, « je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe. » Françoise, « si vieille maintenant, elle n'y voyait plus goutte », « devinait mon bonheur et respectait mon travail », en particulier ces papiers qu'elle appelait ses « paperoles ». Il pensait : « Oui, à cette œuvre, cette idée du Temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre ». Mais il devrait se méfier de son corps car « avoir un corps, c'est la grande menace pour l'esprit », même si « l'idée de la mort lui était devenue indifférente » à condition qu'elle survienne après « les mois nécessaires pour écrire ce livre ». Il distinguait le moi mondain et « l'autre moi, celui qui avait conçu son œuvre ». « Bientôt je pus montrer quelques esquisses », mais « personne n'y comprit rien ». « L'idée de la mort s'installa définitivement en moi comme fait un amour ». Il décida de travailler la nuit. « Mais il me faudrait beaucoup de nuits », d'où une comparaison avec « Les mille et une nuits ». Il espérait mourir pour son œuvre, comme la graine pour la plante qui va sortir. Avant, il avait à craindre l'usure des forces de sa mémoire. Il donnerait à son œuvre « la forme que j'avais pressentie autrefois dans l'église de Combray, et qui nous reste habituellement invisible, celle du Temps », à l'être humain la dimension de ses années. « Si c'était cette notion du temps évaporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief, c'est qu'à ce moment même, dans l'hôtel du prince de Guermantes », il entendit « ce bruit de pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, intarissable, criard et frais de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter ». Il lui faudrait descendre « plus profondément en moi ». « J'éprouvais un sentiment de fatigue et d'effroi à sentir que tout ce temps si long non seulement avait, sans une interruption, été vécu, pensé, sécrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même. » Il était résolu, si la force lui était donnée d'accomplir cette œuvre, à « d'abord décrire les hommes (cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux) comme occupant une place si considérable, à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure - puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années, à des époques si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps. »

---

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)